

The Project Gutenberg EBook of Les mains pleines de rose, pleines d'or et pleines de sang
by Eugène Houssaye

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the
copyright laws for your country before downloading or redistributing
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is
important information about your specific rights and restrictions in
how the file may be used. You can also find out about how to make a
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts

eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971

*****These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*****

Title: Les mains pleines de rose, pleines d'or et pleines de sang

Author: Eugène Houssaye

Release Date: July, 2005 [EBook #8541]
[This file was first posted on July 21, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: US-ASCII

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LES MAINS PLEINES DE ROSE, PLEINES D'OR ET
PLEINES DE SANG ***

Carlo Traverso, Anne Dreze, Marc D'Hooghe and the Online Distributed
Proofreading Team

LES MAINS PLEINES DE ROSES PLEINES D'OR ET PLEINES DE SANG

par ARSENE HOUSSAYE

_A MADAME----

Le roman que voici n'est pas pour vous, madame,
Qui n'avez pas aime,--pas meme votre amant!
Vous n'avez pas voulu des orages de l'ame,
Vous n'avez pas cueilli les fleurs du firmament;

Vous craignez de marcher dans la neige ou la flamme,
Vous fuyez le peche par epouvantement,
Et vous n'entendez pas, quand le vent, d'hiver brame,
Les fantomes d'amour vous pleurer leur tourment.

Non, ce roman n'est pas pour les freles poupees
Que n'ont point fait palir les pales passions,
Qui craignent les dangers des belles equipees,

Les larmes, les sanglots des desolations,
Et qui ne savent pas, trompeuses ou trompees,
Que l'amour, c'est Daniel dans la fosse aux lions.

AR--H--YE.
Juin 1874._

LES NOUVEAUX ROMANS D'ARSENE HOUSSAYE.

[Note: Cette critique ou plutot ce profil litteraire a paru le 1er janvier dans _Paris-Journal_, avec cet avant-propos de Henri de Pene:

"Un de nos amis, l'un des maitres de tout journaliste qui tient une plume francaise: Jules Janin, nous a donne, pour nos etrennes, un article sur ce brillant et fecond esprit, qui est a la fois de ses amis et des notres: Arsene Houssaye.

"Cet article de Jules Janin, nous n'avons pas besoin de le recommander a nos lecteurs. Le doyen du feuilleton parisien a fait ici oeuvre de critique et d'ami en meme temps. A propos d'Arsene Houssaye, Theophile Gautier et Gerard de Nerval revivent aussi sous sa plume toujours magique et toujours jeune."]

La plus grande intimité s'est établie, il y a bien longtemps, entre Jules Janin et Arsène Houssaye. Quoi d'étonnant? Houssaye et Janin sont partis du même point pour arriver au même but; ils ont parcouru les mêmes sentiers; ils ont porté tout le poids des mêmes misères. A cette heure encore, à l'heure du repos, l'un et l'autre ils sont à l'œuvre, avec cette différence pourtant: que le premier n'a pas quitté son humble emploi de critique hebdomadaire, et que le second, beaucoup plus jeune, dans un mouvement plus vaste, embrasse aujourd'hui, avec la plus grande ferveur, des drames et des passions si compliquées et si terribles, que nous ne comprenons pas qu'il vienne à bout de tant et tant d'illustres entreprises.

Quand nous l'avons connu, Arsène Houssaye était un jeune homme, amoureux de la forme, enivré des espérances de l'artiste et du poète. Il vivait gaiement et facilement, en belle et bonne compagnie, avec Gérard de Nerval, un talent de premier ordre, un bel esprit, qui s'est tué dans un désespoir muet: ne pas atteindre à ces beaux rêves qu'il portait, tout flamboyants, dans le coin de son cerveau!

Ils avaient tous deux, pour leur dévoué et fidèle compagnon, cet esprit rare et charmant, voisin du génie, écrivant ses doux poèmes, léger au pourchas et hardi à la rencontre, Théophile Gautier, d'une verve inépuisable, un peintre, un poète, un narrateur, à qui nous devons la *Comédie de la mort*, le *Voyage à Constantinople*, et tant de pages heureuses qui lui servent d'oraison funèbre aujourd'hui. L'amitié d'Arsène Houssaye et de Théophile Gautier passera plus tard à l'état légendaire, et les lecteurs qui viendront ne sauraient les séparer, dans leur estime et dans leur souvenir.

À ces trois-là nous pourrions ajouter ce talent merveilleux, ce faiseur de miracles, Eugène Delacroix, enseveli dans son triomphe. Il aimait ces jeunes gens pleins de vie et qui parlaient si bien des choses qu'il aimait le mieux. Donc, vous voyez que commencer ainsi, c'était bien commencer: une jeunesse enthousiaste, un esprit plein de doute, un talent plein de croyance, et surtout cette aimable croyance en soi-même. On ne dépend de personne; on n'a rien à demander à personne. On obéit à l'inspiration, heureux de peu, content de tout! C'était un grand plaisir de les voir si bien vivre et marcher doucement dans les sentiers qu'ils avaient découverts. Cela dura dix ans. Gérard de Nerval devint le voyageur favori de Charles Nodier, de Mérimée, d'Armand Carrel et des voyageurs dans un fauteuil.

Théophile Gautier s'emparait victorieusement de l'histoire et du jugement des beaux-arts. Il régnait dans le feuilleton, par le talent, par la volonté, et, qui le croirait? par la bienveillance. Il était l'ami de Mme de Girardin, le prôneur de Victor Hugo; toujours à son œuvre, et quand, parfois, il avait du temps à perdre, il nous contait une élégie, il nous racontait l'ardente histoire de Mlle de Maupin. Cependant, le troisième ami, le peintre, intrépide et ne doutant de rien, se chargeait d'ornez les plus beaux espaces, les places les plus célèbres dans nos églises, au conseil d'État, au Panthéon, partout, dans tous les lieux de pompe et de fête où il était désigné par son génie.

Eh bien, le plus insouciant de cette association du bien faire et du bien dire était justement ce jeune reveur, revant toujours, travaillant peu, Arsene Houssaye! Son esprit, ne pour la jeunesse, n'était pas encore ne pour le travail. Il semblait dire a ses amis: "Marchez devant, allez toujours, moi je fais l'ecole buissonniere, et j'irai, s'il vous plait, sans hate et sans ambition, au rendez-vous de la Fantaisie."

Et pourtant ce fut alors qu'il ecrivait *_la Pecheresse_*, un livre charmant qui peint le duel du corps et de l'ame. Ce fut alors qu'il commencait ses *_Portraits du XVIIIe siecle_*, ce siecle des magies de Watteau, si dedaignees en notre jeunesse.

Il avait ete pris dans son chemin par un travail inattendu, j'ai presque dit inattendu. Il fut charge de sauvegarder cette antique institution du grand siecle, appelee la Comedie-Francaise. En ce lieu superbe, les plus grands esprits de la France avaient trouve l'asile et le respect pour lesquels ils etaient nes. Ici, Moliere, ami du peuple, avait compose ses plus grands ouvrages: *_le Misanthrope_* et *_Celimene_*, et *_Tartufe_* et *_les Femmes savantes_*, enfants serieux du Theatre-Francais. Corneille avait apporte, du fond de la Normandie, *_Auguste, Cinna, Emilie_* et tant d'autres heros, la gloire et l'orgueil du genre humain. Racine, en meme temps que Corneille, avait glorifie le theatre, et laisse--souvenirs de son glorieux passage ici-bas--tant d'heroines charmantes et de heros glorieux: *_Junie, Agrippine_* et *_Mithridate_*; avec ses charmants railleurs qui faisaient un pendant a la comedie de Corneille: *_les Plaideurs_*; puis *_Iphigenie, Esther_* et tout le reste. Etaient venus, plus tard, Voltaire et *_Tancrede_*, la philosophie apres la croyance, et la sagesse du poete apres l'antique enthousiasme. Il n'y avait point de position plus belle a defendre, a proteger, a conserver, et les plus habiles, quand ils virent ce jeune homme attache a ce penible labeur, furent en doute de savoir comment il va se tirer de peine et par quel bonheur du temps present il soutiendra les miracles du temps passe.

Lui, cependant, sans un moment de doute ou d'hesitation, il prit en main la defense et la protection de ce theatre incomparable; il assistait, plein de respect, aux derniers moments de Mlle Mars. Il encourageait la naissante ardeur de Mlle Rachel, et quand elle voulut aller plus loin que *_Camille_* et chanter *_la Marseillaise_* [Note: Au temps ou Mlle Rachel chantait *_la Marseillaise_*, M. Arsene Houssaye n'était pas encore directeur du Theatre-Francais.], il refusa de la suivre en ces perils sans nom.

Ainsi lui fut compte, pour sa renommee, et disons le vrai mot, pour sa gloire, ce passage heureux et rapide a travers le Theatre-Francais (1849-1856). Il le quitta comme il l'avait pris, sans trouble et sans regret, laissant apres lui quelques oeuvres charmantes que lui seul il avait protegees: *_Mademoiselle de la Seigliere; Charlotte Corday, les Contes de la reine de Navarre, Gabrielle_*, et les chefs-d'oeuvre de Victor Hugo, et les coups de theatre d'Alexandre Dumas. J'allais oublier l'inoubliable Alfred de Musset, avec son *_Chandelier_*. Et

Octave Feuillet, et Leon Gozlan, et Mme de Girardin!

Et desormais voila Arsene Houssaye rendu a la vie litteraire, au culte des belles-lettres, ses fideles compagnes: un sourire dans le beau temps, la consolation des heures mauvaises, fideles compagnes qu'on ne saurait trop servir et qu'on ne peut trop aimer.

Ce fut la premiere fois sans doute que l'on vit un directeur du Theatre-Francais quitter la regle et le compas, pour reprendre avec joie une plume fidele et bien taillee.

Ainsi, il mit au jour ces livres charmants Le Roi Voltaire et Le Quarante et unieme Fauteuil, dont il ecrivait l'histoire avec quarante plumes differentes. On voyait qu'avant d'ecrire ces beaux livres, il avait traverse la grande poesie; il en avait garde le souffle et le parfum.

Heureux chez nous l'esprit libre et en gaiete de coeur, qui se transforme, et glorifions, o mes amis, l'imagination facile qui sait prendre a propos toutes les formes, toutes les graces, j'ai presque dit toutes les vertus. Qui veut ecrire et durer longtemps dans l'esprit et dans l'imagination du lecteur, aura grand soin de varier la peine et le plaisir des gens restes fideles a cette intime lecture. Il a sous les yeux de grands exemples, a commencer par Le Roi Voltaire. Et quel homme, en ce bas monde, plus que Voltaire, fut jamais plus changeant et plus divers? Il a tout tente, et toujours il a triomphe de l'obstacle. Et du theatre a la philosophie, et du conte en vers au conte en prose, et meme, o malheur de tant reussir! du poeme epique aux legers poemes, ou le sourire arrive avec toutes les palpitations; et de l'histoire a la critique, et meme du leger billet avec lequel on finit par composer de tres-gros tomes; et de la comedie a la tragedie, et de la pitie a l'enchantement, ce roi Voltaire a reussi en toutes choses. Il etait la grace et la censure, l'elegie et la chanson, le charme enfin, le vrai charme, et le genre humain, ebloui de toutes ces merveilles, se demandait s'il n'etait pas le jouet d'un reve. Heureux changement! ces revolutions du bel esprit, roulant a l'infini dans un cercle qu'il s'est trace a lui-meme, et dont il sait par coeur tous les detours.

L'auteur du Quarante et unieme Fauteuil comprit bien celui-la qui eut rempli, a lui seul, tous les fauteuils; cet homme qui fut a la fois le juge et l'avocat de son siecle.

Aussi quand il eut paye son tribut a l'esprit vif et souriant qui l'entourait, Arsene Houssaye, un beau jour, se mit a raconter, dans un grand livre intitule La Comedie parisienne, une suite infinie, imprevue, enorme, des plus terribles accidents.

Il divisait ce livre en trois series, a savoir: les Grandes Dames,--les Parisiennes,--les Courtisanes du monde_, c'est-a-dire douze gros tomes in-octavo, que nous avons lus avec stupeur, tres-etonne que le meme ecrivain qui tournait d'une facon si legere autour des plus graves questions, maintenant qu'il etait delivre de

ces belles jeunes filles innocentes qui conservaient encore l'aspect et le parfum de leur village, entreprit, dans une suite de drames impitoyables, de dévoiler ces courtisanes cachees sous le manteau des duchesses, et ces duchesses qui portaient insolemment le voile obscene des courtisanes: *_Titulum mentitae Lysicae_*, disait Juvenal; et veritablement nous savons, grace a ces livres, les monstres hideux et charmants qui se cachent sous ces noms-la: Mme *_Venus_*, Mme *_Phryne_*, la *_Messaline blonde_*, la *_Chanoinesse rousse_*, la *_Marquise Danae_* et l'adorable *_Violette_*, et cent et une autres. Il les connait toutes, il sait leur vrai nom, et comment elles sont tombees, et par quel miracle la femme dechue est devenue une grande dame, et qu'il ne faut pas prendre au serieux les cheveux blonds de Messaline, pas plus que les cheveux noirs de sa soeur.

Ah! mon Dieu, quelle suite incroyable de deguisements et d'aventures, de mensonges et de perfidies, et comment toutes ces femmes adulteres ne sont plus que des femmes tarees! C'est ainsi dans ce charmant livre intitule *_la Boheme_*, ecrit par un bohemien, nous avons vu la petite Mimi: qui, parfois, a la fin du trimestre, aux modes nouvelles, s'en allait chercher les robes et les manteaux de ce matin. Elle partait nue, ou peu s'en faut, et s'en revenait, huit jours apres, vetue de soie et de velours, paree de chaines et de dentelles, la soie aux souliers, le diamant a la jarretiere, et les bras charges de bracelets. C'est tres-vrai, la petite Mimi etait une marquise, et ses grands degingandes sentaient redoubler, aux fanfoles de ses toilettes, leur admiration pour Mimi.

Dans ces livres si curieux d'Arsene Houssaye, il y a de ce melange ehonte de la courtisane et discret de la duchesse. Le romancier en connait beaucoup des unes et des autres, et quand il les reunit dans le meme salon, a l'ombre ardente, un demi-jour mysterieux, favorable aux vierges folles, le plus sage et le plus sceptique lecteur se surprend a etre attentif, souvent charme et toujours amoureux. Ces ceintures, si facilement nouees et denouees, ont un si grand attrait! Ces beaux rires contagieux ont un si grand charme! Enfin, nous allons si facilement a ces doux visages, a ces levres emperlees, au beau sein de ces pecheresses! Voila le charme et l'attrait de ces etudes: c'est du pur Balzac, mais du Balzac sans voiles et sans embuches, disant toutes choses hardiment, et jamais lasse dans ses revelations.

Cette fois, par quel travail, quel mystere et quelle infatigable interpretation des vices les plus caches, le conteur infatigable est parvenu a composer ces douze volumes incomparables? Nous ne saurions le dire. Il a fallu rompre absolument et le meme jour avec ses petits livres accoutumes, les *_Charmettes_*, par exemple. Loin d'ici, mes elegies! loin de moi mes freles chansons! J'ai ferme pour jamais ce petit monde oisif, galant et dameret qui m'a suffi vingt annees. Il me faut desormais de grandes heroines, des passions illustres, et quelqu'une de ces nudites fameuses que le monde entoure a plaisir de ses haines et de ses adorations. Telle etait l'oeuvre ardue, et voila par quel sacrifice il a force la porte obstinee et pourtant hospitaliere de ces grands boudoirs et de *_l'Hotel du Plaisir, mesdames._*

Une fois dans ces fameux romans de sa deuxième manière, soyez en repos, vous trouverez toutes les palpitations imaginables. L'homme est savant dans toutes les intrigues du hasard et dans toutes les choses de l'amour. Autant que les plus grands artistes il excelle à parer et à scalper ces dames précieuses. Il sait qui donc les habille, et qui donc dénoue ces beaux cheveux tordus sur ces nuques vaillantes. Il vous dira le nom de tous les amants de ces magiciennes, pour qui l'amour, la passion et la volupté n'ont plus de secrets. La femme ainsi aimée et parfumée en vain ne veut pas qu'on la suive: on la suit. Des mains invisibles vous poussent à cet abîme. Il sait aussi le nom de toutes les pierres précieuses, et celles qui conviennent le mieux à la beauté, paree à son plaisir. Même, après avoir décrit le carrosse ou la dame se promène, il vous dira le nom de la dame. Il sait où la prendre et dans quel hôtel, entre cour et jardin, il retrouvera cette pestiférée, et notez bien qu'il n'est point amoureux de ces miracles de beauté et de ces beautés d'occasion. Au contraire, on dirait qu'il les raille et qu'il les hait, tant il les a bien vues. Harpies! la honte et le chagrin de tant d'honnêtes gens. Ces douze volumes sont remplis de leurs mensonges et de leurs trahisons vus par un sceptique, mais un sceptique qui a ses quarts d'heure de pardon.

Pour comble d'ironie, il ne va pas enfermer dans un méchant tome, en vil papier, ces trouvailles de son esprit et de sa souvenance; au contraire, il veut les publier superbes, sur un papier fait pour les grands poètes, et que chaque dame, ici présente, apparaisse dans sa grâce et dans sa beauté. Voyez plutôt, dans ces deux tomes de *la Femme fusillée*, *Blanche de Volnay* et *Mlle Angeline Duportail*, l'une armée d'un couteau à la façon de Charlotte Corday, l'autre à la poitrine sans voile, aux bras nus, et d'une beauté irrésistible. Ce sont là ses armes de combat. Et maintenant que, par un si long détour, j'arrive à cette publication dernière, accordez-moi la permission d'en parler tout à mon aise et longuement.

Ce nouveau livre en deux volumes non moins splendides que les autres études de moeurs parisiennes, est intitulé: *Le Chien perdu et la Femme fusillée*, en souvenir d'un petit livre écrit deux ans avant la révolution de Juillet: *L'Ane mort et la Femme guillotinée...* On a plus tard effacé le second titre, et ce n'est plus que *L'Ane mort...* Je puis parler de ce livre, autrefois célèbre, oublié de nos jours [Note: Oublié! *L'Ane mort et la Femme guillotinée* est un des chefs-d'oeuvre de l'école romantique. Tout en voulant railler la littérature de sang, Jules Janin a créé des figures vivantes: la nature a vaincu le critique.]. C'était l'oeuvre hésitante d'un nouveau venu dans les lettres, qui ne se doutait pas que cette histoire le jetterait, irrévocablement, dans la vie littéraire.

L'âne et la fillette, héros de ces pages timorées, sont nés dans le même village, et l'âne et la jeune fille accomplissent le même voyage, jusqu'au moment où celui-ci est traîné à la barrière du Combat, où celle-là est menée à l'échafaud. C'était un récit très-simple et très-exact. On voyait que la fillette et la bête avaient vécu, mais nulle parure, et rien pour arrêter le lecteur. Cela était presque naïf

et faisait si peu de bruit!

Seulement l'écrivain, très-jeune encore, avait tenté de montrer comment, dans un style élégant et chatié, l'on pouvait décrire à l'usage des honnêtes gens les lieux les plus corrompus de la grande ville, à savoir la Bourbe et la Morgue, et le lupanar abominable, et le bourreau, qui n'était pas encore un personnage. Il y avait même un certain baiser à la guillotine que nous trouvions charmant en ce temps-là. Le livre, à peine publié, fut proclamé comme une chose bien faite. Il trouva, pour ses premiers repondants, M. de Salvandy, jeune homme, et M. Victor Hugo, dans toute la jeunesse et l'indulgence d'un grand écrivain qui était la fête et l'amour du public.

Je crois bien que M. Sainte-Beuve eut quelque souci du livre nouveau; mais il s'en repentait, comme a fait plus tard George Sand, effaçant de ses pages le titre du livre et le nom de l'auteur. Cependant *l'Ane mort* a fait son chemin; on l'a mis en tableau, en gravure, en mauvais drame, et l'illustration de ce petit conte fut le dernier travail de Tony Johannot. D'autres livres sont venus plus tard qui ne devaient pas le laisser vivre. On ne va pas à *l'Ane mort* quand on peut lire *Eugénie Grandet* et *Notre-Dame de Paris*. Mais quoi! peu de lecteurs suffisent à l'homme sensé: *Contentus paucis lectoribus*, disait Horace, et l'auteur de *l'Ane mort*, après quelques tentatives pour arriver à son premier succès, finit par traduire Horace et ne trouva pas de concurrents. Il a fait plus tard un livre assez considérable: *la Fin d'un Monde et du Neveu de Rameau*, dont la première édition--o surprise!--est épuisée au bout de cinq ans, sans que l'auteur ait pu se plaindre de la critique ni de la curiosité de ses contemporains.

C'est donc en souvenir de *l'Ane mort et la Femme guillotinée* que M. Arsène Houssaye lui dédia: *Le Chien perdu et la Femme fusillée*. Or, cette fois, vous pourrez juger à quel point de réalisme, et, disons mieux, de vérité, l'illustre écrivain a poussé les qualités par lesquelles il est parvenu à composer *les Grandes Dames*, *les Parisiennes* et *les Courtisanes du monde*. Il a choisi pour son texte: *les Epouvantements* et *les Abîmes*, c'est-à-dire les derniers jours de l'infâme Commune. Il la connaît par cœur, il la connaît aussi bien qu'il connaît le grand monde et le demi-monde; et quand vous aurez lu ces deux tomes des abîmes et des épouvantements, ne vous étonnez pas que vous sachiez toute cette histoire. Ah! voilà bien cette autre fin d'un monde au milieu des flammes et des égorgements!

Il y avait, en ce temps-là, un franc-tireur qui sauvait un chien d'une mort certaine; il s'appelait Ducharme; il était amoureux d'une certaine Virginie Duportail, qui lui rendait amour pour amour, mais aussi trahison pour trahison. Elle riait quand elle avait bien trompé un amoureux de sa beauté; elle était mêlée à ces histoires de Belleville et de l'Hotel de ville. S'il y avait une barricade, elle abordait la barricade avec du vin de Champagne. Enfin, s'il était terrible, elle était violente. Elle vivait avec ce qu'il y avait de pire à Paris, et l'auteur ne se gêne pas pour les hommes, disant: "Celui-ci est un Spartiate et celui-là est un Athénien de barrière!"

Entre tous ces jeunes gens il y avait ce beau chien nomme Thermidor, tres-bien venu des bataillons de Montmartre, de Montrouge et de Menilmontant.

Thermidor est une bete plus interessante, et plus aimable que _l'Ane mort_. Il gambade autour de ces terroristes, Raoul Rigault et Gustave Flourens! Pauvre Flourens! Je l'ai connu beaucoup, moi qui vous parle; il etait simple et bon. Il serait reste tout un jour assis dans le meme fauteuil et revant, Dieu sait a quoi! Nous avons aussi, a cote du chien Thermidor, le citoyen Carnaval, qui nous fait rire, et puis Mlle de Volnay, qui se tue a la grande facon romaine, a la facon de Lucrece, et qui n'en meurt pas! Bref, des les premieres pages, tout se mele et se confond dans ce recit, qui est deja le recit d'un autre monde.

Avant l'heure ou les soldats de Versailles s'emparent de Paris et viennent a bout de la Commune, le peintre excelle a nous montrer les communards dans leur desordre et dans leur desastre. Ici Jules Valles apostrophant Courbet; plus loin Dacosta tendant son verre a Theophile Ferre. On ne boit plus dans tout Paris que du vin de Champagne, hormis du vin bleu; on n'entend plus que les echos de _la Marseillaise_, et nous avons vu le moment ou l'on allait représenter l'oeuvre nouvelle de M. Pyat. Mais sa prudence a pressenti l'orage; il avait peur d'etre siffle--et fusille! Et tout ce monde en meme temps piaule et rugit, et chante, et crie. Il y en a qui s'enivrent, d'autres qui se cachent, plusieurs font l'amour, plusieurs s'en vont a Versailles a une partie ou les comediennes declament des vers de Theophile Gautier. Les demoiselles perdent des discretions, les dames perdent leur mouchoir, les vivandieres gagnent des federes, les honnetes femmes se cachent et font de la charpie. Le colonel Rossel, le general Dombrowski, M. de Rochefort, regnent et gouvernent. Le gamin de Paris s'en va de l'un a l'autre, et la belle Angeline Duportail fait la garde a l'Hotel de ville.

Aventures monstrueuses! On s'empare a la fin d'Angeline Duportail, et, dans un hotel du parc Monceaux, on la fusille; elle tombe a la porte de Violette, une heroine des _Grandes Dames_.

Quand elle est frappee, elle ressuscite et s'en va, chancelante, a la recherche de son amant. Car ici nous appelons les choses par leur nom: ma maitresse, mon amant, gros comme le bras. Enfin la mal fusillee, a peine couverte des voiles d'une dame de la charite, est reconnue par son chien et par un agent de police; alors commence une serie interminable d'epreuves et de maledictions. M. Arsene Houssaye est habile en toute sorte de peripeties. Angeline Duportail, sitot qu'elle est rendue a la douce lumiere, pleure des larmes de repentir; mais quand son amant est condamne a la deportation, elle le suit avec Thermidor jusqu'au port ou le colonel Ducharme est embarque pour Noumea.

Alors Thermidor, voyant partir son maitre, l'appelle en desesperes; il finit par se jeter dans le flot retentissant. Il aboie sa douleur; mais comment quitter celle-ci pour celui-la? Il va, il revient. Il

finit par se noyer, et la belle Angeline, a son tour, meurt d'amour et de chagrin. Ah! que de peines avant d'arriver a la tombe, et que la jeune Henriette, de _l'Ane mort_, a plus tot fait de courber sa belle tete sous la main du bourreau!

De tous les romans de M. Arsene Houssaye, il semble que celui-la est le plus rempli d'epouvante et de terreur. J'ai presque dit de sympathie et de pitie. Ainsi, ces creatures de l'autre monde auront merite l'honneur d'aller rejoindre, dans leurs chateaux, dans leurs boudoirs, en leurs abimes, en leurs cercueils, toutes les maitresses de M. Don Juan de Parisis.

Mais que M. Arsene Houssaye, dans les entr'actes de ses livres plus severes, retourne a ses grandes dames, a ses belles pecheresses, a ses passions de la vie parisienne. Pourquoi n'ecrit-t-il pas ce livre, depuis longtemps annonce: _Les mains pleines de roses, pleines d'or et pleines de sang_? Il m'a conte cette histoire. Il y a la une idee philosophique et un drame terrible.

JULES JANIN.

LIVRE PREMIER

LES MAINS PLEINES DE ROSES

Celui qui nie l'Inconnu nie les destinees de son ame.

GOETHE.

J'ai commence par nier tout, j'ai fini par croire a tout.

LA HARPE.

Cette femme qui sourit dans sa beaute te donnera l'amour et la mort. Mais qu'est-ce que la vie sans l'amour!

OCTAVE DE PARISIS.

I

LA VISION DU CHATEAU DE MARGIVAL

Cette histoire va vous paraitre etrange; c'est la Verite elle-meme qui parle.

Un jeune homme de vingt ans passait a cheval dans une petite vallee du Soissonnais, coupee de prairies, de bois et d'etangs, dominee par une

montagne ou s'agitaient et babillaient trois ou quatre moulins a vent. Le soleil disait adieu aux fleches aigues de l'eglise; l'Angelus ne sonnait pas comme dans les romans, parce que le maitre d'ecole arrosait son jardinet borde de buis, ou fleurissait sur la meme ligne la ciboule et le dahlia. On entendait le cri argentin du crapaud, ce doux poete des marais. Le coucou et le merle, qui avaient deja fait leur lit sur la ramure, ne se repondaient plus qu'a de longs intervalles.

Ce jeune homme allait je ne sais ou, ni lui non plus. Le cheval, tout enivre par la verte et savoureuse odeur de la luzerne fauchee, etait leger comme la jeunesse; il effleurait l'herbe et devorait l'espace. Le cavalier allait plus vite encore; il voyageait a bride abattue dans le monde ideal qui vous ouvre a vingt ans ses portes d'or et d'azur. D'ou venait-il? du college. Il n'avait pas vecu de la vie jusque-la. Il n'avait connu que les Grecs et les Romains. L'etude avait chastement veille en sentinelle sur son coeur, comme la vestale antique dans le temple de Junon.

Il allait vivre, enfin! La passion viendrait bientot a lui toute echevelee avec ses fureurs divines, ses etreintes de flamme. Il avait appris a lire, mais il avait a peine entr'ouvert ce livre sacre, ce livre infernal ou Dieu et Satan ont ecrit leurs poemes. Comme il ne croyait qu'a Dieu, il entr'ouvrait le livre avec confiance. Il entrait dans la vie avec la pieuse ferveur d'un chretien qui franchit le seuil d'une eglise en songeant que la du moins, sous les regards des anges, des vierges et des saints qui sourient dans les vitraux ou dans les cadres, il est a l'abri des mechants.

Georges du Quesnoy,--c'est son nom,--etait fils d'un magistrat, frappe dans sa carriere par 1848, un galant homme qui avait eu le tort de mettre un peu de politique dans la balance de la justice. Il avait trois enfants, deux fils et une fille. Sa fortune etait des plus mediocres. Il vivait dans le Soissonnais, tres-retire du monde, du produit d'une ferme qui ne devait guere donner que 100,000 francs a chacun de ses enfants. La fille etait mariee a un procureur imperial; le fils aine, depuis un an sorti du college, ne voulait rien faire, sous pretexte qu'il faisait des vers; le plus jeune se disait bon a tout: au journalisme, a la diplomatie, a l'epee, a la robe. Aussi il y avait tout a parier contre un que Georges du Quesnoy n'arriverait a rien.

Il devait, apres la saison, partir pour Paris, le grand devoreur d'hommes; Paris qui engloutit mille ambitieux pour faire un nain. En attendant ce rude combat, il vivait d'insouciance, amoureux de l'aube et du crepuscule, du rayon qui descend et du bruit qui s'eleve, confiant ses reves aux nuages, a la foret et aux fontaines.

Ce soir-la on respirait l'amere senteur des feves qui enivre quelques-uns jusqu'a la folie. Le moissonneur s'attardait dans les bois, au parfum des fraises deja mures. L'ecolier s'amusait, au retour de l'ecole, a souffler, de ses levres virginales, le plantain en fleur qui semblait chevelu et poudre comme un marquis. L'ecolier

admirait la délicatesse architecturale des chardons; il cueillait le pissenlit herissé, il se hasardait à sucer le suc de l'ortie, l'ortie dont il comparait la gueule blanche au rabat du prêtre. Tout était joie et fête en ce beau soir. La terre chantait son hymne à Dieu par la voix des hommes, des forêts, des moissons et des oiseaux. Il n'est pas jusqu'au champ de pommes de terre qui ne livrait au vent l'odeur plebeienne de ses vertes ramures, étoilées ça et là de ces humbles fleurs dédaignées que nulle main blanche n'a cueillies et que nulle muse n'a chantées.--Je vous salue, ô pommes de terre, vertes espérances des Spartiates futurs!

Georges, après avoir côtoyé une haie de sureaux et d'aubépines ou le liseron suspendait ses clochettes blanches et roses, s'arrêta soudainement à la grille d'un parc touffu qui cachait à demi la façade Louis XVI du château de Margival, dont le parc était surnommé, on ne sait pas bien pourquoi, le Parc aux Grives, peut-être parce que la vigne grimpait sur tous les arbres et que les grives y venaient en belles compagnies au temps de la vendange.

Le château de Margival est un des plus jolis du Soissonnais; un peu moins, ce serait une simple villa, mais, un peu plus, ce serait un château princier, tant l'architecte a bien marqué le style dans cette œuvre en pierre de la fin du XVIII^e siècle.

Dans ce château souvent abandonné, M. de Margival amenait tous les ans sa fille Valentine, qui était encore au Sacre-Coeur. Mais comme c'était déjà une vraie demoiselle, on quittait Paris avant les vacances, pour passer trois à quatre mois dans cette belle solitude.

M. de Margival s'y trouvait bien, en souvenir de sa femme qu'il avait adorée et qui était morte jeune.

Le pays où on a été malheureux de son bonheur est toujours un pays d'élection.

Mlle de Margival ne s'y trouvait pas mal, quoiqu'elle fut peu éprise de la solitude.

Ce n'était pas la première fois que Georges du Quesnoy venait se promener aux alentours de Margival. Son père habitait à trois quarts de lieue; au petit village de Landouzy-les-Vignes, dans une simple maison de campagne, appelée par la maison bourgeoise, petite cour avec pavillons, un arpent de jardin par derrière, où l'on veut jouer au parc tout en ménageant un potager.

Il aimait le château de Margival. Quoiqu'il ne fut pas poète comme son frère, il avait déjà un vague sentiment de l'art: aussi était-il dans l'enthousiasme devant cette façade.

"Ah! s'écria-t-il tristement, si mon père habitait un pareil château, je voudrais y vivre et y mourir sans m'inquiéter des pommes d'or des Hesperides! Ne peut-on trouver ici mieux qu'à Paris les joies du cœur, les fêtes du ciel et de la nature?"

Il avait mis pied a terre pour appuyer son front brulant sur la grille. Il eut donne quelques beaux jours de sa vie pour pouvoir fouler en toute liberte l'herbe du parc. "Ainsi doit etre la vie, pensa le jeune philosophe: des tentations qui vous montrent leur sein nu, mais qui vous defendent d'approcher."

A cet instant il vit apparaitre, comme dans un songe, une jeune fille vetue d'une robe blanche, qui debusquait d'une avenue de tilleuls et venait vers la grille d'un air recueilli. Elle avait vingt ans. Elle etait belle comme si elle fut sortie des mains du Correge; elle etait pure comme si elle fut sortie des mains de Dieu. Praxitele, qui n'a jamais trouve son ideal, se fut incline devant elle.

Quoiqu'elle semblat mediter profondement, elle s'arreta tout a coup devant un papillon enjoue qui battait des ailes, comme pour applaudir a cette vision. Elle voulut saisir ces ailes toutes d'or et de pourpre; elle se mit a courir comme une ecoliere a travers les massifs et les branches. Sa chevelure, a peine nouee, s'envola sur ses epaules et lui voila les yeux. Sa robe, battue par le vent, s'accrochait a tous les rosiers. Vingt fois elle fut sur le point de saisir le papillon, qui semblait comprendre le jeu et qui voulait secouer un peu de la poussiere d'or de ses ailes sur cette main virginale.

Elle poussa un cri qui traversa comme une fleche le coeur de Georges; elle avait dechire sa main a un rosier; le sang coulait comme des perles de vin. Elle se mit a rire pour oublier de pleurer; elle saisit une rose blanche et la teignit de pourpre comme autrefois Venus chassant avec les Heures.

Elle avait oublie le papillon; elle cueillit des marguerites, elle les eparpilla dans ses cheveux et regarda dans l'etang pour voir si elle etait plus belle avec des fleurs.

Je ne saurais raconter les mille et une folatgeries dont elle egaya sa meditation. Georges du Quesnoy etait toujours a la grille. Il y serait encore si un hennissement de son cheval n'eut effraye la jeune fille. Des qu'elle se vit surprise en sa solitude, elle s'envola comme une colombe a travers les ramees. Georges du Quesnoy ne vit plus que les branches emues qu'elle avait touchees au passage.

Il remonta a cheval, bien decide a venir tous les soirs se promener dans ce parc enchante.

Comme il eperonnait son cheval pour arriver chez son pere a l'heure du diner:

"Prenez donc garde, lui dit une paysanne ensevelie sous une moisson d'herbe fraichement coupee, vous allez me jeter dans le ruisseau.

--Je ne vous avais pas vue.

--Ou avez-vous donc les yeux? Ne dirait-on pas que je suis une fourmi

portant un brin de paille a sa fourmilier!

--A qui appartient ce chateau?

--A la Belle au bois dormant.

--Est-ce cette jeune fille que je voyais tout a l'heure vetue de blanc comme une communiante?"

La paysanne regarda Georges du Quesnoy d'un air moqueur.

"Etes-vous visionnaire?"

--J'ai vu une jeune fille courant apres des roses et des papillons.

--C'est un conte. M. de Margival et sa fille sont en pelerinage a Notre-Dame-de-Liesse. Il n'y a pas au chateau ame qui vive a cette heure."

Georges du Quesnoy n'en voulait rien croire. Il partit au galop, bien decide a revenir le lendemain pour revoir cette belle fille aux cheveux flottants, Eve ideale de ce paradis terrestre.

II

TOUT ET RIEN

Quand Georges rentra a Landouzy-les-Vignes, il rencontra son frere qui cueillait des rimes aux buissons.

"C'est moi, lui dit-il, qui ai eu une vision poetique."

Et il conta a Pierre comment une jeune fille, une reverie ideale en robe blanche lui etait apparue dans le parc du chateau de Margival.

"C'est la preface de l'amour, lui dit Pierre. Mais moi qui suis poete, je vais t'expliquer en prose l'enigme de cette apparition. Mlle de Margival est arrivee depuis quelques jours au chateau avec son pere; elle a dix-huit ans et elle a les dix-huit beautes voulues par le peintre et le sculpteur..."

--Allons, tu vas commencer par divaguer.

--C'est toi qui divagues; parce que tu vois une jeune fille en robe blanche, te voila revant a une apparition magique.

--Tu as peut-etre raison, je ne suis qu'un visionnaire."

Et Georges du Quesnoy, qui n'y avait pas songe, chercha a se prouver

que la jeune fille en blanc, c'était Mlle de Margival.

Mais voilà que tout a coup, et comme pour jeter le trouble dans son esprit, une caleche à deux chevaux passa devant les deux frères, emportant vers le château M. de Margival et sa fille.

"Tu vois bien que ce n'était pas elle."

Les paysans, qui s'étaient arrêtés pour voir passer ce qu'ils appelaient le carrosse, apprirent à Georges que M. et Mlle de Margival venaient du château de Marchais où ils avaient dîné chez le prince de Monaco, tout en faisant un pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse.

"Cette fois, dit Pierre à son frère, je n'y suis plus du tout, à moins qu'il n'y ait au château quelque cousine inconnue, promenant sa robe blanche."

Mais les mêmes paysans qui étaient les moissonneurs et les vendangeurs de M. de Margival, affirmèrent que, hormis le père et la fille, il n'y avait pas âme qui vive, sinon une cuisinière grosse comme un tonneau et une femme de chambre grande comme un moulin.

Les jeunes gens finirent par parler d'autre chose, ils allèrent retrouver leur père, qui les attendait pour dîner. Au dessert, après avoir parlé de ceci et de cela, après avoir mangé beaucoup de ces belles cerises du pays qui valent bien mieux que les cerises de Montmorency, M. du Quesnoy leur dit:

"Eh bien, messieurs mes fils, maintenant que vous voilà tous les deux bacheliers en lettres, il faut vous décider à devenir des hommes; que ferez-vous?"

--Rien, dit Pierre.

--Tout, dit Georges."

III

IL ÉTAIT UNE FOIS...

À quelque temps de là, Georges du Quesnoy alla passer la soirée au château de Sancy-Lepinay.

Ce n'était pas sans une certaine émotion qu'il se hasardait dans sa vingtième année vers un monde nouveau. Quoiqu'il ne fut pas timide jusqu'à la bêtise, --c'est souvent la timidité des gens les plus spirituels-- il avait peur de lui, il se demandait s'il trouverait quatre mots à dire dans ce beau monde, familiarisé avec toutes les impertinences, car la comtesse de Sancy avait depuis huit jours, dans

son chateau, ces messieurs et ces dames, qui sont le tout Paris de l'Opera et des courses.

Georges du Quesnoy avait longtemps hesite a affronter le feu. C'etait son premier duel avec la vie; il resolut d'etre brave et de sourire au premier sang, car il ne doutait pas qu'il ne fut le point de mire de beaucoup de railleries plus ou moins directes: les Parisiens sont des francs-macons qui font toujours subir une rude entree aux provinciaux.

"Apres tout, disait Georges, ils ne me mangeront pas."

Il savait bien, d'ailleurs, qu'il n'etait pas plus bete qu'un autre. Il avait eu le prix d'excellence au college de Soissons,--ce qui n'etait pas une raison, puisque le genie n'a pas souvent de presence d'esprit,--mais en outre ses camarades lui accordaient une certaine eloquence humoristique. Ce n'etait certes ni l'humour de Sterne, ni de Hogarth, ni de Heine, ni de Stendhal. On ne revient pas si jeune de Corinthe. Mais il y avait toujours du charme dans sa causerie, parce que la gaiete y jaillissait des questions plus graves.

Il etait moins content de son habillement que de son esprit, car apres tout on peut apprendre a lire Homere et Platon a Soissons comme a Paris, mais les tailleurs de Soissons n'ont pas encore le coup de ciseau des tailleurs de Paris. Il avait eu beau s'etudier devant son miroir, en se donnant des airs de desinvolture; il avait eu beau se coiffer a la derniere mode; il avait eu beau se relever la moustache: il y avait encore en lui je ne sais quoi de soissonnais qui marquait trop le terroir. Heureusement il ne se jugeait pas; il etait trop habitue a lui-meme pour se critiquer a propos; il trouvait meme que son pere et sa mere n'avaient pas trop mal travaille, car j'oubliais de dire qu'il avait une belle tete, peut-etre un peu feminine, a force de jeunesse, mais qui promettait de prendre du caractere. Le profil etait meme d'un dessin severe, mais l'oeil bleu de pervenche etait trop doux. On eut dit des yeux d'hiver ou tout au plus de printemps, car ils ne jetaient pas de flammes vives; peut-etre le volcan dormait-il sous la neige, peut-etre la passion devait-elle allumer ces yeux-la.

Georges du Quesnoy n'etait pas trop mal chausse; aussi, des son entree dans le salon du chateau, la comtesse dit-elle a une des ses amies: "N'est-ce pas qu'il a de jolis pieds pour des pieds de province?"

Quand un domestique dit son nom a la porte, il se sentit palir et chanceler, il salua a droite et a gauche sans savoir son chemin. Il alla trebucher contre un coussin et donna de la tete sur l'eventail de la jolie Mme de Fromental, qui dit tout haut a une de ses amies: "Ce jeune homme est terrible, un peu plus il m'arrivait en pleine poitrine." Georges du Quesnoy etait revenu a lui a ce point qu'il hasarda ces paroles: "Je ne me serais pas casse la tete, madame." Mme de Fromental ne savait si elle devait rougir ou se facher.

"Voyez-vous, monsieur, lui dit-elle avec une pointe d'impertinence, c'est parce que vous n'y voyez pas avec votre lorgnon dans l'oeil."

--C'est parce que j'avais peur d'être ébloui, madame."

On disait la bonne aventure au voisinage, non pas avec les cartes ni avec le marc de café, mais en lisant dans les mains:

"Vous n'y entendez rien, dit tout à coup la maîtresse de la maison à la sibylle. Monsieur du Quesnoy, savez-vous prédire l'avenir en lisant dans les mains?"

--Puisque je sors du collège, je sais tout, dit Georges, en s'efforçant de sourire.

--Eh bien, vous allez commencer par moi."

Georges du Quesnoy commença bien: la dame avait trente ans passés; or, en lui prenant la main, voilà quelles furent ses premières paroles:

"Madame la comtesse, quand vous aurez vingt-huit ans, vous traverserez des périls sans nombre!" Jusque-là tout le monde avait regardé le nouveau venu avec le froid dédain des gens qui sont au spectacle de la bêtise humaine. On s'était quelque peu mis à rire en le voyant se jeter le lorgnon dans l'œil sur l'éventail de Mme de Fromental; on l'avait comparé à un écuyer du cirque qui va traverser un cerceau de papier; mais quand on vit qu'il n'était pas trop dépayse, on répéta de bouche en bouche que le collègue n'était pas si bête qu'il en avait l'air.

Un rayon presque sympathique tomba sur lui, on se demanda qui il était et d'où il venait. On ne fut pas fâché d'apprendre que son père était une des personnalités de la magistrature, demi-noblesse de robe qui lui donnait ses petites entrées dans ce château héraldique s'il en fut. Puisque ce n'était pas le dernier venu, on pouvait lui permettre d'avoir de l'esprit, aussi toutes les femmes voulurent lui donner la main.

Il s'était hasardé dans cette aventure sans savoir un mot de ce qu'il allait dire. La fortune est aux audacieux; d'ailleurs il lui était impossible de rebrousser chemin: coûte que coûte, il fallait parler.

Il parla. Il ressemblait fort à ce bucheron ivre qui fait des fagots à travers la forêt, donnant des coups de hache de ça de là, abattant comme un aveugle et se déchirant la main aux épines. Quoiqu'il fut toujours un peu trouble, il n'oubliait pas de regarder chaque patiente face à face, pour lire quelque peu dans sa physionomie. C'est encore plus sûr que la main, surtout pour ceux qui n'ont pas appris à lire dans ces hiéroglyphes que déchiffrent si galamment les initiés, comme si c'était vraiment une langue consacrée.

Déjà il avait contenté ou mécontenté deux curieuses plus ou moins naïves, quand une troisième, qui s'y entendait, lui prit sa main à lui-même et lui débita quelques malices cousues de fil blanc.

Il se laissa faire d'autant mieux que la dame était jolie, étrange et

provocante.

"Monsieur, lui dit-elle, j'en sais plus que vous; tout ce que vous avez dit la, ce ne sont pas des paroles d'Evangile; vous avez sans doute appris cela en faisant votre rhétorique ou votre philosophie. Je vous ai oui parler du démon de Socrate et des visions de Descartes....

--Des cartes! s'écria une femme, on va tirer les cartes. J'en suis."

La dame qui tenait la main de Georges du Quesnoy se tourna vers l'interromptrice:

"On voit bien, ma chère, que si vous avez fait votre rhétorique, vous n'avez pas fait votre philosophie: Descartes, c'est le philosophe."

Cette chiromancienne, qui avait les secrets de Desbarolles, était une demoiselle de Lamarre, cousine de la maîtresse de sa maison. Elle n'avait pas voulu se marier, parce qu'elle avait lu dans sa main que le mariage lui serait fatal. Elle avait d'ailleurs une figure à rester vieille fille, quoique avec de beaux yeux et de belles dents.

Cependant Mlle de Lamarre continuait à étudier la main de Georges: "Ah! mon Dieu!" dit-elle tout à coup.

Elle prononça ces mots avec une pâleur soudaine et avec une voix émue qui frappèrent tous ceux qui étaient là en spectacle.

Georges du Quesnoy la regarda avec une curiosité inquiète, quoiqu'il s'efforçât de prendre un masque moqueur.

Elle avait laissé retomber la main.

"C'est impossible, dit-elle en la reprenant.

--Mais qu'y a-t-il donc? lui demanda la comtesse de Sancy.

--Parlez! parlez! dit le jeune homme. Vous imaginez-vous que vous allez me faire peur?

--C'est moi qui ai peur, murmura la devineresse.

--Vous avez donc vu le diable dans ma main?

--Si ce n'était que cela.

--Qu'avez-vous vu?

--Je ne le dirai pas.

--Permettez, dit un des assistants, c'est un peu le jeu des enfants que vous jouez là. Vous devez parler tout haut."

Après un silence de quelques secondes, la dame reprit gravement la

parole:

"Si je croyais beaucoup a toutes ces sorcelleries, je ne dirais rien; mais comme je n'y crois pas pour deux sous, je vais dire ce que j'ai vu. La ligne de Saturne est brisee par un X fatal, c'est un signe de mort violente."

Un beau sourire s'épanouit sur la figure de Georges du Quesnoy.

"Madame, lui dit-il, vous ne pouviez pas m'annoncer une mort plus agreable pour moi: mourir de mort violente, voila qui n'est pas a la portee de tout le monde, c'est la mort des dieux et des rois. Si j'étais un peu pedant, quelle belle occasion j'aurais la de faire une page d'histoire!

--Soyez un peu pedant, dit la maitresse de la maison, je ne suis heureuse que si on me raconte des morts tragiques.

--_Vae victis!_ Tant pis pour moi! Tous les grands noms sont morts de mort violente, sans parler de Jesus-Christ. Homere est mort de faim, Socrate a bu la cigue, Cesar fut poignarde, Alcibiade fut perce de fleches, toute l'antiquite est pleine de ces choses-la. Sardanapale se brula vif, Anacharsis fut etouffe, Zenon mourut dans les tortures, Polycrate fut crucifie, Esope, comme Danae, fut precipite du haut d'un rocher, Sapho se precipita elle-meme; Philippe; roi de Macedoine, tomba sous les coups de Pausanias, qui tomba sous les coups d'Alexandre; Phocion but la cigue, comme Socrate; Artaxerces fut devore par les betes, Pyrrhus tomba sous le coup d'une pierre, Antiochus et Berenice furent empoisonnes, comme Annibal, comme Aristippe; Archimede fut tue au siege de Syracuse; Mithridate a eu beau s'habituer au poison, il n'en mourut pas moins de mort violente; Cleopatre mit un aspic a son beau sein. Combien de morts terribles a Jerusalem! Plus de trois millions sous Vespasien et sous Titus. Et les Romains, croyez-vous qu'ils soient morts de leur belle mort? Tibere, Caligula, Claude, Neron, Galba, Othon, Vitellius, Domitien, Commode, Caracalla. Agrippine, femme de Tibere et fille d'Auguste, mourut de faim; mais je passe par-dessus toutes les tragedies. Protee se brula lui-meme sur un rocher, Manes fut ecorche vif, Bheram, roi des Perses, fut tue d'une fleche; l'empereur Maxime eut la tete tranchee, Attila, qui avait ruine cinq cents villes et tue un million d'hommes, mourut de joie dans son lit: mort violente! L'empereur Xenon fut enterre vivant par la belle Ariadne. Je passe sur tous les drames de la cour de France avant Fredegonde, apres Brunehaut. Et le conseil des Dix! et les Sforza! et les Borgia! Mais quel que soit le pays, qu'on s'appelle Jean Huss ou Marie Stuart, qu'on soit Cinq-Mars ou le duc de Montmorency, Barneweldt ou Buckingham. "Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre n'en defend pas les rois:" Henri IV meurt poignarde, Louis XVI guillotine. 1793, c'est la grande epoque; la guillotine ne frappe pas assez vite quand les terroristes sont au pouvoir. Et quand la guillotine se repose, tout est-il fini? Et Paul Ier, assassine; et Mohamed, poignarde; et le duc d'Enghien, et le grand vizir Mustapha. Et le comte d'Entraygues et la Saint-Huberti dans les bras l'un de l'autre; et Napoleon Ier cloue sur un rocher, et

Ney, qui inaugure la reaction blanche; et Kotzebue, et Karl Sand, et le duc de Berry, et le pacha de Janina, dont la belle tete, coupee, fut envoyee au serail; et les massacres de Chio, et l'empereur Iturbide, et les janissaires massacres a Constantinople; et le dernier des Conde, pendu a l'espagnolette d'une croisee; et Napoleon II, et Leopold Robert, et le baron Gros, et le marechal Mortier, et Armand Carrel, et le comte Rossi, et les archeveques de Paris, et Gerard de Nerval, et Maximilien! Hecatombe, hecatombe, hecatombe de morts violentes! Il n'y a que les paresseux qui meurent dans leurs lits. J'accepte donc la mort violente; si je meurs ainsi, c'est que je jouerai un grand role."

Les auditeurs furent emerveilles de la memoire du lyceen. Il avait remue tous ces noms celebres avec la rapidite d'un prestidigitateur.

Georges du Quesnoy paya encore d'audace.

"Et maintenant, madame, dit-il avec beaucoup de laisser-aller, je vais vous raconter ma mort."

Il se fit un grand silence; le jeune homme avait decidement conquis tout le monde. On se groupa autour de lui, les femmes avec une inquietude romanesque, les hommes avec une curiosite railleuse, mais pourtant attentive.

Georges du Quesnoy avait passe sa main sur son front comme pour faire jaillir la lumiere dans sa pensee.

"Attendez donc, dit la maitresse de la maison, on va servir le the, vous nous direz cette belle histoire tout a l'heure, car je ne veux pas que l'histoire soit coupee en deux."

La comtesse sonna, on apporta le the, elle le servit de sa blanche main, mais en toute hate, comme pour dire: "Depechez-vous, la tragedie va commencer."

Pendant qu'on prenait le the bruyamment, Georges, replie sur lui-meme dans l'attitude d'un chercheur, eut une vision etrange; soit que ce mot: mort violente, lui eut fait une profonde impression, soit que la prescience lui montrat un des tableaux de l'avenir, il vit, sous le rayon d'un soleil levant, cet abominable echafaud arme d'un couperet qui s'intitule la guillotine.

"Eh bien, vous ne commencez pas?" lui dit Mme de Sancy.

Il leva la tete et sembla ne plus savoir ou il etait.

"Pardonnez-moi, madame, lui dit-il, mais j'etais deja si loin dans mon histoire, que j'oubliais de vous la raconter."

Cinq minutes apres, tout le monde s'etait remis en cercle autour du conteur inedit.

Georges du Quesnoy n'était pas fâché d'avoir vu s'ouvrir cette parenthèse entre le titre de son roman et son récit. Il avait pu, tout en causant, ébaucher dans son esprit toute une histoire pour la galerie, mais il avait peur de tomber dans quelques vulgarités rebattues. Les beaux romans sont connus de tout le monde, on ne peut pas les refaire; les mauvais sont toujours nouveaux, mais est-ce la peine de les faire? Il craignait, d'ailleurs, que les choses ne se passassent comme à la lecture de *Paul et Virginie*: au beau milieu de son conte tous les châtelains voisins demanderaient leur carrosse.

"Vaille que vaille, dit-il tout à coup. Je commence."

Il huma délicieusement sa seconde tasse de thé, du vrai thé chinois, dans du vrai chinaise:

"Il était une fois...."

--C'est un conte, dit une jeune fille; je n'y croirai pas.

--Chut! dit Mme de Sancy avec impatience, il n'y a rien de plus vrai que la *Barbe-Bleue*. J'en connais plus d'un ici qui a eu sept femmes.

--A propos, dit Georges du Quesnoy en se tournant vers la devineresse, vous m'avez dit que je mourrais de mort violente, mais de quelle mort violente? Serai-je pendu? Serai-je fusillé? Boirai-je la ciguë? Me précipiterai-je du rocher de Leucade? Serai-je assassiné? Serai-je guillotiné?"

Après chaque question, le jeune homme mettait un point d'interrogation et un silence, la dame répondait: "Non" par un signe de tête; mais à la dernière question: "Serai-je guillotiné?" elle se tut et porta la main à son cœur.

Et elle fit cela gravement, sans vouloir jouer la comédie, en femme convaincue.

Tout à l'heure elle ne croyait qu'à moitié, maintenant elle ne doutait plus. Elle murmura en se parlant à elle-même:

"Oui, guillotiné."

Mme de Sancy fit remarquer alors que tout le monde écoutait, même les grillons du foyer.

IV

Mlle VALENTINE DE MARGIVAL

"Il était une fois, reprit Georges du Quesnoy, un bachelier es lettres

qui ne savait rien de la vie, si ce n'est ce qu'on devine ou qu'on apprend dans les livres. Il n'avait pas été plus mauvais écolier qu'un autre, on avait même dit de lui, comme de tous les enfants, que c'était un prodige, parce qu'il avait fait en cinq jours une tragédie en cinq actes sur l'Enlèvement des Sabines, laquelle tragédie fut représentée, Romains et Sabines par tous les lycéens de Soissons aux applaudissements de tous les Soissonnais. Ce jour-là on se rappela que Soissons avait eu une Académie.

"Or cet enfant prodige n'était pourtant devenu qu'avec peine un bachelier en lettres. Il était destiné à la magistrature, il allait bientôt partir pour Paris comme étudiant en droit, heureux d'entrer dans cet enfer du pays Latin, comme d'autres seraient heureux d'entrer dans le paradis de Mahomet, quand il alla passer la soirée dans un château hospitalier qui, au moment des chasses, recevait le dessus du panier des mondains et des mondaines.

"C'est ici que se dessina à grands traits la destinée du lycéen de Soissons, car il rencontra en ce château une sibylle qui en eut remontre à la sibylle de Cumès. En effet, cette jolie sorcière des salons lui prédit ce soir-là, en lisant dans sa main, qu'il serait guil-lo-ti-ne,--guillotiné,--guillotiné. Je dis trois fois la même chose, comme les Américains, parce que cela en vaut bien la peine.

"Le lycéen aurait bien pu répondre à la sibylle que la guillotine n'étant pas inventée quand on inventa la chiromancie, il était donc impossible que la guillotine fut marquée dans l'alphabet de la main. Mais le lycéen n'était pas pédant, il passa condamnation sur sa condamnation...."

Georges du Quesnoy en était là de son récit, ou plutôt de sa préface, quand on annonça M. de Margival et Mlle de Margival, le père et la fille.

"Je ne les attendais pas si tôt! s'écria Mme de Sancy; décidément c'est comme à Paris: quand on va en soirée on y va le lendemain, c'est-à-dire après minuit."

Mlle de Margival était une pensionnaire à peu près comme Georges du Quesnoy était un lycéen. On n'est plus naïf, on n'est plus ingénue: on garde bien encore en sortant du collège et du couvent une expression de gaucherie et d'embarras qui révèle la candeur, mais cette expression qui a bien son charme est trop tôt corrigée par la desinvolture voulue, que dis-je! par la desinvolture apprise; car aujourd'hui, c'est une des sciences de l'éducation.

Mlle de Margival fit une entrée radieuse; elle avait gardé sa pelisse, mais arrivée au milieu du salon, elle la laissa tomber avec un abandon charmant. Une pensionnaire se fut retournée pour la ramasser, mais Mlle de Margival continua à s'avancer vers la maîtresse de la maison, sans s'inquiéter de sa sortie de bal. Elle savait bien, d'ailleurs, que trois ou quatre beaux messieurs du Bois-Dore se précipiteraient pour la recueillir.

"Ma belle enfant, dit Mme de Sancy, vous arrivez tout a point, car M. du Quesnoy nous conte un roman. Que dis-je, un roman! c'est son roman a lui, non pas le roman qu'il a vecu jusqu'ici, car il a encore sur ses levres du lait de sa nourrice, mais le roman qu'il vivra dans sa jeunesse."

Mlle de Margival prit un air discret et pudique.

"Si c'est un roman, je n'ecouterai pas, car les jeunes filles ne lisent pas de romans."

Elle regarda son pere avec un adorable sentiment d'ingenuite.

Le pere sourit comme s'il n'etait pas bien convaincu que ce fut serieux.

"Je crois, ma chere Valentine, que tu peux te risquer, car ce doit etre ici un roman, pour les jeunes filles."

Georges du Quesnoy n'avait jamais vu Mlle de Margival. Il s'etait leve a son approche, il s'inclina devant elle en lui disant:

"Vous pouvez d'autant plus vous risquer, mademoiselle, que mon roman est fini.

--Votre roman est fini? s'ecria Mme de Sancy.

--Oui, madame, mon roman est fini parce qu'il n'est pas commence."

En disant ces mots, Georges du Quesnoy attachait ses deux yeux bleus sur les yeux noirs de Mlle de Margival.

Ceux qui regardent de pres le spectacle de la vie auraient pu voir a cet instant sur le jeune homme et sur la jeune fille ce choc imprevu que les psychologues appellent l'avant-coureur de l'orage, ou l'entrainement du magnetisme. Pour moi qui ne suis qu'un historien des choses du coeur, j'appellerai cela le premier avertissement de l'amour.

On eut beau faire, Georges du Quesnoy ne voulut pas continuer. Vainement Mlle de Margival, qui semblait fort attristee d'avoir interrompu un roman a son premier chapitre, pria le jeune homme de poursuivre son recit, il s'y refusa avec quelque impatience.

"C'est ridicule, dit-il, de s'amuser aux jeux de l'imagination, quand la verite est bien plus romanesque. Tout ce que je puis faire, c'est de vivre a pleine coupe et a quatre chevaux, si j'ai de quoi les nourrir, pour avoir l'honneur, l'an prochain, de venir vous conter cette annee scolaire, puisque je suis etudiant en droit, a moins que d'ici l'an prochain je n'aie ete guil-lo-ti-ne."

Et il apprit a Mlle de Margival comment il avait ete condamne a mort

par la chiromancienne.

"Ce n'est pas un jugement sans appel? dit la jeune fille.

--Sans appel, mademoiselle.

--Vous aurez le recours en grace.

--Je veux bien, si c'est vous qui devez me faire grace.

--Je vous le promets, reprit Mlle de Margival, si je suis reine de France.

--Oh! mon Dieu, mademoiselle, il ne faut pas toujours etre la reine pour avoir droit de grace. Et puis pourquoi ne seriez-vous pas reine de France?

--N'est-ce pas?"

Et la jeune chatelaine s'eloigna avec une attitude toute royale.

C'en etait fait de la soiree, les voisins de campagne avaient demande leurs breacks ou leurs caleches; les invites de Paris aspiraient a leur chambre a coucher. Plus d'un n'etait pas fache de n'avoir pas a subir le roman du lyceen. Mme de Sancy seule regrettait que la soiree ne se continuat pas jusqu'a l'aurore, tant elle avait peur de la nuit.

C'est que la nuit, de par un acte de l'etat civil et par une ceremonie religieuse, elle etait bien et dument la femme legitime du comte de Sancy-Lepinay, un provincial s'il en fut,--un mari s'il en sera,--car pour lui le mariage n'etait pas une chambre a deux lits. Il y a des hommes qui se marient pour avoir une dot, le comte de Sancy-Lepinay s'etait marie pour avoir une femme.

Mais ce n'est pas la notre histoire!

V

LE MONDE DES ESPRITS

A quelques jours de la, il y avait encore une soiree chez la comtesse. Mais cette fois le salon etait presque desert, les Parisiens s'etaient envoles, il n'y avait plus que les voisins de campagne et la jolie sorciere, qui passait l'automne au chateau. A cette autre soiree, Georges du Quesnoy amena son frere Pierre.

Pierre du Quesnoy etait l'aine. Sorti du college depuis Paques, il ne voulait rien faire, si ce n'est des vers; selon lui, vivre en communion avec Dieu et la nature, c'etait toute la vie.

Quoique son pere lui eut souvent represente que le devoir de tout homme digne de ce nom est de vivre avec les hommes; quoiqu'il lui eut repete sans cesse qu'il n'avait pas de fortune pour vivre les bras croises, le jeune homme n'en demordait pas, tant la poesie est aveugle en sa passion.

Il vivait tres-solitaire, tantot chez son pere, tantot refuge dans un petit pavillon de chasse attenant a une ferme de deux cents arpents, qui etait toute la fortune de la famille. Il vivait de rien, revant, chassant, ecrivant, tout aux livres et aux bois. Quand son pere lui reprochait son _far niente_, il lui repondait: "Faut-il donc tous les biens du monde pour vivre?"

Beaucoup d'esprits sont ainsi pris par la reverie en la premiere annee de la vraie jeunesse; les uns par paresse poetique, les autres dans la peur de l'action. Il est si difficile de bien faire et il est si facile de ne rien faire!

Georges du Quesnoy presenta son frere a la devineresse.

"Madame, je vous presente le plus beau paresseux des temps modernes. Je serais bien curieux de savoir ce que celui-ci a dans la main. Je crois qu'il n'a rien du tout. Et pourtant ce n'est pas faute de coeur ni faute d'esprit."

La jeune dame prit la main de Pierre.

"Voyons, dit-elle, j'aime les mains des jeunes, car je ne suis pas de celles qui predisent ce qui est deja arrive."

Elle etudia silencieusement la main.

"C'est incroyable, dit-elle tout a coup. L'alphabet n'est pas bien forme, des lignes indecises comme dans la main d'un enfant, rien n'est accentue, on voit bien que M. Pierre du Quesnoy n'a pas encore tenu pendant toute une heure la main d'une amoureuse, car rien ne marque les lignes comme cela.

--Enfin que voyez-vous? demanda Georges avec une vraie curiosite.

--Des predictions vagues, comme pour le premier venu; ce n'est pas la peine d'en parler. Attendons que la ligne de l'amour et de la fortune ait mieux sillonne la main.

--Mais encore? dit a son tour Pierre du Quesnoy."

La jeune dame laissa retomber la main.

"Rien, vous dis-je."

Mais en disant cela, une grande expression de tristesse s'empara de la figure de la devineresse.

"C'est ma main qui vous a fait palir? lui dit Pierre du Quesnoy.

--Non, monsieur, repondit la dame en se levant, c'est un souvenir de deuil qui a traverse mon esprit."

La comtesse de Sancy alla vers son amie:

"Ma chere belle, pourquoi ce visage, renverse?"

La devineresse se pencha a l'oreille de Mme de Sancy.

"C'est etrange, dit-elle, cette famille est predestinee, car celui-la perira de mort violente comme son frere.

--Allons donc!

--Vous verrez cela."

Georges du Quesnoy, qui ecoutait aux portes, avait entendu. La prediction faite a lui-meme ne l'avait pas emu beaucoup, mais cette fois c'etait plus que serieux. Il devint pensif, tout en murmurant:

"Cette femme est une folle ou une voyante."

La chiromancienne aussi avait entendu.

"Voyante, et pas folle, dit-elle tout haut. Puisque vous venez de faire votre philosophie et que vous croyez encore a la poesie, n'oubliez pas que les philosophes et les poetes, Socrate comme Aristophane, Descartes comme Byron, ont tous ete superstitieux, parce que tous les grands esprits ont entrevu le monde surnaturel. Ce sont les puissances occultes qui menent le monde. Les Orientaux nomment Fagio les esprits qui donnent la mort aux hommes; car tous ne meurent pas de maladie. Et encore, qui a donne la maladie?"

Georges du Quesnoy voulut railler.

"Ah! oui, la fièvre maligne, cela vient des esprits malins.

--Je ne ris pas. Il n'y a qu'une seule maladie: la decomposition du sang. Or la decomposition du sang vient toujours d'une cause morale. C'est l'ame qui tue le corps, par les passions ou par les chagrins. Les Orientaux reconnaissent surtout l'esprit invisible--le Fagio--qui frappe de mort soudaine. Voulez-vous un exemple? Le sultan Moctadi-ben-Villa dit un jour a une de ses femmes: "Pourquoi ces gens sont-ils entres ici?" La femme regarda et dit qu'il n'y avait personne. Mais au meme instant elle s'apercut que le sultan palissait. "Chassez ces gens," reprit-il. Disant ces mots, il expira.

--Tout cela, dit Georges du Quesnoy, ce sont des contes arabes des _Mille et une Nuits_.

--Des histoires des _Mille et une Nuits_? Voulez-vous que j'ouvre l'Evangile pour vous convaincre; monsieur l'esprit fort?

--Oui, ouvrez donc l'Evangile."

Il y avait la, sur la table, l'Evangile illustre par Moreau le Jeune.

La chiromancienne se leva pour le feuilleter.

"Tenez, dit-elle, voila tout justement le cinquieme chapitre de l'Evangile selon saint Marc. Lisez vous-meme."

Georges lut qu'une legion d'esprits impurs, possedant un pecheur, s'accrochaient a sa vie _pour le fixer_ jour et nuit _dans les sepulcres et sur les_ montagnes_, ou les legionnaires infernaux imposaient tous les sepulcres a ce pauvre homme. "Comment te nommes-tu?" lui demanda Jesus. "Je me nomme legion, parce que nous sommes innombrables."

"Ah! reprit Mlle de Lamarre, vous ne croyez pas aux esprits, mais l'Evangile, le livre des livres, les consacre a chaque page. Saint Luc ne vous dit-il pas que tout homme est une maison pour les esprits flottants? "Lorsqu'un esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides cherchant la solitude, mais comme il ne trouve pas le repos, il dit: "Je retournerai dans ma maison." Y revenant, il la voit belle et paree; alors il s'en va prendre sept esprits plus mechants que lui et il leur dit: "Entrez dans ma maison, voila votre demeure."

Georges relisait l'Evangile avec surprise.

"On sait tout, dit la chiromancienne, excepte l'Evangile.

--Oui, reprit Georges, l'Evangile ne parle que par parabole et par symbole: les sept hommes plus mechants que le premier esprit, qui font election de domicile chez le pauvre pecheur, ce sont les sept peches capitaux!

--Qu'importe! qui vous dit que les sept peches capitaux ne sont pas des esprits? Saint Augustin, qui n'etait pas un esprit faible, non plus qu'un esprit fort, connaissait bien ces ambassadeurs de Satan. Dans la _Cite de Dieu_ qui est son Evangile, ne vous dit-il pas: "Veillez, veillez sur vous-meme, car ces natures perfides, subtiles et familiares a toutes les metamorphoses, se font tour a tour Dieu, demons ou ames de trepasses: heureux qui leur echappe!" Avant saint Augustin, saint Paul n'avait-il pas dit: "Satan lui-meme se deguise en ange de lumiere pour nous mieux tromper"?

--Pour trouver le diable, dit gaiement Georges du Quesnoy, Mlle de Lamarre va appeler a son aide tous les saints du calendrier.

--Voulez-vous que je vous cite Socrate et Platon? Ceux-la ne croyaient ni a l'Olympe ni au Paradis, mais ils ont reconnu l'existence des

anges. Qu'est-ce que la magie? Une fenetre ouverte sur le monde mixte place en dehors de nous, compose d'ames en peine, celles-ci esclaves du mal, celles-la deja libres, pour le bien."

Mlle de Margival, qui venait d'arriver, s'etait approchee de Mlle de Lamarre, sous pretexte de feuilleter l'Evangile, mais au fond c'etait pour voir de plus pres Georges du Quesnoy.

"Tout cela, dit-elle, ce ne sont que des paroles; puisque vous parlez magie, faites-nous voir le diable.

--Le diable, dit Mlle de Lamarre, je ne crois pas que je le trouverai chez moi. Mais je pense qu'il ne faudrait pas se donner beaucoup de peine pour le trouver un jour chez M. Georges du Quesnoy.

--Eh bien, mademoiselle, dit le jeune homme en s'inclinant vers la jeune fille, ce jour-la je vous ferai voir le diable."

Ils causerent tout un quart d'heure--a l'americaine--dans la premiere ivresse d'un amour imprevu.

VI

LES BUCOLIQUES

Le lendemain, Georges du Quesnoy alla encore se promener aux lisières du parc du chateau de Margival, s'imaginant voir reapparaître dans les lointains cette adorable vision qui l'avait enchante l'avant-veille. Mlle de Margival la lui avait rappelee; mais, en la regardant bien, il n'avait pas reconnu cette belle fille svelte, qui semblait s'envoler en marchant, cette figure de seraphin, cette blancheur rosee, ces attitudes ideales qui appartenaient tout a la fois a l'ange et a la femme.

Quoiqu'il fut moins reveur que son frere le poete, il aimait a s'isoler dans ses songes. La meditation n'etait pas profonde, mais, comme son ame etait ardente, il s'abandonnait a tous les meandres de la pensee, sans souci des choses exterieures. Selon l'expression de Swedenborg, "il ne lui fallait qu'un instant pour sortir de chez lui et monter au septieme ciel".

Aussi, oubliant bien vite que le parc n'etait pas une grande route, il franchit le petit saut-de-loup comme s'il passait dans ses terres. C'etait le cote du parc le plus solitaire et le plus boise. En le voyant faire, le garde champetre ne l'eut pas apprehende au corps, parce que M. de Margival permettait aux moissonneurs et aux vigneronns de venir puiser de l'eau a une petite source minerale qui jaillissait sous les grands arbres.

Georges s'arreta devant la source et but dans sa main.

Quand il releva la tete, il murmura avec un sourire de joie: "Ah! la voila, la voila encore." Il venait de voir a une portee de fusil, a travers les ramees, sa chere vision, blanche, legere, belle comme l'avant-veille. Elle n'effeuillait plus de roses et elle semblait pensive. Il vit bien que deciderement ce n'etait pas Mlle de Margival. Il marcha rapidement, decide a aborder cette belle inconnue, mais ce fut toujours le meme jeu: plus il s'avancait, plus elle s'eloignait. Il ne desesperait pourtant pas de l'atteindre, quand tout a coup Mlle de Margival, debusquant d'un massif, lui apparut a son tour, effeuillant des marguerites.

"En verite, dit Georges du Quesnoy, il y a de la feerie dans ce chateau."

Quoiqu'il n'eut pas frappe a la porte pour entrer, il jugea qu'il ne pouvait moins faire que de saluer Mlle de Margival.

La jeune fille le salua a son tour avec une grace de pensionnaire emancipee.

Elle voulut rebrousser chemin, comme si elle fut fachee d'etre surprise ainsi consultant l'oracle; mais comme, apres tout, elle demandait a la marguerite si M. Georges du Quesnoy l'aimerait un peu ou beaucoup, passionnement ou point du tout, elle trouva bien naturel de lui accorder une audience sous la voute des cieux. Donc, apres ce que nous appellerons une fausse sortie, elle vint bravement a la rencontre du jeune homme.

Ils s'aborderent avec quelque embarras, tout en voulant cacher tous deux leur timidite ou leur emotion:

"Mademoiselle...."

--Monsieur...."

Et un silence glacial tomba devant eux.

"Mademoiselle, reprit Georges, vous habitez un chateau enchante.

--Je ne trouve pas, monsieur. Ou voyez-vous qu'il soit enchante?

--Primo, mademoiselle, vous l'habitez; secundo, il y a une autre jeune fille qui m'est deja apparue deux fois comme dans les contes de fees.

--Tertio, monsieur, vous etes un visionnaire."

Mlle de Margival, qui, au fond, n'etait pas timide, qui promettait meme d'etre une femme sans peur, sinon sans reproche, avait repris pied et maitrisait son emotion.

"Je vous jure, mademoiselle, que tout a l'heure j'ai vu la-bas, plus

loin que les marronniers, une jeune fille passer en robe blanche,
legere comme une ombre.

--Et d'abord, monsieur, vous conviendrez que la robe blanche n'est pas
de saison.

--Ma foi, mademoiselle, quand on est chez soi....

--Chez soi! dans un parc qui est ouvert a tout le monde.

--Je ne puis le nier, puisque j'y suis moi-meme.

--Oh! vous, vous n'etes pas tout le monde, vous etes de nos amis
depuis hier."

Georges s'inclina.

--"Mademoiselle, avez-vous une soeur? une cousine? une filleule?

--Ah! oui, vous revenez a votre vision. Eh bien, la verite, c'est
que je n'ai ni soeur, ni cousine, ni filleule; c'est qu'il n'y a au
chateau que mon pere et moi, avec un jardinier, un valet de chambre,
une cuisiniere et une femme de chambre, qui ne sont pas du tout en
robes blanches.

--C'est que vous ne connaissez pas cette jeune fille, mademoiselle.
Puisqu'apres tout ce parc est ouvert a tout venant, il n'est pas
impossible qu'une demoiselle du voisinage y soit venue cueillir des
fleurs."

La jeune fille s'inclina a son tour, comme si elle jugeait que
l'entrevue avait dure assez longtemps. Elle avait peur que son pere ne
survint.

"Adieu, mademoiselle, dit Georges du Quesnoy, qui s'etait enhardi;
me permettez-vous de continuer ma promenade dans le parc et de
recueillir, une a une, tous les petales des marguerites que vous avez
effeuillees?

--Non, monsieur, dit Mlle de Margival en rougissant, je ne veux pas
que vous sachiez ce que m'a dit la marguerite.

--Mademoiselle, je le sais, la marguerite vous a dit: passionnement."

Mlle de Margival s'etait eloignee de quelques pas.

Georges venait de cueillir, lui aussi, une marguerite.

"Ce n'est pas la peine de la consulter, n'est-ce pas, mademoiselle,
car elle me repondra: Point du tout."

Valentine se retourna. Jamais un pareil eclair ne jaillit des yeux
d'un jeune homme et d'une jeune fille.

POINT DU TOUT.

Le dimanche, a la messe, on se regarda encore; la messe parut trop courte a ces fervents catholiques. Au sortir de l'église, Georges du Quesnoy salua M. de Margival, qui lui tendit cordialement la main; mais Mlle de Margival semblait ne l'avoir jamais vu. La caleche du chateau attendait sous les arbres, a cote de l'église. Comme le comte y conduisait sa fille, le suisse, encore arme de sa hallebarde, vint lui dire qu'il y aurait le lendemain conseil de fabrique, et que M. le cure, qui retirait son surplis, voudrait bien en causer avec lui. Il était question d'une chaire a precher. Le comte retourna a l'église pour causer avec le cure. Mlle de Margival se retrouva donc seule un instant avec Georges. Pour cacher son emotion elle lui demanda, d'un air un peu railleur, s'il était revenu de ses visions. Il lui repondit qu'il était plus visionnaire que jamais; puisqu'elle-meme lui apparaissait a toute heure.

On se regarda encore comme a la rencontre dans le parc.

"Est-ce que vous me permettrez, mademoiselle, de franchir demain le saut-de-loup, rien que pour cueillir une marguerite?"

--Non, monsieur, pas demain, parce que je n'y serais pas; mais aujourd'hui si vous voulez.

--A quelle heure?"

Avant de repondre, Mlle de Margival reflechit un peu.

Je ne sais pas si le diable qui perdit Marguerite a la porte de l'église vint troubler l'ame de la jeune fille, mais elle repondit: "A six heures," tout en se disant que son pere ne serait pas au chateau a cette heure-la.

M. de Margival devait diner chez Mme de Sancy. Diner de libres paroles d'ou toutes les jeunes filles étaient exclues.

M. de Margival reparut presque aussitot avec M. le cure.

Georges du Quesnoy le salua une seconde fois, tout en jetant ce mot a Mlle de Margival:

"Passionnement."

A quoi elle riposta par:

"Point du tout."

Comme Georges du Quesnoy avait déjà de la malice philosophique, il jugea que ce _point du tout_ était un aveu. Si Mlle de Margival avait voulu briser sur ce point délicat, elle se fut contentée de ne pas répondre.

Georges retourna chez lui l'âme pleine d'amour, l'esprit plein d'espérance. Mlle de Margival, quel que fut le point de vue, était une bonne fortune: pour l'amoureux elle était belle, pour l'ambitieux elle était riche, pour le glorieux elle était noble.

La question serait de décider le père, non pas à dire _point du tout_, mais à dire oui. Georges pensa que ce ne serait point chose aisée, car M. de Margival était une des personnalités du pays; il devait rêver pour sa fille, à qui il donnerait trois ou quatre cent mille francs de dot, un mariage politique, nobiliaire, diplomatique. Georges aurait beau se hausser sur la pointe de ses pieds, il ne pourrait faire grande figure devant M. de Margival. Son père était fort honorable, légèrement drapé dans sa noblesse de robe, mais il ne pouvait montrer un blason sur fond d'or. À peine donnait-il à ses trois enfants chacun cinquante mille francs pour le jour de leur mariage. Mais il y avait un autre abîme entre Georges et Valentine, c'est qu'ils étaient presque du même âge. L'échappé de collège n'avait pas de temps devant lui pour arriver à quelque chose de sérieux qui put plaider en sa faveur. Il ne serait pas encore avocat, sans doute, que déjà la jeune fille aurait donné sa main.

Toutes ces réflexions n'empêchaient pas Georges d'être très-heureux de son amour et de l'amour de Valentine, car décidément il prenait le _point du tout_ pour l'argent comptant de l'amour.

Rentre à la maison, il dit à son frère:

"Tu n'as jamais été amoureux, toi?"

--Moi, je le suis tous les jours.

--De qui?"

--De toutes les femmes, ici, là, partout, plus loin.

--Je connais cela; c'est le contraire de l'amour. C'est égal, puisque tu es poète, fais-moi des vers à ma beauté.

--Ta beauté! qu'est-ce que cela?"

--Cela, c'est Mlle Valentine de Margival.

--Tu es fou, une orgueilleuse qui te mettra à ses pieds.

--Eh bien, qu'elle me mette à ses pieds; je me charge de la faire tomber dans mes bras.

--Comme tu y vas.

--Oh! moi, je ne suis pas pour les reveries platoniques.

--Tu es venu, tu as vu, tu as vaincu.

--Voyons, fais-moi des vers, je les enverrai demain matin dans un bouquet.

--Et tu les signeras?

--Pas si bete; mais elle saura bien qu'ils sont de moi."

Pierre avait pris son crayon et ebauchait deja des alexandrins.

"C'est si difficile d'ecrire en prose! dit Georges.

--C'est si facile d'ecrire en vers! dit Pierre. Vois si j'ai traduit ton coeur.

--Deja!"

Et il lut:

Vous etes a la fois la Grace et la Beaute:
Votre sein chaste et fier dans la neige est sculpte,
Vous avez le pied fin, vous avez la main blanche;
Votre cou, c'est le lys que le vent d'avril penche;
Vos yeux ont derobe les feux du firmament,
Et vos regards mouilles versent l'enchantement.

Valentine, croyez ma bouche ou le mensonge
Ne passera jamais: l'amour est un beau songe
Qui nous prend a minuit et nous reveille au ciel,
Pour nous nourrir de lait, d'ambrosie et de miel.

C'est une chaine d'or trainee avec delices,
Un doux parfum venu des plus chastes calices,
Une larme, une perle, un sourire, un rayon,
Une gazelle, un loup, une biche, un lion,
Une source ou jamais l'on ne se desaltere...
Valentine, l'amour c'est le ciel et la terre!

"Mais c'est admirable, s'ecria Georges, je n'aurais jamais trouve cela.

--C'est parce que tu n'es pas si bete que moi, comme tu dis toujours.

--Vous autres poetes, vous etes comme des marchands de nouveautes.
Vous avez des rayons pour tous les sentiments: etoffes de printemps,
etoffes d'automne.

--Oh mon Dieu! oui, dit Pierre; quand tu voudras des imprecations contre ta beaute, tu viendras encore frapper a ma porte, je te donnerai cela a juste prix."

Georges embrassa bien familialement Pierre.

Ces deux freres etaient des freres amis qui s'etaient toujours beaucoup aimes. Ils etaient nes a un an d'intervalle, si bien qu'ils avaient traverse, les mains dans les mains, l'enfance et la premiere jeunesse, ne se disputant jamais les jouets et se battant l'un pour l'autre avec une bravoure touchante. Ils se rappelaient qu'au lit de mort, leur mere leur avait dit: "Embrassez-vous."

Et chaque fois qu'ils s'embrassaient, ils sentaient que leur mere etait encore avec eux.

Ce soir-la, Georges eut des larmes dans les yeux en embrassant Pierre, des larmes pour sa mere et des larmes pour Mlle de Margival.

"Comme je voudrais que tu fusses heureux, dit Pierre en embrassant Georges a son tour.

--Et moi aussi, dit Georges en reprenant sa gaiete, car je n'ai pas de temps a perdre, puisque je dois mourir de mort violente."

VIII

LES ETOILES

Le lendemain matin, Mlle de Margival, se promenant dans le parc, vit venir a elle une paysanne qui lui presenta un bouquet.

"Oh! les belles fleurs! d'ou cela vient-il?"

--De partout, repondit la paysanne avec un sourire malin. Je les ai cueillies par-ci par-la pour vous les offrir.

--Oui, ce sont des fleurs des champs, n'est-ce pas? Elles sont si jolies, si jolies, si jolies, qu'on dirait des fleurs artificielles."

Vrai mot de paysanne. Celle qui etait devant Mlle de Margival regarda autour d'elle pour s'assurer de la solitude.

"Voyez-vous, mademoiselle, dans les fleurs des champs il y a le langage des fleurs.

--On vous a appris cela au catechisme?"

--Non, a la veillee. Quand vous serez dans votre chambre vous prendrez

chaque fleur, une a une et elles vous diront ce que vous voulez savoir.

--Je ne connais pas le langage des fleurs.

--Mademoiselle veut rire. Quand on sait lire comme mademoiselle, on lit dans les fleurs et dans les étoiles."

Mlle de Margival ne rentra pas dans sa chambre pour questionner le bouquet. Elle s'enfonça dans une avenue tenebreuse de chataigniers où elle était sûre de ne pas rencontrer son père. Elle ne doutait pas que le bouquet ne vint de Georges du Quesnoy. Elle avait trop l'esprit féminin pour ne pas deviner que le langage des fleurs c'était une lettre du jeune homme.

C'était mieux qu'une lettre, puisque c'étaient les vers de Pierre.

"Chut! ça brûle," dit-elle en mettant les vers dans son sein.

Mais elle les reprit bientôt pour les relire encore.

"C'est amusant, les amoureux, murmura-t-elle."

Elle ne disait pas encore: "C'est amusant, l'amour."

A quelques jours de là, Mme de Sancy donna un bal où se retrouvèrent Georges et Valentine. Ce soir-là, Valentine eut tant de caprices et de coquetteries que Georges souffrit mille morts. Il comprit qu'il ne pourrait jamais retenir dans ses bras cette jeune fille, qui avait soif de toutes les adorations. Mais comme elle le vit triste, elle vint à lui, elle l'emporta dans la valse, elle l'enivra de toutes les ivresses virginales.

Ce qui les charmait et les détachait de la terre tous les deux, c'était ce divin amour qui ne sait encore rien de la passion, qui s'ignore lui-même, tant il s'étonne de ses ravissements, qui n'effleure même pas la volupté, tant il brise les liens terrestres. Amour tout esprit, tout âme, tout cœur. Mais pour être amoureux, il faut être doux, car cela n'est pas à la portée de tout le monde. Combien qui passent à côté et qui vont tout droit à la passion sans avoir entrevu cette adorable vision! Mais Georges et Valentine étaient touchés du rayon divin. Ni l'un ni l'autre n'avait hâte de sortir du paradis pour trouver le paradis perdu.

Un soir, en l'absence de M. de Margival, Georges du Quesnoy était resté plus tard que de coutume; il avait dit à Valentine qu'il ne dînerait pas, espérant que Valentine reviendrait après dîner.

Elle avait pour ainsi dire dîné par cœur, tant elle avait hâte de renouer la causerie interrompue. Et de quoi causait-on? de rien; mais c'était tout. Mlle de Margival était donc revenue bien vite. La nuit tombait; les arbres de l'avenue du château masquaient les nuages empourpres du couchant. Les oiseaux s'appelaient et se répondaient.

Déjà l'étoile du soir annonçait une belle nuit. Les deux amoureux ne s'étaient pas encore vus dans le demi-jour. Ils se sentirent plus émus que de coutume. Au plus léger bruit, Valentine se rapprochait de Georges, qui n'osait se rapprocher d'elle. Ils allèrent s'asseoir sur une petite meule de regain ramassée le jour même. Les rainettes criaient dans l'étang, les feuilles dévissaient sur les arbres, une chanson lointaine retentissait dans le bois.

Quoique Georges eût horreur des banalités, il ne trouva rien à dire, sinon que c'était une fort belle soirée; ce à quoi Valentine répondit en soupirant, comme la première paysanne venue: "Ah! oui, on est heureux d'être au monde."

Il ne vint ni à l'un ni à l'autre la pensée d'être plus heureux que cela.

Georges ne songea même pas que dans cette solitude cachée par le bois, presque voilée par la nuit, il lui serait bien doux d'êtreindre Valentine et de s'enivrer sur ses lèvres. Elle-même, quoique plus décidée par sa nature et son caractère, n'eut pas un instant peur que Georges ne tentât l'aventure. Elle se sentait si heureuse ainsi, qu'elle ne doutait pas que le bonheur de Georges ne se contentât de ce qui faisait son bonheur à elle.

Peu à peu les étoiles s'allumèrent au ciel. Ils firent par là un voyage au long cours abordant chez Saturne, débarquant chez Venus, s'attardant chez Jupiter, prenant pied dans la grande Ourse. Et partout ils s'y créaient une existence enchantée, un amour étoilé, s'il en fut. Deux belles heures se passèrent ainsi à décrocher des étoiles dans le bleu profond des nues.

"C'est un malheur, dit tout à coup Valentine, j'ai trop étudié l'astronomie, la science gêne l'imagination.

--Vous avez bien raison, dit Georges, mais ne croyez pas un mot de la science. Le soleil n'a été créé que pour illuminer la terre, et les étoiles pour illuminer la nuit. Ce ne sont pas des mondes, ce sont des âmes égares qui sont déjà venues sur la terre et qui y reviendront."

La cloche du château sonna dix heures.

"Oh! mon Dieu, s'écria Valentine, dix heures à la campagne, c'est minuit à Paris. On va me chercher avec des lanternes si je ne me sauve tout de suite."

Elle s'était levée. Elle tendit la main à Georges, qui y appuya ses lèvres. Elle trouva cela si naturel ce soir-là, qu'elle pencha en toute candeur deux fois son front vers les lèvres déjà apprivoisées.

Georges baisa et rebaisa les beaux cheveux avec délices. Mais, comme il s'y attendait un peu, elle lui dit:

"Chut! les étoiles nous regardent."

Leurs ames s'étaient si bien fondues dans la même idée et dans le même sentiment, que, tandis que Georges, s'en retournant à Landouzy-les-Vignes, s'imaginait que les étoiles lui faisaient une aureole, Valentine, à peine arrivée dans sa chambre, fit signe aux mêmes étoiles de venir jusque sur son oreiller.

IX

DAPHNIS ET CHLOE

Ces fraîches promenades dans le parc de Margival furent la vraie jeunesse de cœur de Georges et de Valentine. Ils étaient nés à l'amour; ils n'étaient pas nés à la passion. C'était l'aube vermeille et riieuse, c'était le soleil à ses premiers rayons, s'éblouissant lui-même à tous les diamants et à toutes les perles de la rosée. Plus tard, ils dirent tous les deux: "O mes fraîches promenades dans le parc de Margival, qui donc me les rendra!"

C'est que les arbres, les arbustes, les buissons, les herbes et les fleurs, le ciel dans l'étang, le parfum des roses, la senteur pénétrante des foins coupés, le bourdonnement des abeilles, les molles secousses de la brise, le gai sifflement du merle, la chanson interrompue du rossignol, les mille bruits, les mille couleurs, les mille aromes, la nature, en un mot, était sympathique à leur amour. C'était le fond du tableau, c'était le cadre enchanteur.

Le soir, Valentine rentrait dans sa chambre, tout enivrée, mais prise par les mélancolies, et elle se disait: "C'est donc triste d'aimer?"

C'est triste, mais c'est doux.

Qu'est-ce que la tristesse, d'ailleurs, sinon la porte ouverte sur l'infini? Quand le peintre flamand Kalft met une rose toute fraîche sur ses têtes de mort, il exprime une idée et un sentiment. L'amour touche la mort, parce que, dans ses gourmandises de temps et d'espace, il juge que la vie ne dure qu'un jour et qu'il ira plus loin que la vie. La tristesse, c'est l'aspiration au lendemain.

C'était bien avec les mêmes battements de cœur que Georges rentrait dans sa chambre. Quand il avait vu Valentine, il ne voulait parler à personne, tant il avait peur de perdre les trésors de son cœur. Il lui semblait qu'il emportait dans ses bras toute une gerbe de souvenirs. Il les savourait un à un avec une joie ineffable. Sa fenêtre donnait du côté de Margival. Quel que fut le temps, il y restait deux longues heures, l'œil perdu dans les étoiles, comme s'il dut y rencontrer le regard de Valentine. Il se promettait déjà les contentements, les troubles, les ivresses du lendemain. Or, le lendemain, si Valentine lui avait donné rendez-vous pour deux heures,

il partait apres le dejeuner de midi, pour arriver une heure trop tot, tant il aimait le chemin. Il s'amusait a battre les buissons, grand ecolier indisciplin, qui fait deja l'ecole buissonniere dans la vie. On sait deja que de Landouzy-les-Vignes a Margival il n'y a pas une heure a pied. Le chemin tout sinueux est lui-meme indisciplin; c'est le vieux chemin primitif qui va, qui vient, serpentant ici, de la, se perdant sous les touffes ombreuses, se retrouvant dans la vigne, sautant les ruisseaux et s'attardant a la montagne. Rien n'est plus pittoresque: tantot a fleur de terre, tantot cache par les talus tout egayes, d'epines et de sureaux. Aussi ce chemin etait aime de Pierre comme de Georges.

"Tu ne t'imagines pas comme je cueille des rimes de ce cote-la!" disait Pierre.

Il accompagnait souvent son frere au depart, mais ils se quittaient en route, le poete entraine par la solitude, comme l'amoureux par l'amour.

Quoiqu'il ne voulut pas etre indiscret et qu'il craignit de rencontrer M. de Margival, Georges du Quesnoy arrivait toujours dans le parc avant l'heure. Valentine elle-meme devancait l'aiguille, elle venait chaque jour, avec une emotion grandissante. Quand elle s'approchait du saut-de-loup du cote des bois, c'etait avec de violents battements de coeur. Elle palissait et n'osait regarder, peut-etre d'ailleurs aimait-elle mieux etre surprise, quoiqu'elle eut des yeux de lynx. C'est ce qui arrivait souvent. Georges l'attendait sous une touffe de chataignier et debusquait a son passage, elle tressaillait et s'arretait court. "C'est vous!--Deja!--Si tard!--Il y a un siecle!--Quelle joie!" Les premieres fois on se donnait la main, on en etait arrive a s'embrasser, je me trompe, Valentine inclinait le front et Georges lui baisait les cheveux.

C'etait tout. Que faut-il de plus aux vrais amoureux qui ne veulent pas egorger l'oiseau qui chante, a ceux qui craignent de sauter des pages dans le roman de l'amour, a ceux qui veulent ouir toute la gamme qui resonance dans le coeur?

Bienheureux les amoureux qui commencent leurs rêves dans les *_Idylles_* de Theocrite, dans les *_Bucoliques_* de Virgile, dans les *_Eglogues_* de Longus. Les merveilleux bouquets que les Parisiens payent cinq louis pour envoyer le matin a leurs maitresses n'auront jamais le parfum de la violette et de la primevere que les amants rustiques cueillent ensemble sur la lisiere du bois ou dans la prairie. Il y a aussi loin d'un bonheur a l'autre que de la foret de l'Opera a la foret du bon Dieu.

Cette aventure romanesque promettait des chapitres charmants; par malheur elle n'alla pas plus loin, car, le lendemain, M. de Margival dit a sa fille:

"Que dirais-tu s'il te fallait habiter Vienne, Rome ou Saint-Petersbourg?"

Valentine demeura d'abord silencieuse.

"Par exemple, voila une etrange question. Je dirais que j'aime mieux habiter Paris.

--Tu fais semblant de ne pas me comprendre, mais tu sais bien ce que je veux dire.

--Oui, mon pere, je sais bien ce que tu veux dire. Je sais que tu en tiens pour la diplomatie. Je sais qu'il me serait fort desagreable d'avoir trop chaud a Rome, et trop froid a Saint-Petersbourg. Ce n'est pas une vie, celle-la. Tu veux donc m'exiler?

--Non, j'irai partout ou tu iras."

Mlle de Margival etait devenue pensive.

"Tu disposes de ma vie, mais si j'avais dispose de mon coeur?

--Ton coeur, tu ne connais pas cela. Le coeur, vois-tu, ma fille, c'est la raison, c'est le devoir, c'est la vertu.

--Je crois que je le sais mieux que toi: le coeur, c'est le droit d'aimer qui on veut.

--Tu dis des folies."

Et M. de Margival, qui permettait bien a sa fille d'etre, ca et la, fantasque et volontaire, reprit despotiquement son autorite par la force du raisonnement.

M. de Xaintrailles, deja allie a sa famille, etait second secretaire d'ambassade a Saint-Petersbourg. Il etait question de le nommer premier secretaire a Rome ou a Vienne.

Il n'etait pas jeune, mais il possedait un demi-million; il avait de la figure et de l'esprit; on ne pouvait donc pas trouver un mari plus a point pour une heritiere qui n'avait qu'une demi-fortune.

Mlle de Margival evoqua l'image de Georges du Quesnoy. Elle le trouvait charmant, mais il etait si jeune qu'elle ne pouvait songer a devenir sa femme avant quelques annees. Et puis il n'avait ni fortune ni position. Or elle voulait faire bonne figure dans le monde. "Et pourtant je crois que je l'aime," murmura-t-elle.

Valentine n'etait pas precisement de la nature des anges. Nee pour la terre, elle avait un peu trop le souci des choses de la terre. Toute jeune, elle avait vu son pere pris aux difficultes de toutes sortes parce qu'il se defendait contre les batailles du luxe avec une tres-mediocre fortune. Quoiqu'il adorat sa fille, il discutait beaucoup avant de lui donner une robe nouvelle. Valentine aimait le superflu, mais c'etait un amour des plus platoniques. Chaque jour elle

s'indignait contre l'argent. Mignon cherchait son pays; le pays de Valentine, c'était le luxe.

Et voici comment ces jolies bucoliques furent frappées d'un coup de vent à leur première aurore, sans quoi nous aurions peut-être retrouvés dans le monde moderne les amours pastorales de Daphnis et Chloé.

X

L'AMOUR QUI RAISONNE

Valentine était romanesque. Tout en pleurant elle-même son rêve évanoui, elle songea avec une douce volupté à toutes les larmes que répandrait Georges du Quesnoy. Ne pas aimer dans le mariage, mais savourer les larmes de l'amour, n'est-ce pas déjà une consolation! Il était doux à Mlle de Margival de penser que l'adoration de Georges du Quesnoy la suivrait partout; il lui était même doux de penser qu'il ne pourrait être heureux sans elle. "Qui sait, dit-elle avec un sourire amer, si l'amour n'est pas l'impossible? qui sait si l'amour n'est pas un regret?"

Depuis qu'elle lisait des romans, Valentine voyait que tout finissait mal; depuis qu'elle allait dans le monde, elle s'apercevait que les gens mariés n'étaient pas amoureux. Les romanciers lui avaient appris que le roman de l'amour n'a qu'un beau commencement. N'avait-elle pas eu ce beau commencement?

"Non, dit-elle, ce n'était que le commencement du commencement."

Un soir, en attendant M. de Xaintrilles, elle repassa les avenues du parc où Georges du Quesnoy avait semé tant de souvenirs. Pourquoi ne vint-il pas ce soir-là?

Elle se rappela le jour où, lui disant adieu, elle avait penché ingénument son front, toute perdue dans ses rêves.

Il l'avait prise dans ses bras avec un sentiment d'adoration sans songer non plus qu'elle a mal faire. Elle s'était envolée comme un oiseau qui a peur d'être attrapé. Mais elle ne s'était pas envolée bien loin et il ne l'avait pas poursuivie. C'était les amours de l'âge d'or.

À ce charmant souvenir elle ne put s'empêcher de lui en vouloir.

"Pourquoi, dit-elle, ne m'a-t-il pas gardée sur son cœur?"

Elle avait peut-être raison: ce sont les hommes qui font la destinée des femmes. Puisque Georges du Quesnoy l'aimait ardemment, profondément, violemment, n'avait-il pas le droit, en vertu des lois de la nature qui sont quelquefois les lois de Dieu de prendre son bien

ou il le trouvait, car, puisque Valentine l'aimait, c'était son bien.
Si le cœur de Valentine avait battu une minute de plus sur le cœur de Georges, elle n'eut pas si légèrement sacrifié son premier amour qui fut son unique amour.

Certes, je ne veux pas faire le moraliste à rebours; nul plus que moi n'a le souci des grands devoirs de la vie, mais nul plus que moi ne hait les préjugés. Il est des jours où le grand chemin de la vie c'est le chemin de traverse.

Le lendemain Mlle de Margival résista encore à son père avec toutes les mutineries d'un enfant gâté. "Que veux-tu que j'aie à faire avec ce M. de Xaintrailles?"

--Ma chère Valentine, quand on porte le nom de Margival, on ne peut pas se mesallier. Aimerais-tu mieux épouser un homme qui n'eut ni titre ni nom?"

--Peut-être, s'il était jeune comme moi.

--Tu ne dis pas ce que tu penses. Tu es fière comme la princesse Artaban. Si j'avais une dot sérieuse à te donner, je pourrais bien te marier à un comte ou à un baron sans le sou, mais tu sais que ta dot est bien modeste, 200,000 francs à peine; que veux-tu faire avec cela par le temps qui court?"

--Eh bien, deux cent mille francs, il y a de quoi vivre deux ans.

--Comme tu y vas! Et au bout de deux ans?"

--Qu'importe si ta fille est bien heureuse pendant deux ans?"

--Tu es folle, je veux que tu sois heureuse toujours."

Valentine avait bien envie de dire à son père qu'il lui serait impossible d'être heureuse sans Georges du Quesnoy. Elle n'osa pourtant point, tant elle comprit la distance qui la séparait de ce jeune homme--sans nom, sans titre et sans fortune.--M. de Margival eut l'éloquence des chiffres. Il démontra à sa fille qu'il avait toutes les peines du monde à vivre sans faire de dettes au château de Margival, ou certes on ne jetait pas l'argent par les fenêtres. Celles qui ont été élevées dans un château ne veulent pas tomber de leur piédestal de chatelaine. Or M. de Margival prouva à sa fille que, si elle ne voulait pas épouser le comte de Xaintrailles, il serait forcé de vendre son château et d'aller vivre avec elle à Soissons de la vie médiocre des fermiers et des commerçants qui ont fait une petite fortune.

Valentine aimait Georges, mais son orgueil dominait son cœur. Elle frémit à l'idée de ne plus être chatelaine de Margival, de ne plus monter à cheval, de ne plus troner dans le grand salon, de ne plus poser à la grille du parc pour les paysans émerveillés. Son père lui fit d'ailleurs un tableau attrayant de sa vie future d'ambassadrice,

car, selon lui, M. de Xaintrailles serait nommé ministre de France avant cinq ans. Quelle splendeur alors pour elle d'avoir le pas dans toutes les cours étrangères, même à la cour de France dans les jours de congé! Elle avait déjà lu des romans, elle avait jugé que celles qui sacrifient à leur cœur, font le plus souvent des sacrifices en pure perte. Voilà pourquoi elle se décida à donner sa main, les yeux fermés, à M. de Xaintrailles.

Ce fut un coup terrible pour Georges du Quesnoy. Jusque-là son amour pour Valentine était riant et lumineux comme un rayon dans la rosée. Il avait entr'ouvert la porte d'or des songes. Il avait retrouvé les clefs du Paradis perdu. Être aimé de Valentine, tout était là! Le réveil fut le désespoir. Il alla se jeter dans les bras de son frère en lui disant qu'il voulait mourir.

"Mourir, lui dit Pierre, tu souffriras, mille morts et tu ne mourras pas. Tu l'aimes donc bien?"

--Si je l'aime!"

Georges à moitié fou se frappait le cœur avec désespoir comme s'il sentait tous les déchirements d'une bête féroce. L'amour a des dents aiguës et cruelles; s'il ne se nourrit pas de joie, il se nourrit de douleur. La flèche des anciens était un symbole profond comme tous les symboles de l'antiquité. On a eu beau en faire une plaisanterie rococo de plus en plus démodée, la flèche frappe toujours, et il n'est pas un amoureux jaloux ou désespéré qui ne la sente à tout instant. On a remplacé l'image par un cœur brisé, ce qui n'est pas une image vraie, puisque le cœur n'est pas un vase de Chine ni une coupe de Sèvres. Mais, par malheur, tout est de convention dans l'art de parler et d'écrire, même dans les expressions de la passion, de la douleur et du désespoir.

XI

DESESPERANZA

Et comment Georges apprit-il son malheur? Pendant quelques jours il chercha Mlle de Margival dans le Parc aux Grives sans la rencontrer. Puisqu'elle était au château, pourquoi ne se promenait-elle plus dans le parc? Il envoya encore un bouquet, mais, cette fois, la paysanne qui le portait, toute rusée qu'elle fut, ne put parvenir jusqu'à Valentine. Une grande tristesse s'empara du cœur de Georges. Avec la jeune chatelaine il se sentait le courage d'arriver à tout, mais sans elle toutes ses aspirations tombaient à ses pieds. D'où venait qu'elle se cachait pour ne plus lui parler? Il n'avait pas perdu toute espérance, parce qu'il s'imaginait entrevoir Mlle de Margival à travers les rideaux des fenêtres; mais un jour, il comprit que tout était fini, parce qu'une femme de chambre du château, répondant à une

de ses questions, lui dit a brule-pourpoint: "Vous ne savez donc pas que nous nous marions dans trois semaines?"

Ce fut un coup de foudre. Mlle de Margival ne lui avait pas donne le droit de lui demander des explications. Il s'eloigna en toute hate et il eclata en fureur contre sa destinee. Il interpella le ciel et la terre, le soleil et les arbres, les nuages et les fleurs, naguere temoins de ses joies amoureuses. Il voulut mourir aux pieds de Valentine; il voulut tuer son rival. Vous voyez d'ici toutes les charmantes extravagances d'un amoureux de vingt ans.

"Oui, disait-il, je tuerai cet homme qui me vole mon bonheur."

Mais tout a coup il vit se dresser devant lui la guillotine. Il se demanda si deja la prediction allait s'accomplir.

"Eh bien, dit-il, qu'elle se marie! cela ne m'empchera pas de devenir son amant."

Le soir meme il apprit que Valentine venait de partir pour Paris; on devait se marier au chateau, mais il fallait bien aller commander la robe d'epousee et la couronne de fleurs d'oranger.

Le mariage fit grand bruit dans tout le pays, parce que la mariee etait belle et qu'elle epousait un quasi-ambassadeur. Tout le monde la trouvait bien heureuse, mais elle-meme, quoiqu'elle fit du peche Orgueil une de ses vertus, etait-elle bien heureuse?

Georges du Quesnoy ne le croyait pas.

Il ne voulut pas etre temoin de la ceremonie. Trois jours avant les noces il partit pour Paris, sans en demander la permission a son pere, mais non sans avoir dit adieu a Valentine dans un sonnet, cette fois rime par lui, ou il annoncait a la jeune fille que le mariage n'etait que la preface de l'amour et que le mari n'etait que le precurseur de l'amant. Ce fut le trait du Parthe. Je regrette bien que ce chef-d'oeuvre ne soit pas venu jusqu'a moi pour vous l'offrir ici, mais il parait que Valentine, qui avait deja vu la lune rousse avant le mariage, le noya de ses larmes et le jeta au feu,--apres l'avoir lu,--pour voir une derniere fois briller la flamme de son premier amour, car sans le savoir elle avait aime Georges du Quesnoy.

Avant d'ecrire ce sonnet, Georges avait vingt fois commence et recommence une lettre tour a tour terrible et suppliante, ou son amour et son coeur eclatait en sanglots, pendant que son esprit eclatait en sarcasmes. Mais, tout bien considere, quoique cette lettre eut des accents d'eloquence, comme il avait l'esprit critique, il la trouva ridicule.

"Non, s'ecria-t-il, il ne faut pas que Valentine garde de moi un mauvais souvenir."

Voila pourquoi il avait rime un sonnet moqueur.

Des que Georges fut a Paris, l'amour et la jalousie lui furent plus terribles. La grande ville indifferente ne pouvait apaiser ni son coeur ni son esprit. Paris n'a de distractions que pour les inities. Les arrivants n'y sont pas chez eux, a moins qu'ils ne soient de la franc-maçonnerie, de ceux qui s'amuseent partout.

Georges eut hate de retourner a Landouzy-les-Vignes, ou du moins son frere etait sympathique a ses angoisses.

Et, d'ailleurs, il voulait etre spectateur a son propre drame. Pourquoi n'irait-il pas a la messe de mariage, pour voir la figure que ferait devant l'autel cette belle Valentine qui lui avait promis le bonheur?

Et quelle figure ferait-elle en passant, devant lui? car, sans meme le regarder, elle le verrait.

Et puis il irait dans la sacristie pour la feliciter,--comme tout le monde. Peut-etre oserait-elle le presenter a son mari?

"Ah! mon cher Pierre, dit-il en embrassant son frere, figure-toi que plus je m'eloignais, et plus mon chagrin etait violent. Mon coeur m'abandonnait en route; j'etais comme une ame en peine. Je suis revenu, tu me consoleras,--si je puis etre console.

--C'est la douleur qui tue la douleur. A force de pleurer, on epuise la source des larmes. Aussi ce n'est pas moi qui te conseillerai "de jeter un voile la-dessus." Il faut oser aborder son malheur de front; il faut s'y heurter comme dans une attaque a fond de train. Tiens, pour commencer, je vais te jeter en pleine poitrine, comme une arme de combat, la lettre de mariage."

Pierre passa a Georges une lettre imprimee dans la plus belle anglaise des temps modernes:

"M. le comte de Margival a l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle Madeleine-Valentine de Margival avec M. le comte Francois-Xavier de Xaintrailles, secretaire d'ambassade;"

"Et vous prie d'assister a la benediction nuptiale, qui sera donnee en l'eglise de Margival le 27 septembre 186..""

Dans le meme pli, naturellement, se trouvait la lettre de faire-part du comte de Xaintrailles. Georges prit cette seconde lettre, la déchira et la pietina.

"Voila ce que je ferai de lui un jour, dit-il dans sa colere.

--Tu ferais peut-etre mieux de commencer par la, dit froidement Pierre; c'est lui qui vient te voler ton bonheur, va lui en demander raison. Si tu le tues, elle ne l'epousera pas."

Et comme Georges saisissait cette idee avec passion, Pierre jeta tout de suite de l'eau sur le feu.

"Non, ne fais pas cela, parce qu'on dirait que tu es fou, parce que tu ne trouverais pas de temoins dans ce pays-ci. Et puis, apres tout, le vrai coupable, c'est Valentine. Le comte de Xaintrailles ne te doit rien, tandis qu'elle te doit tout, puisque tu l'aimes."

XII

QU'IL NE FAUT PAS TOUJOURS ALLER A LA MESSE

Georges entraîna Pierre a la messe de mariage.

Ils arriverent de bonne heure pour ne pas manquer le passage de la mariee.

Mais la mariee, toute a sa beaute, ne voyait qu'elle-meme. Elle etait rayonnante. C'etaient les vingt ans couronnes de fleurs d'oranger. Rien dans ses yeux ni sur ses levres ne revelait que son coeur eut des remords; elle semblait obeir a ce dicton: "Que le mariage est le plus beau jour de la vie."

"La cruelle!" dit Georges en la voyant passer.

Il etait si agite qu'il sortit de l'eglise. Que fit-il? Il fuma une cigarette. Aujourd'hui, dans tous les moments tragiques, on commence par fumer une cigarette.

"Que m'importe, reprit-il, qu'elle dise devant Dieu oui ou non a cet homme, puisqu'elle ne m'aime pas? Et, d'ailleurs, puisqu'elle a passe par la mairie, elle est a tout jamais Mme de Xaintrailles. C'est egal, elle ne portera pas ce soir son sourire au lit nuptial, car elle ne l'aime pas et elle ne l'aimera jamais."

Quoique Georges fut a moitie fou de douleur et de desespoir, il n'avait pourtant pas le dessein de poignarder l'epousee. Mais il voulait, avant la fin de la journee, aller jusqu'a elle, non pour l'injurier, mais pour lui montrer sa paleur. Il lui dirait: "Vous m'avez tue, et vous riez!"

Mais comment arriver jusqu'a elle? Il ne voulait pas faire un scandale; il avait le respect de son pere, comme il avait la peur du ridicule.

Après la messe, quand la mariee monta dans le coupe du marie, avec la mere de M. de Xaintrailles, il s'approcha d'abord; mais la haie des curieux le tint a distance. Il s'en retourna desespere avec son frere, ruminant toujours son dessein de voir face a face Valentine.

Il ne fut pas plutôt de retour à Landouzy-les-Vignes, qu'il revint sur ses pas, décide, coûte que coûte, à s'aventurer dans le Parc-aux-Grives.

Aussi, à son retour à Margival, il franchit le saut-de-loup du parc, comme si Valentine l'attendait.

Mais Valentine ne vint pas.

Il vit passer dans les avenues les rares invités parisiens en promenade plus ou moins sentimentale.

Comme la mariée n'était pas avec eux, il se flatta de cette idée qu'elle n'avait pas voulu profaner le souvenir de leur amour en amenant le mari là où l'amoureux avait passé.

Valentine n'était pas si poétique, quoiqu'elle fut romanesque. Une jeune mariée a toujours un peu la fièvre; Valentine avait passé par tant d'émotions de vanité, de coquetterie, d'amour perdu et retrouvé, qu'elle resta toute l'après-midi au salon, à faire la causerie avec les provinciales émerveillées et les Parisiennes revenues de tout.

Le dîner dura trois heures comme un vrai dîner de province, quoique la marquise eût donné des ordres pour que ce fut un dîner napoléonien. Après le dîner, un orchestre à peu près improvisé appela les danseuses sous les armes.

M. de Xaintrailles, qui n'avait pu s'arracher à cette fête, quoiqu'il eût bien voulu emmener sa femme après la messe, ouvrit le bal avec la mariée. Mme de Sancy, qui faisait vis-à-vis avec un des témoins, le vicomte Arthur de la--, dit étourdiment:

"Vous êtes témoin du mariage; eh bien, vous serez témoin qu'il sera marié.

--Je n'en doute pas, dit l'ambassadeur à Constantinople, puisque vous lui avez donné la plus belle fille du monde.

--Elle est arrière-petite-cousine de Mme de Montespan. Je crois qu'elle est bien de la même famille.

--Prenez-y garde. Lauzun disait de Mme de Montespan: "Elle est de celles-là à qui il faut deux hommes pour avoir raison d'elles, un le matin et un le soir.

--Ah! si Valentine avait épousé Georges du Quesnoy!"

Et, tout en dansant, la comtesse de Sancy raconta l'histoire, qu'elle savait fort mal, des bucoliques de Georges et de Valentine.

M. le vicomte de la--, un Lamartine en prose, reconduisit sa danseuse en lui disant: "Ne craignez rien, je mettrai les deux mondes entre

la mariee et son amoureux. Je vais prier le ministre d'envoyer M. de Xaintrailles a Rio ou a Teheran, car je ne veux pas etre temoin...."

Le temoin du comte s'arreta sur ce mot.

XIII

LE DERNIER COUP DE MINUIT

A minuit, M. de Xaintrailles trouva qu'il avait bien assez danse. Je me trompe: que Valentine avait deja trop valse. Il tenta de lui faire comprendre que l'heure etait venue.

"L'heure de quoi? dit Valentine en se rembrunissant; allez-vous deja faire le mari?"

--Et vous, n'allez-vous pas faire l'enfant?"

Valentine s'indigna, pleura, et ... continua a valser.

A une heure, nouvelle priere,--nouvelle rebellion.

A deux heures, le combat finissant faute de combattants, il fallut enfin s'expatrier du salon pour monter a la chambre nuptiale. Valentine pleurait de vraies larmes. Qu'est-ce que le lit nuptial, sinon le tombeau de la jeune fille?

Comme Valentine n'avait plus sa mere, elle etait accompagnee de Mme de Sancy.

Vainement le marie avait dit a la comtesse: "Ne vous inquietez pas, je connais les femmes."

La comtesse avait replique: "Vous connaissez les femmes et les filles, mais vous ne connaissez pas les jeunes filles."

Il s'etait resigne a subir cette suivante improvisee, qui menacait de mettre deux points sur les i.

"Eh bien, Dieu merci! dit-elle quand elle fut seule avec Valentine; vous n'avez pas perdu votre temps, ce soir: tudieu! vous valsiez comme une comete.

--Oui, et vous vous figurez, peut-etre que je me suis beaucoup amusee. Point du tout.

--Pourquoi?

--Parce que j'ai mes idees sur le mariage. Voyez-vous, le mariage est

une fete comme toutes les fetes, mais une fete sans lendemain.

--Vous etes une heresiarque! je vous ferai bruler en effigie.

--Je voudrais bien vous y voir.

--Mais, ma chere enfant, je m'y suis vue.

--Vous allez me raconter vos impressions de voyage dans ce pays que je ne connais pas?

--Nous n'avons pas le temps.

--Comment! nous n'avons pas le temps! Nous avons jusqu'a demain matin. Vous allez vous coucher avec moi."

Mme de Sancy leva les bras au ciel.

"Si je faisais cela, le comte me jetterait par la fenetre. Vous me faites poser, d'ailleurs; vous savez bien que vous etes mariee le jour et la nuit.

--La nuit? jamais!

--Taisez-vous, belle sournoise, on n'est pas revenue du Sacre-Coeur sans savoir que le lit nuptial est le lit nuptial."

Et, pour temperer cette parole, Mme de Sancy ajouta bien vite: "Tout ce que l'Eglise ordonne est sacre."

Tout en parlant, la comtesse avait commence a deshabiller Valentine; les cheveux etaient denoues, la robe jetee sur un fauteuil, le corset de satin ne tenait plus que par une agrafe.

"N'est-ce pas que j'etais mal habillee? dit Valentine en retenant l'autre agrafe. Ce Worth n'a pas le sens commun; il dit que le jour de ses noces une femme est encore une jeune fille; il m'a surchargee! C'est ridicule, je lui avais demande deux doigts de satin sur les epaules, il m'en a mis trois doigts: pourquoi pas une robe montante?"

Mme de Sancy se mit a rire.

"Voyons, ma chere, il fallait bien laisser quelque chose pour votre mari."

Valentine se laissa tomber de son haut sur un fauteuil.

"Ah ca, deciderement le mari a donc des droits superbes, dit-elle avec un effroi non joue.

--Oui, eoutez plutot."

En ce moment on entendit frapper trois coups.

Valentine voulut cacher son emotion a Mme de Sancy, qui lui avait appris a rire de tout.

"Frappez, on ne vous ouvrira pas, dit-elle, sans pouvoir toutefois lever la voix.

--Tout a l'heure, ajouta Mme de Sancy.

--Jamais, reprit Valentine."

Mais le corset etait degrafe; Mme de Sancy avait denoue le dernier jupon: elle entraîna Valentine vers le lit.

Cette fois, la jeune mariee prit son role au tragique et se remit a pleurer.

"Ce n'est pas ma mere qui me trahirait ainsi," dit-elle.

Valentine etait plus belle encore dans les larmes, sous sa chemise transparente, a demi voilee par ses cheveux.

"Ma foi, sauve qui peut," s'ecria Mme de Sancy."

Et la comtesse s'envola par une porte derobee.

Elle reparut presque aussitot. "Je suis bonne," reprit-elle. Et elle tira le verrou, pour que le comte put entrer, jugeant bien que Valentine n'oserait pas lui ouvrir la porte. Apres quoi, elle redisparut comme une ombre.

Valentine n'eut pas le temps de faire un monologue. Le comte etait entre. Il s'avanca doucement, vers elle, mais elle se jeta sous le rideau.

Il se passa une scene qui decida de la destinee de ce mariage. Si le comte avait ete deciderement un homme d'esprit, il n'eut pas joue a l'esprit cette nuit-la; il se fut montre amoureux de Valentine, elle se fut brulee au feu; mais quand il la vit en rebellion, se barricadant dans sa vertu et dans sa pudeur, au lieu de la battre par les vraies armes, par la passion et par la force, il escarmoucha a traits d'esprit. Si bien que Valentine fut de plus en plus indignee.

A un moment de paroxysme, elle se precipita du lit a la fenetre, le menacant de se jeter du haut de son balcon, s'il ne se hatait pas de rentrer dans sa chambre.

M. de Xaintrailles continua a rire.

"On a joue cela au Gymnase, dit-il, la comedie s'appelle: _Une femme qui se jette par la fenetre._"

Quoique Valentine n'eut pas serieusement le dessein de se jeter par la

fenetre, elle ouvrit la croisee.

"Georges! Il est la! s'ecria-t-elle en se penchant sur le balcon."

Oui, Georges. Il etait la. Il avait toute la nuit erre dans le parc, un revolver a la main, de plus en plus jaloux, de plus en plus furieux, en ecoutant les violons et la joie des convives. Il avait assiste, en spectateur invisible, au commencement et a la fin de la fete. Tous les convives etaient partis, mais il etait demeure, comme s'il dut etre encore le spectateur de la derniere scene.

Il ne lui avait pas ete tres-facile de s'approcher du chateau, quelques convives etant sortis ca et la pour fumer; sans parler des domestiques qui allaient se conter sous les grands arbres les mysteres de la journee. Mais il connaissait bien le parc et il avait l'art de s'y cacher, des qu'il craignait d'etre surpris.

Cette fois il etait bien seul. Il avait suivi, a travers les rideaux de mousseline brodee, toutes les marches et contre-marches de la chambre nuptiale; vraies ombres chinoises qui ne l'amusaient pas du tout.

Au moment ou Valentine ouvrit la fenetre, il se demandait s'il n'allait pas, pour que sa folie fut plus accentuee et marquait mieux dans les reportages des journaux, escalader le balcon de la chambre nuptiale, pour se tirer un coup de revolver sous les yeux memes de Mme Valentine de Xaintrailles.

Il lui semblait deja entendre par dela le tombeau le bruit quasi-scandaleux de sa mort. Je dis le bruit quasi-scandaleux; car on ne manquerait pas de dire que s'il s'etait tue pour Valentine, c'est qu'elle lui avait donne le droit de se tuer. Il y avait donc un peu de fatuite et un peu de mensonge dans cet acte de desesperoir. Il n'etait pas fache qu'on soupconnat, non pas la femme de Cesar, mais la femme du secretaire d'ambassade. Disons-le pourtant a la gloire de sa passion: c'etait l'amour lui-meme qui le poussait a cette folie.

Ne plus pouvoir aimer, c'est la mort: il voulait mourir.

Tout a coup Valentine poussa un cri, et se rejeta sur M. de Xaintrailles, qui etait venu a elle.

"Qu'y a-t-il? s'ecria le secretaire d'ambassade.

--Ce qu'il y a!" dit-elle en le repoussant

En cet instant un coup de revolver retentit.

Georges du Quesnoy ne se tua pas du coup. Le cri d'effroi que jeta Valentine le troubla profondement, sa main vacilla, le coup partit, mais la balle qui devait frapper au coeur ne brisa qu'une cote. Georges chancela, et tomba, ne sachant pas encore s'il etait tue.

Le sang jaillit abondamment; il se releva et chercha son revolver pour s'achever; mais il avait fait quelques pas avant de tomber; il ne le trouva pas. "Enfin, dit-il, en voyant son sang, c'est peut-etre assez pour mourir."

Il retomba sur l'herbe, tout en regardant la fenetre de Valentine.

Il esperait qu'elle viendrait sur le balcon, par curiosite sinon par amour.

Ce fut bien mieux. Cette mariee toute deshallee, qui n'etait plus qu'a un pas du lit nuptial, passa en toute hate une robe ouverte, jeta sur elle un manteau, et, quoi que fit son mari pour l'arreter, elle courut au jardin, n'ecoutant que son coeur, se croyant une heroine de roman, bravant tout, les devoirs de la jeune fille et de la jeune femme.

M. de Xaintrailles avait couru apres elle, tout affole de ce coup de theatre imprevu; mais elle allait plus vite que lui, connaissant mieux le chemin dans la nuit.

Quand elle fut devant Georges du Quesnoy, elle se pencha sur lui, comme pour le secourir, ne trouvant que ce seul mot:

"Georges! Georges!

--Ah! que je suis heureux de vous revoir avant de mourir! dit Georges; je voulais frapper au coeur, votre voix a detourne le revolver, mais la blessure est mortelle.

--Non, Georges, vous ne mourrez pas.

--Je veux mourir! si je me suis manque, je m'acheverai, je retrouverai mon revolver."

Et sa main cherchait toujours dans l'herbe.

"Dieu soit loue! s'ecria Valentine, je l'ai trouve votre revolver."

Le comte, qui poursuivait sa femme, la surprit un revolver a la main.

"Valentine!" cria-t-il avec effroi.

XIV

LA LUNE DE MIEL

Voici quelle fut la fin du premier acte de ce drame en trois actes, qui avait commence si gaiement, malgre les predictions de Mme de

Lamarre.

Le medecin de Margival fut appele. Il jugea que Georges ne pouvait retourner chez son pere; il lui donna l'hospitalite.

M. de Xaintrailles avait arrache le revolver des mains de sa femme. La femme du monde avait reparu dans la jeune fille romanesque. Sur les prieres de son pere, elle s'etait resignee a ses devoirs de fille, sinon d'epouse.

Mais ce fut en vain qu'on lui representa que "l'escapade" de Georges etait une action demodee, meme sur les theatres de melodrame: elle persista dans son for interieur a trouver que c'etait l'heroisme de l'amour.

Je ne dirai rien de la nuit nuptiale, qui ne commença pas meme au chant du coq. Aussi Mme de Sancy disait-elle le soir que le coq n'avait pas chante trois fois a cause de la catastrophe.

Le lendemain, M. de Xaintrailles brusqua le depart a la fin du dejeuner. Il avait ete nomme la veille premier secretaire a Rome. Il emmena Valentine a Paris, disant qu'il partirait pour Rome a quelques jours de la.

A l'heure meme du depart, la jardiniere du chateau portait un admirable bouquet a Georges du Quesnoy.

"D'ou viennent ces fleurs? demanda-t-il en cachant deux larmes.

--Vous le savez bien," repondit la jardiniere en s'esquivant.

Georges baisa le bouquet, en s'imaginant qu'il avait ete cueilli par Valentine elle-meme, dans les sentiers ou ils s'etaient tant de fois promenes ensemble.

"Ainsi va le monde, dit le medecin, qui savait un peu cette histoire; c'est peut-etre vous qu'elle aime, et c'est un autre qui l'emporte."

Quand Georges apprit que les maries avaient quitte le chateau de Margival, il voulut retourner chez son pere; mais le medecin le garda pendant les quelques jours de fièvre. Son frere, venu le premier jour, ne le quittait pas et lui parlait de Valentine.

"Ne te desole pas, le comte a beau l'emmener a Rome, elle te reviendra, par un chemin ou par un autre."

Un mois apres, Georges etait sur pied, se trouvant tout a la fois heroique et ridicule.

C'etait au temps ou l'Ecole de droit rouvre ses portes. M. du Quesnoy n'avait pas eu le courage de brusquer son fils apres le coup de revolver, mais il lui fit comprendre que l'heure de la sagesse etait venue.

"Tu n'étais qu'un enfant, tu vas devenir un homme. Quand tu seras avocat, la Cour d'assises te montrera tous les jours ou vont ceux que ne contient pas le devoir."

Georges ne voulut pas repartir pour Paris sans aller revoir une dernière fois dans le Parc-aux-Grives. Il ne voulut pas s'y hasarder en plein jour. On savait dans tout le pays l'histoire du coup de revolver, il craignait d'être surpris en flagrant délit de souvenirs et regrets.

Il y passa une heure au clair de la lune, en se demandant si c'était la lune de miel pour Valentine.

Comme il cherchait les roses des mains plutôt que des yeux, car la nuit était profonde, il vit passer, sous les arbres noirs, cette adorable vision blanche qui avait enchanté son cœur.

Il s'élança pour la saisir, mais elle disparut comme le fantôme d'un rêve. "Et pourtant, se disait-il, je ne suis pas un visionnaire."

Sans doute, dans son voyage à Rome, Valentine regretta plus d'une fois d'avoir écouté son orgueil plutôt que son cœur. Ce fut en vain que le secrétaire d'ambassade la berça dans toutes les vanités du titre et de la fortune. Elle ne vit pas se lever la lune de miel. "Ah! dit-elle un jour, si Georges était second secrétaire d'ambassade!"

C'était après le premier quartier de lune rousse.

Que devint Valentine à Rome? quelles furent les joies et les peines de ce mariage sans amour? Valentine n'aimait que le titre de son mari, le comte n'aimait que la beauté de sa femme: deux vanités. On ne batit pas le bonheur avec ce point d'appui.

Ils commencerent par éblouir les curieux du Corso par le faste de leur équipage et les modes de Paris. Mais au bout de huit jours ils s'ennuyèrent de poser.

Valentine s'amusa huit jours encore des hommages des princes romains, des marquis désœuvrés et des monsignors curieux, après quoi elle se mit à lire des romans.

Un soir, en fermant un volume de George Sand, elle murmura: "Le vrai roman je l'ai commencé dans le Parc-aux-Grives."

LIVRE II

LES MAINS PLEINES D'OR

Si tu ne tues pas ton amour, ton amour te tuera.

GERARD DE NERVAL.

Regarde ton ame pour voir ta conscience.

SAADI.

I

LE PORTRAIT FATAL

Six semaines apres le mariage du comte de Xaintrailles, Georges recut, non sans quelque surprise, une photographie representant Valentine en pied avec ces deux signatures: Carolus Duran et Bertall.

C'etait donc une photographie d'apres un portrait.

Qui lui avait envoye cette figure? Il etudia l'ecriture de l'enveloppe; c'etait une ecriture libre et emportee. Valentine ne lui avait jamais ecrit; mais, plus d'une fois dans leurs promenades, elle avait ebauche des phrases sur le sable; il ne douta pas que le portrait ne lui fut envoye par la jeune femme.

Pourquoi? se demanda-t-il.

Un peu plus, il partait pour Rome.

Quelques initiales ont vu ce portrait a l'emporte-piece, de Valentine de Margival par Carolus Duran. C'etait quelques jours apres son mariage. Le comte de Xaintrailles avait voulu que M. de Margival ne perdît pas tout a fait sa fille; Carolus Duran, qui est un Espagnol des Flandres francaises, reussit comme par merveille a représenter la femme exterieure et la femme interieure, la sculpturale beauté, l'ardente curiosite, la despotique coquetterie. Il peignit la future comtesse de Xaintrailles en pied sur un fond rouge, comme il a peint depuis une princesse Bonaparte. S'il n'a pas exprime toutes les nuances de ce caractere mobile, il a imprime sur la toile tout l'eclat de la beauté, tout le charme du sourire, toute la fierte du regard, temperee par les grands cils voluptueusement retrousses. On n'a jamais vu de si beaux yeux nageant dans le bleu.

Comme toutes les beautés, celle de la comtesse de Xaintrailles etait discutable, selon qu'elle fut dans le repos ou dans l'action. Quoiqu'elle fut souverainement intelligente, on peut dire qu'elle sommeillait souvent les yeux ouverts. La reflexion eteignait ses yeux et masquait le charme de sa bouche. Pour qu'elle fut belle, il fallait donc que sa figure fut eclairee par le rayonnement. Alors, il n'y avait qu'a mettre un point d'admiration. Mais si la figure s'endormait, les yeux voiles, la bouche close, on avait le temps de remarquer que sa peau n'avait ni le duvet de la peche ni l'eclat "des

roses et des lys". La chair était trop brune. On pouvait remarquer aussi que la figure était un peu courte quand le sourire n'entrouvrait pas la bouche.

Valentine savait bien cela, aussi avait-elle l'habitude, quand elle était seule, de lire, de dessiner, de faire de la tapisserie, devant sa psyché ou devant un miroir, car dès qu'elle s'apercevait que sa figure "tombait", elle la relevait soudainement. C'était le coup d'éperon donné à son cheval attardé.

Ce portrait fut fatal à Georges. Il le regardait matin et soir avec adoration et avec colère. C'était l'éternelle tentation qui devait le décourager à jamais. C'était le souvenir sans l'espoir, c'était l'amour sans la volupté, c'était le battement de cœur sans l'étreinte.

II

COMMENT GEORGES DU QUESNOY ETUDIA LE DROIT

Quand Georges du Quesnoy fit son entrée dans le pays latin, c'était en l'une des années les plus prospères du second Empire. Tout le monde avait cent mille livres de rente. Il était impossible d'aller aux Champs-Élysées ou au Bois de Boulogne sans être mordu au cœur du péché d'envie, en voyant s'épanouir aussi follement la haute vie parisienne. Naturellement Georges se dit: "Pourquoi n'aurais-je pas ma part du festin?"

Il excusa presque Valentine d'avoir donné sa main au comte de Xaintrailles. Il comprit que la société dans ses exigences condamne les belles femmes à aller où est la fortune. On n'enchaîne pas les diamants dans du cuivre.

Chaque fois que Georges était venu au spectacle du Paris mondain, il rentrait chez lui avec la rage dans l'âme. Il habitait une petite chambre de vingt francs par mois, qui pouvait faire aimer le travail, mais qui ne pouvait faire aimer la vie. C'était à l'hôtel du Périgord, rue des Mathurins; mais on n'y mangeait jamais de truffes. Quoique Georges ne fut pas habitué aux lits capitonnés, il n'était pas content du tout dans ce lit de noyer traditionnel où cinq cents étudiants s'étaient endormis avant lui, sans autre ambition que de passer leurs examens. Aussi, Georges ne fit pas un long séjour à l'hôtel du Périgord, se risquant déjà à sauter par-dessus les limites de son budget. Son père, en ne lui donnant que deux mille francs par an, lui réservait pour des temps meilleurs le revenu de sa part dans la fortune de sa mère: environ cinquante mille francs. Donc, s'il avait beaucoup de jeunesse à dépenser, il n'avait pas beaucoup d'argent. Avec deux mille francs on peut encore vivre studieusement dans le pays latin, mais à la condition de ne pas passer l'eau, tandis qu'avec deux

mille francs sur les boulevards on ne fait que deux bouchées.

Par malheur Georges du Quesnoy passait l'eau; il était de ceux qui s'échappent du devoir comme les enfants qui s'échappent de leur lisière, sauf à faire la culbute. Il ne se croyait pas ne pour vivre dans les infiniment petits. Il avait horreur de l'horizon bourgeois, disant qu'il y mourrait d'ennui.

Des son arrivée à Paris, il s'était résigné à vivre mal six jours de la semaine, sauf à vivre bien le dimanche. Peu à peu, comme les ivrognes, il avait fait le lundi, puis le mardi, puis le mercredi, puis le jeudi, puis le vendredi, puis le samedi. Non pas qu'il se fut mis à boire au cabaret du coin, mais au fond c'était la même chose: le jeu de dominos au café, la Closerie des lilas, Mabilly, l'Elysée, Valentino, enfin les coulisses des petits théâtres où il avait pénétré grâce à sa bonne mine et à son esprit. En un mot, la vie des désœuvrés. Il fut bientôt à bout de ressources, mais il connaissait déjà l'art de faire des dettes: la dette ouverte et la dette insidieuse.

Georges commença par se dire qu'il pouvait bien s'emprunter à lui-même un billet de mille francs par an. Une fois sur cette pente, il marcha vite; il prit une chambre de soixante-quinze francs par mois à l'hôtel Voltaire, et commença à passer l'eau pour aller dîner avec quelques amis de collège qui vivaient de l'autre côté.

L'étudiant qui ne reste pas fidèle au pays latin est un étudiant perdu. Si le Paris du plaisir entraîne le Paris de l'étude, les meilleures résolutions s'évanouissent; le désœuvrement frappe l'esprit; les droits de la vie s'imposent avant les droits du travail. Georges continua à étudier une heure par jour, mais le reste du temps, il s'amusa.

"Ah! si j'avais connu Paris! disait-il souvent, Valentine ne m'eût pas échappé. Au lieu de lui faire des phrases sentimentales dans le Parc-aux-Grives, je lui eusse peint le tableau d'une vie à quatre chevaux à travers les folies parisiennes. Elle n'eût pas résisté. Mais, comme un imbécile, je lui faisais pressentir que, si elle m'épousait, nous repasserions par les mœurs de l'âge d'or. C'était enfantin!"

Déjà Georges ne songeait plus qu'aux chemins de traverse; il prenait en pitié ses camarades d'école, qui se promettaient à leur tour de devenir avocats de province et d'épouser quelque fille de notaire de campagne, pour mener une existence à six, huit ou dix mille francs par an.

"J'aimerais mieux me faire enterrer tout de suite!" disait Georges d'un air hautain.

Mais comment faire pour avoir les cent mille livres de rente d'un Parisien à la mode? Georges n'avait pourtant pas de goût pour la banque.

"Qui sait? disait-il, ne voulant pas desespérer; il y a des hasards heureux. Je suis beau, ne puis-je pas faire un beau mariage?"

Mais il aimait toujours trop Valentine pour penser sérieusement à une autre femme. Il se consolait bien ça et là avec quelque consolatrice du pays latin; mais ce n'était que des quarts d'heure d'amour.

Il se levait à midi sous prétexte qu'il se couchait après minuit. Il allait étudier au café en compagnie de sa voisine, qui lui répondait politique quand il lui parlait amour. Il admirait beaucoup Lycurgue en fumant à la Closerie des lilas. Il vantait, après dîner, le brouet lacedémonien et declamait contre l'argent en pensant qu'il avait des dettes.

Ça et là il était allé à l'École de droit; une fois on lui avait parlé _mur mitoyen_: il était rentré en toute hâte pour redire sa leçon à sa voisine.

Une autre fois il avait rencontré sur le seuil de l'École de droit une fille d'Eve qui cherchait son chemin.

"Où allez-vous?"

--Je ne sais pas.

--C'est mon chemin, nous ferons route ensemble."

Et ils étaient allés.

Aussi Georges du Quesnoy passa son premier examen comme Louis XIV passa le Rhin. Ses ennemis, les professeurs de droit, ne réussirent pas à le battre avec leur grosse artillerie. Il leur fit un discours sur la peine de mort en matière politique, en homme qui avait profondément étudié la question. Un des trois oracles s'endormit, le second éclata de rire, le dernier essuya une larme: total, trois boules rouges.

Dans le tohu-bohu amoureux du quartier latin, Georges du Quesnoy avait oublié son pays--le pays de sa mère.--Les roses qu'il avait cueillies sur la tombe trop tôt ouverte, les baisait-il encore d'une levre respectueuse? La vie était devenue pour lui un bal masque, un carnaval sans fin, presque une descente de Courtille; il allait sans détourner la tête, enivre par toutes les ardentes folies de la première jeunesse, jetant son cœur comme son argent--par la fenêtre---à tous les hasards de l'amour.

On se demanda bientôt comment ses maîtresses avaient de si belles robes; on finit par se demander pourquoi il était si bien chaussé et pourquoi il n'allait jamais à pied. O scandale inouï, une coquine à la mode l'amena un jour à l'École de droit dans une Victoria à deux chevaux! Qui payait la coquine? ce n'était pas lui; qui payait les chevaux? ce n'était pas la coquine. Donc Georges du Quesnoy promenait

sans vergogne, a deux chevaux, son deshonneur. Le matin, entre onze heures et midi, on reconnaissait encore l'etudiant au cafe Voltaire, ou au cafe de Cluny; dejeuner d'une simple tasse de chocolat, mais le soir entre onze heures et minuit, il changeait ses batteries: on le rencontrait sur le boulevard au sortir des theatres meditant un souper, a la _Maison d'or_ ou au _Cafe du Helder_.

Vous me saurez gre de ne pas vous conter, le mot a mot de cette existence a la derive qui est aujourd'hui fort commune a Paris pour les etudiants qui ont de l'argent, qui passent leurs examens chez quelque _demoiselle trente-six vertus_ et qui font leur stage dans toutes les folies parisiennes. Beaucoup finissent par rentrer dans le giron de la sagesse, mais plus d'un finit mal pour avoir mal commence. Sera-ce l'histoire de Georges du Quesnoy? Ce fut en vain que son pere vint a diverses reprises pour le ramener a la raison.

Comme ce n'etait pas un mauvais coeur, il jurait de bonne foi qu'il briserait avec ses fatales habitudes. Il embrassait son pere avec l'effusion la plus filiale; mais des que M. du Quesnoy etait parti, il retombait sous le charme des magiciennes. Et quelles magiciennes! Des femmes qui n'ont de prix que parce qu'on les paie. "On n'en voudrait pas pour rien," disait Georges d'un air degage. Mais il en voulut encore quand il ne les paya plus.

Son frere vint lui-meme. Mais que vouliez-vous que conseillat un reveur a un desoeuvre? Ils furent heureux de causer ensemble: ce fut tout.

"Et toi, demanda Georges a Pierre, que fais tu?"

--Je suis amoureux.

--De qui? de quoi?"

--Un amour desespere.

--Parle.

--J'aime Mme de Fromental.

--Ah! mon pauvre Pierre, je te plains, car on m'a dit qu'elle aimait son mari et son amant!

--Je tuerai l'amant.

--Et le mari?"

Pierre ne repondit pas.

"Te voila plus fou que moi-meme, reprit Georges. Crois-moi, viens habiter Paris. La Seine c'est le Lethe. Il n'est que Paris pour oublier.

--Allons, donc! Tu n'as pas oublié Valentine.

--C'est vrai. Mais Valentine, c'est Valentine. C'est la jeunesse, c'est la beauté, c'est la poésie. Et encore je finirai par l'oublier."

Le lendemain Pierre partit.

"Pourquoi si vite?"

--J'ai promis d'aller ce soir jouer aux échecs avec M. de Fromental."

III

LE COEUR MAÎTRE DE L'ESPRIT

Georges croyait que l'esprit gouverne le cœur comme un navire qui fuit le rivage. Il avait compté sans la tempête. Maintenant qu'il avait déjà la prescience du naufrage, il s'avouait qu'il subissait la domination de son cœur. Il ne pouvait dominer son amour.

Et comme beaucoup de jeunes gens qui portent un cœur blessé, il cachait la blessure par un sourire railleur.

Mais il ne trompait pas ceux qui ont aimé et qui ont souffert.

Ce fut cette passion trahie qui le jeta à la recherche de l'Inconnu, plutôt encore que les prédictions de Mme de Lamarre. Son cœur entraîna son esprit.

Il tenta tout, décida à rire de Dieu et du diable.

Je me trompe, il ne croyait ni à Dieu ni au diable.

O logique de la raison! Tout sceptique qu'il était il se mit à croire aux esprits, cet esprit fort!

Un philosophe a dit que chaque heure du jour et de la nuit impose son despotisme ou tout au moins son influence. Les anciens, nos maîtres éternels, n'avaient pas pour rien créé des théories pour symboliser la force occulte des actions de la nature sur l'homme. On a beau jouer au scepticisme, l'esprit fort le plus résolu n'est le plus souvent qu'un esprit faible, quand sonnent, dans la solitude et le silence, les heures nocturnes. Socrate et Platon, dans l'antiquité, Descartes et Byron dans le monde moderne, pour ne citer que les plus sages et les plus rebelles aux menées invisibles des puissances supérieures, ont reconnu que minuit est une heure fatale ou l'esprit humain n'a pas ses coudées franches. Certes, quand on est en belle et bonne compagnie, quand on soupe gaiement ou amoureux, l'heure passe sans vous donner le frémissement de ses ailes, mais si la douzième heure vous

surprend dans la reverie ou la meditation, quand vous etes seul avec vous-meme dans le cortège des souvenirs, vous subissez le contre-coup de cette heure du sabbat qui repand autour de vous, comme une pluie de fleurs mortes, les ames en peine qui ont ete les ames de votre vie et qui viennent tenter leur resurrection dans votre coeur.

Ce n'est pas seulement le moyen age qui a imprime un caractere mysterieux a la douzieme heure; dans l'antiquite, quelles que soient les religions, on retrouve partout ce sentiment de terreur religieuse qui s'empare des hommes, qui fait crier les betes. C'est la nature elle-meme qui a commence le sabbat; l'homme n'a rien invente; il a dechiffre peu a peu les verites eternelles dans le livre grandiose que Dieu tenait ouvert sous ses yeux.

Les esprits forts disent que la nature n'a pas de mysteres. Ils ne croient a rien et ils parlent de tout avec la desinvolture des gens qui ne savent rien. Un peu de science eloigne de Dieu, beaucoup y ramene. On peut appliquer ceci aux ames en peine, aux esprits errants, au monde invisible, qui nous obsedent. Il faudrait etre un docteur de l'omniscience pour resoudre si lestement le premier de ces terribles problemes. Mais l'esprit humain est comme la mer qui perd d'un cote ce qu'elle gagne de l'autre. Nous ne pouvons aborder qu'un coin de la verite. Et encore, parmi les plus hardis navigateurs, combien qui vont se briser dans les recifs apres avoir entrevu le rivage! Celui qui dit: "Je sais que je ne sais rien," est deja un sage. Le Regent Philippe d'Orleans, qui fut un homme de beaucoup d'esprit et d'impiete, disait gaiement: "Je ne crois pas a Dieu, mais je crois au diable." C'est l'histoire de tous les athees, c'est l'histoire de beaucoup de chretiens qui ne croient a Dieu que parce qu'ils ont peur du diable.

Eh bien, le Regent avait la bonne foi d'avouer qu'il avait peur des ombres, voila pourquoi il soupait bruyamment pour lutter contre la nuit. Il avait aborde le grand oeuvre; avant d'inventer Law, il avait voulu faire de l'or par la vertu de l'alchimie. Il riait tout haut en plein midi des apparitions nocturnes, mais il ne les niait pas: il reconnaissait qu'il ne faut pas "trop s'approcher de l'inconnu". Certes il ne tombait pas dans le piege grossier des magiciens et il se moquait des commerages de la sorcellerie. Ce n'etait pas la qu'il avait etudie les sciences occultes, il etait parti de plus haut et de plus loin.

Je parle ici du Regent, parce que c'etait un sceptique, il me serait trop facile de mettre en scene les esprits enthousiastes pour prouver l'existence de "l'invisible". Bon gre mal gre, il faut reconnaitre sa force sans vouloir s'y heurter. Les sciences humaines sont toutes des abimes: si on s'y penche trop on s'y precipite. Rien n'est plus pres de l'extreme sagesse que l'extreme folie.

Georges du Quesnoy s'etait aventure dans ce pays de l'inconnu; son imagination ardente voulait depasser tous les horizons visibles. Il doutait de tout, mais il se laissait pourtant envahir par l'ame mysterieuse des choses. Comme il se croyait appele a de hautes

destinees, il posait a toute heure son point d'interrogation devant l'avenir, sans jamais oublier, d'ailleurs, les predictions de la chiromancienne.

L'idee fixe est la premiere station de la folie. Les amis de Georges du Quesnoy commencent a chuchoter autour de lui. Naguere il eclatait en saillies, il etait l'homme de toutes les discussions et de tous les plaisirs; mais peu a peu ce ne fut plus la gaiete que par intermittence; on le surprenait meditatif, inquiet, assombri. Il eut toutes les peines du monde a passer son dernier examen, quoiqu'il fut certes un des plus subtils esprits parmi ses camarades.

Il s'apercut lui-meme de ses chimeriques preoccupations. Il voulut s'arracher a cette fascination de l'abime. Il reconnut qu'il marchait dans le vide, la raison fuyait sous ses pieds, il resolut de ne plus hanter "l'Inconnu".

Mais quand l'esprit a pris des habitudes, il ne peut pas "decoucher", comme dit Montaigne. Georges du Quesnoy s'etait tourne vers la folie; apres avoir divorce avec la raison, il ne pouvait rebrousser chemin. Tout le rejetait dans sa voie nouvelle, soit qu'il fut chez lui, soit qu'il fut dans le monde. Chez lui il n'aimait que les livres des visionnaires, dans le monde il n'aimait que la causerie des spiritistes ou des femmes qui croient aux evocations ou aux revenants. Partout ou il allait, on faisait cercle autour de lui, comme on eut fait cercle autour d'un sphinx. On le questionnait comme un voyageur qui revient d'un pays inconnu. Tout le monde esperait qu'il ferait un peu de lumiere dans les tenebres, mais il jetait un peu plus de nuees sur les nuees, tout en imprimant autour de lui un sentiment de terreur. Il avait d'ailleurs tout ce qu'il faut pour inspirer confiance. Il parlait fort bien; il etait physionomiste jusqu'a penetrer les ames; il lisait dans les mains comme Desbarolles; il tirait mieux les cartes que tous les charlatans a la mode. "Mais, disait-il a ses amis, ce ne sont la que des jeux d'enfant; je voudrais bien n'avoir pas ete plus loin que ces amusements de salon; par malheur, moi aussi, j'ai franchi le Rubicon, et j'ai vu de trop pres l'autre monde pour vivre en paix dans celui-ci." Et quand on voulait rire, il mettait au defi le premier venu de braver la solitude nocturne en bravant le sommeil, parce que le sommeil endort plus encore l'esprit que la bete, parce que le sommeil nous fait retourner sur nos pas toutes les nuits, parce que le sommeil baisse la toile devant notre imagination a l'heure meme ou elle s'envolerait avec ses coudees franches loin de toutes preoccupations humaines.

IV

VISION A LA CLOSERIE DES LILAS

Un soir Georges du Quesnoy errait a la Closerie des lilas attendant

l'heure de l'arrivee de quelques grandes cocottes qui l'avaient averti d'une entree triomphale.

Il fut attire sur le champ de bataille de la danse par les dehors engageants de Mlle Pochardinette,--une Taglioni bien connue a l'Opera en plein vent.

Plus que jamais, Georges etait un reveur qui brouillait le monde reel et le monde ideal. Telle femme qui passait lui rappelait telle femme oubliee, qui reapparaissait comme par evocation. Ce va-et-vient de la vie egare toutes les imaginations ardentes. Goethe et Byron disaient qu'ils ne distinguaient plus bien les figures vivantes des figures revees, creations de la nature ou creations de la poesie.

Or, tout a coup, tandis que cent yeux suivaient gaiement les gargouillades spirituelles de cette danseuse illustre, Georges palit et chancela.

Il venait de voir passer dans un tourbillon de nouveaux venus une figure qui lui etait bien connue.

C'etait une jeune fille d'une beaute insolente, en plein epanouissement. Elle se jeta follement au milieu du quadrille et dansa avec passion. Jamais Fanny Elsler n'avait montre avec plus de coquetterie impertinente sa jambe a la Diane chasseresse; jamais gorge plus franche n'avait fatigue corsage plus orgueilleux. Elle etait belle par la vie, par la jeunesse, par la volupte. Sa chevelure legerement doree et ses yeux qui avaient derobe un rayon au soleil, rappelaient Flora, la belle Violante, cette immortelle maitresse du Titien. C'etait la meme _floraison_, la meme _violence_, la meme luxuriance de beaute humaine. Mais de beaute divine point. Elle avait oublie le ciel pour la terre. Cependant quand elle fut au bout de sa cachucha enragee, elle pencha sa tete avec un nuage de melancolie comme si un souvenir eut touche son coeur.

Mais au meme instant, un sourire desordonne passa sur sa bouche; elle jeta ses mains jointes sur l'epaule de son danseur et lui ordonna de l'emporter dans toutes les joies furieuses de la valse.

Georges du Quesnoy avait reconnu la jeune fille du Parc-aux-Grives. C'etait la meme figure chargee de trois printemps de plus; trois printemps savoureux, couronnes de bleuets, d'epis et de cerises. Elle etait fraiche encore; mais deja atteinte par les premiers ravages des passions. Sa bouche, autrefois pure comme un sourire de peche, n'avait plus cette adorable naivete d'une bouche ignorante qui n'a encore ri qu'a elle-meme: la science d'aimer avait trop passe par la.

"C'est elle pourtant, dit Georges en s'avancant du cote de la danseuse. J'ai reconnu ce beau cou nonchalant que je n'ai retrouve que dans la _Psyche_ de Praxitele. Et ces yeux si fiers et si doux! Et ce profil taille en plein marbre! A n'en pas douter, c'est elle. Enfin! elle va m'expliquer ce mystere etrange.

--A qui en as-tu dans ton monologue?"

Georges fut ainsi interrompu par un ami intime qu'il connaissait depuis la veille.

"Ecoute: il y a trois ans, dans un parc de mon pays, j'ai vu passer--comme une vision--une belle fille dont je suis encore amoureux et que je n'ai jamais pu approcher.

--Ce n'était qu'une vision.

--Peut-être. Mais aujourd'hui, cette vision détachée du bleu des nues, voilà que je la retrouve dansant ici. Vois plutôt cette robe bariolée, ce chapeau insolent, cette écharpe dont elle fait un serpent, cette ceinture de pourpre qui vaut une bonne renommée.

--Tu te moques de moi! je ne vois ni la robe, ni le chapeau, ni l'écharpe, ni la ceinture. Est-ce que tu es visionnaire?

--Comment! s'écria Georges avec impatience, tu ne vois pas cette danseuse éperdue, qui jette des roses par poignées et qui répand autour d'elle une odeur savoureuse de jeunesse. Regarde-moi bien, je cours à elle et je l'enlève avec toute la force de ma passion."

Georges s'élança pour saisir la danseuse; mais comme il croyait la toucher déjà, elle disparut dans un flot envahissant de beautés surannées que M. Brididi amenait sur ses pas.

Durant plus d'une heure, Georges du Quesnoy courut tout le jardin pour la retrouver. Il tomba épuisé dans les bras de son ami, qui lui offrit une glace et lui jeta au-dessus la tête un verre d'eau frappée, tout en lui promettant de le recommander au docteur Blanche.

"Je ne suis pas fou," dit Georges avec fureur.

Survinrent les cocottes en rupture de ban. Il essaya de rire et de "blaguer" avec elles, mais il était trop ému encore par cette vision qui agitait son cœur. Il riait des lèvres, mais il répondait de travers.

"Voyons, dit une comédienne sans emploi, qui croyait faire des mots, tu n'es ni à la Closerie ni à la causerie. Est-ce que tu es sorti comme ton argent?"

--Ni argent ni esprit comptant, dit une autre demoiselle de la même paroisse.

--Vous m'avez tout emprunté!

--On n'emprunte qu'aux riches, mon cher!

--Eh bien, prêtez-moi cent sous pour vous offrir des cigares."

Ce jour-la, Georges du Quesnoy avait a peine les cinq sous du Juif errant pour fumer le cigare de minuit.

"Oui, je veux bien te preter cent sous, dit la grande cocotte en prenant pour rire un air de protection, mais c'est a la condition que tu vas me dicter une lettre d'injures a mon amant."

Georges se recria.

"Ecrivain public! a cent sous la seance! Pour qui me prends-tu?"

--Ah! voila que tu fais ta tete, mais, mon cher, tu ne vaux pas mieux que nous autres. Si tu ne te donnais pas pour cent sous, tu te donnerais pour cent francs.

--Peut-etre! Tu as raison. Donne-moi cinq louis et je te dicte une lettre qui sera un chef-d'oeuvre."

On s'etait assis a une petite table; la demoiselle demanda des bocks et des glaces, une plume et de l'encre--ce qui ne s'etait jamais vu la.

Et quand elle eut la plume en main:

"Eh bien, j'y suis, dit-elle.

--Et les cinq louis?"

--C'est comme au theatre, on paye en entrant?"

--Eh bien, tu paieras apres la lettre. Mais pourquoi cette lettre?"

--C'est bien simple, mon amant ne revient a moi que quand je lui dis des injures.

--Ecris. Cela se trouve bien, car je voudrais ce soir injurier le ciel, la terre, la lune et les etoiles."

Georges du Quesnoy dicta a cette fille un vrai chef-d'oeuvre d'impertinences passionnees. On sentait que c'etait l'indignation de l'amour. Chaque mot frappait juste. Jamais femme jalouse n'avait si bien marque les battements de son coeur par des mouvements de colere. Aussi, a la derniere phrase, la demoiselle se jeta au cou de Georges du Quesnoy.

"Un chef-d'oeuvre! s'ecria-t-elle, Leon est capable de me repondre par un billet de mille francs."

Georges ne rougissait pas de son role, tant il avait deja perdu ce sixieme sens qui s'appelle le sens moral. Il croyait faire une "blague" a la don Juan.

"Eh bien, dit-il, prete-moi cinq louis sur les mille francs.

--C'est serieux?

--Tres serieux. Je te dirai pourquoi."

La demoiselle prit gravement son porte-monnaie et le passa a Georges, qui ne fit aucune facon pour y prendre un billet de cent francs.

"Demain j'irai te voir pour te demander des nouvelles de la lettre.

--Ecoute, s'il m'envoie mille francs, je te donnerai encore cent francs.

--Tu me preteras encore cent francs."

Georges du Quesnoy rectifiait le mot de la demoiselle, mais ce n'etait pas la peine, car deja a cette epoque de sa vie, quiconque lui pretait risquait de lui donner.

Une des amies de la comedienne vint s'asseoir a leur table.

"Tu sais que ton amant me plait, dit-elle a cette demoiselle, en prenant la cigarette allumee de Georges du Quesnoy. S'il veut, je lui ferai bien le sacrifice de toute une soiree.

--Eh bien, dit l'autre en raillant, tu auras de la chance si tu ne fais que de te donner, car avec lui, ca coute plus cher que ca."

Georges du Quesnoy s'indigna d'abord et voulut dechignonner un peu l'impertinente par une chiquenaude sur ses faux cheveux; mais il etait devenu si philosophe qu'il se croyait au-dessus ou au-dessous de tout ce qu'on pouvait dire.

On se leva de table et on alla voir valser Mlle Pochardinette.

"J'en ferais bien autant," dit la comedienne. Et elle entraîna Georges du Quesnoy.

Il commença a valser avec elle. Mais tout d'un coup il l'abandonna pour se jeter a la rencontre de la vision qui l'avait frappe une heure auparavant.

"Tu es donc fou?" lui dit la comedienne en le ressaisissant.

Il etait pale comme la mort.

"Figure-toi, lui dit-il, que je viens de voir passer une jeune fille de mon pays, que j'ai aimee, a qui je n'ai jamais parle, que je n'esperais pas revoir... Elle m'a jete une poignee d'or et une poignee de roses a la figure...."

Georges se baissa et ramassa des roses.

"Tiens, vois plutot.

--Des roses fanees, souillees, pietinees!"

Georges du Quesnoy promenait partout son regard anxieux.

"Voila que je l'ai reperdue, tout en la retrouvant."

Quoi que fit la comedienne, Georges du Quesnoy ne voulut pas aller souper avec elle. Il rentra chez lui, voulant s'isoler pour vivre une heure dans son souvenir. La vision l'avait arrache a la vie parisienne pour le rejeter en cette adorable saison ou il croyait a tout: au travail, au devoir, a l'amour. Il lui sembla qu'il prenait un bain de jeunesse et qu'il revoyait flotter sur son front ces beaux fils de la Vierge qui portent bonheur aux voyageurs. Il pensa a son pere, qu'il n'avait pas vu depuis trois mois; a son frere, qui n'etait pas revenu a Paris pour le rappeler une fois de plus a la vie de famille.

"Mon frere a raison, dit-il tristement. Je le prenais pour un fou, a cause de ses rimes; mais lui aussi est un voyant et j'ai peur de ses predictions."

Il resolut d'aller le lendemain chez son pere et de se retremper aux sources vives.

Il se coucha et dormit mal. Toute la nuit la vision passa au-dessus de son lit. Ce fut une obsession.

Le matin on lui apporta une depeche de son pere qui ne contenait que ces mots:

"_Ton frere est mort. Je t'attends_"

V

COMMENT PIERRE DU QUESNOY MOURUT DE MORT VIOLENTE

La mort de Pierre Du Quesnoy fut une aventure tragique, qui a eclate dans les journaux aux quatre coins de la France.

Il etait devenu l'amant platonique d'une Mme de Fromentel, qui avait, a ce qu'il parait, un amant plus reel, nomme M. de Vermand. Je ne fais que copier la _Gazette des Tribunaux_. Le mari, un vrai mari de la vieille comedie, ne voulant pas se donner les emotions d'un duel avec M. de Vermand, trouva fort malicieux de preparer un duel entre l'amant et l'amoureux, se disant que c'etait le moyen le plus pratique de se debarrasser de l'un et de l'autre. Il joua si bien son jeu qu'il mit bientot en effet les armes a la main a M. de Vermand et a Pierre du Quesnoy. Seulement, ce fut un duel entre un homme qui savait se battre et un enfant qui ne savait pas se defendre. Circonstances aggravantes,

le duel eut lieu le soir, dans un bois, aux derniers feux du jour, aux premières clartés de la nuit. Pierre du Quesnoy ne se défendit pas longtemps. Quoique M. de Vermand ne voulut que lui donner une leçon, il le frappa d'un coup au cœur, parce que Pierre se précipita au-devant de son épée. Ce fut une désolation dans tout le pays. M. de Vermand était parti la nuit même pour l'Angleterre, disant que c'était pour éviter la prison préventive, mais il ne se présenta pas devant le jury quand il fut appelé. On le condamna, par défaut, à cinq ans de prison. Les jurés furent très-sevères, parce qu'ils connaissaient tous Pierre du Quesnoy. M. de Fromentel en fit une maladie. Mme de Fromentel ne se consolera jamais.

Georges du Quesnoy arriva à temps pour voir son frère. Ce fut une scène déchirante, car on sait combien ils s'aimaient tous les deux. "J'ai tout perdu, disait Georges, pensant à Valentine comme à Pierre. C'était la vie de mon cœur et de mon esprit; il ne me reste plus qu'à mourir." Il fallut que son père, non moins désespéré, lui redonnât du courage. Il fallut que sa sœur, qui était arrivée par l'express du matin, l'arrachât dix fois dans la journée du lit funéraire.

Le lendemain, pendant la messe mortuaire, Georges du Quesnoy aperçut Mlle de Lamarre, qui était venue prier avec Mme de Sancy.

"Elle l'avait dit, murmura Georges, _lui aussi mourra de mort violente_. Décidément, il me faudra donc monter sur la guillotine, puisque les prédictions de cette voyante se réalisent!"

Georges ne manqua pas de faire encore un pèlerinage au château de Margival. Mais ce n'était plus qu'une solitude abandonnée.

Le comte, qui aimait les voyages, était parti quelques jours après le mariage de sa fille pour Rome, Naples, Athènes, Constantinople. Il n'était pas encore revenu.

Georges lut sur une pancarte attachée à la grille:

CHATEAU A VENDRE.

"Ce château est comme moi, pensa-t-il. Ce château n'a plus de maître et il est à vendre."

Il pensait en philosophe. Tout homme qui ne se possède plus est à vendre.

"La mort partout," dit tristement Georges.

Et il s'éloigna du château comme du cimetière de sa jeunesse.

LA VOYANTE

M. du Quesnoy ne voulut pas rester a Landouzy-les-Vignes apres la mort de son premier fils. Il alla vivre a Rouen avec sa fille.

Georges ne le consola pas, car il mit bientôt la main sur sa part dans la petite fortune que Pierre avait recueillie de sa mere. Georges faisait deja argent de tout.

Cet argent, venu de son frere bien-aime, ne lui porta pas bonheur. Il le joua et le perdit. Il n'en fut que plus avance vers toutes les tristesses et tous les decouragements.

Son pere, indigne de cette conduite, ne repondit plus a ses lettres. Sa soeur elle-meme lui ferma son coeur, parce qu'elle ne lui pardonnait pas, elle qui avait des enfants, d'avoir dissipe si vite de quoi nourrir une famille.

L'homme qui n'est plus sous la main ou sous les yeux de sa famille a deja perdu son meilleur point d'appui sur la terre. Georges ne savait plus ou se tourner. S'il devenait avocat sans le sou, resterait-il avocat sans causes? Il continua pourtant son droit; mais dans son amour de l'Inconnu, il etudia la chimie; bientôt il passa dans l'alchimie, voulant a son tour tenter l'Impossible, jouant le superbe devant Dieu et devant le diable.

Quand on penetre dans le monde des Esprits, on se demande tout d'abord si on a franchi le seuil de Charenton. Comme Pascal on voit l'abime sous ses pieds, et comme Newton on est pris de vertige. C'est que Dieu n'a pas permis a l'homme de franchir le monde visible, il lui a dit comme a la mer: "Tu n'iras pas plus loin."

Ce qui est d'autant plus inquietant pour cette parcelle de sagesse humaine que nous appelons orgueilleusement la raison, c'est que les plus grands philosophes sont des visionnaires. Descartes n'a-t-il pas vu apparaitre la vierge Marie; Voltaire ne se sentait-il pas possede d'un esprit surhumain, dont il disait: "Je ne suis pas le maitre;" Kant, qui certes n'etait pas le Jupiter assemble-nuages de la philosophie, ne disait-il pas: "On en viendra un jour a demontrer que l'ame humaine vit dans une communaute etroite avec les natures immateriales du monde des Esprits; _que ce monde agit sur le notre_ et lui communique des impressions profondes, dont l'homme n'a pas conscience aussi longtemps que tout va bien chez lui?"

Georges du Quesnoy finit par s'apercevoir que plus il interrogeait tous les docteurs de la science occulte, plus la nuit se faisait dans son ame. Que lui importait d'ailleurs qu'il y eut des demons s'il ne pouvait s'en servir?

Un jour il jeta tous ses livres au feu et se tourna vers le soleil en lui disant: "Je te salue, lumiere du monde, les meilleurs esprits ne feraient pas le plus mince de tes rayons."

Il rouvrit Lucrece, Newton et Voltaire, ces fils du soleil; mais il eut beau se baigner dans les vives clartes de l'esprit humain, il sentit que ce n'était pas tout. Il ne put effacer de son ame l'image de Dieu, il ne put rayer de son souvenir cette prediction de Mlle de Lamarre qui avait vu la guillotine se dresser pour lui.

Vainement il jouait a l'esprit fort: il sentait une ame dans le monde invisible.

Il avait dit souvent que pour les imbeciles la terre tournait dans le vide, tandis que pour les hommes d'esprit elle tournait dans le ciel. Il ne pouvait s'habituer a l'idee du neant, le neant avant lui, le neant apres lui. Comment nier le pressentiment quand il y a quelque chose la, sous le front, et quelque chose la, dans le coeur? Du pressentiment a la divination, il n'y a pas loin. Si Dieu n'existait pas, on n'aurait pas l'idee de Dieu; si les devins n'avaient pas lu dans les astres, dans les physionomies, jusque dans les mains, le jeu des destinees humaines, qui donc aurait cru a tous les oracles de l'antiquite, a toutes les sorcelleries du moyen age, aux esprits frappeurs d'aujourd'hui? pourquoi les ames du purgatoire n'auraient-elles pas la mission de nous conduire par la vie a travers le bien et le mal? Et alors qui les empecherait de se manifester par des signes visibles pour les voyants, car il y a des voyants? Swedenborg n'etait ni dupe pour lui-meme ni charlatan pour les autres. A force d'ouvrir les yeux de son ame, il avait vu. Quand Dieu a dit: Malheur a l'homme seul, c'est que Dieu n'a pas voulu que l'homme se tournat avant l'heure vers l'infini. Dans le tourbillon du monde, l'homme ne voit passer que les figures du monde, tandis que dans les studieuses meditations de la solitude, il ose franchir les abimes qui separent la vie de la mort. Les grands solitaires ont tous ete des voyants.

Voila ce que disait Georges du Quesnoy, non pas qu'il tombat dans les illusions des spiritistes qui voient partout graviter des ames. Il n'avait, jamais voulu faire tourner les tables possedees; il se moquait de quelques-uns de ses amis qui parlaient des esprits frappeurs, mais il ne pouvait aller jusqu'au scepticisme absolu.

"C'est pourtant trop bete, disait-il quelquefois en se rappelant les predictions du chateau de Sancy; parce qu'une femme distraite aura dit, pour etonner son monde, que je serai guillotine, il faudra que je sois toute ma vie preoccupe de la guillotine. C'est la une mauvaise plaisanterie dont je veux faire justice."

Mais plus il voulait n'y plus penser, et plus il y pensait.

Un jour qu'il se retournait vers le passe, appuye a sa fenetre, il vit un etudiant et une etudiante qui revenaient de Vanves, bras dessus bras dessous, avec des branches de lilas dans la main, s'eventant l'un l'autre, avec la grace du Misanthrope, s'il se fut arme de l'eventail de Celimene.

"Ah! s'ecrie-t-il, que les lilas doivent sentir bon dans le Parc-aux-Grives!"

Une heure apres, il etait au chemin de fer du Nord, ligne des Ardennes. Le soir il dinait a Soissons et s'en allait a pied jusqu'a Landouzy-les-Vignes.

La maison natale abandonnee lui sembla un cimetiere, que dis-je! un tombeau, car le lendemain matin quand il alla saluer la tombe de sa mere et celle de son frere, le cimetiere lui parut un pays souriant par ses arbres, ses fleurs et ses gazons.

Ce lui fut aussi un pays souriant que le Parc-aux-Grives, tout epanoui sous les pousses printanieres. Il y passa des heures regardant a chaque minute les fenetres de Valentine--un cadre sans portrait.--"Helas! murmura-t-il, la fenetre ne s'ouvrira pas!"

Il eut l'idee d'aller faire une visite au chateau de Sancy; il ne s'avouait pas que c'etait pour revoir la chiromancienne, mais au fond il n'y allait que pour cela.

Il retrouva au chateau la meme societe provinciale; Paris se metamorphose sans cesse, mais la province est sempiternelle dans ses evolutions. Non-seulement c'etait la meme societe, mais c'etaient les memes causeries. Georges du Quesnoy se crut un instant rajeuni de trois ans.

Mais il pensa a son frere et cacha une larme; on n'avait jamais pleure une plus belle ame.

"A propos, dit Mme de Sancy, plus etourdie chaque annee, vous n'etes pas encore guillotine?"

Georges du Quesnoy s'inclina en essayant un sourire.

"Je vous remercie de votre impatience, madame; que voulez-vous, j'ai manque l'occasion."

Disant ces mots, il regardait a la derobee la sibylle en cheveux blonds qui, tout en piquant sa tapisserie, murmura d'un air convaincu:

"Oh! oh! nous n'y sommes pas, M. Georges du Quesnoy a encore bien du temps devant lui."

Le jeune homme se leva et traina son fauteuil devant la dame.

"Puisque aussi bien, lui dit-il, me voila avec vous face a face, je vous demande serieusement de me dire pourquoi vous avez mis une guillotine sur mon chemin?"

--Avez-vous lu Cazotte? lui demanda Mlle de Lamarre.

--Oui, j'ai lu ses predictions dans La Harpe.

--Eh bien, c'était un voyant, comme je suis une voyante. Après l'avoir écouté, puisque c'était un homme de bonne foi, il fallait se mettre en garde contre les malheurs qu'il voyait de si loin et de si près. Louis XVI, tout le premier, a ri de ses prédictions, comme les enfants qui jouent au bord l'abîme. S'il y eût ajouté foi, il pouvait prévenir la Révolution en se mettant en travers. On peut rire des voyants, mais il faut tenir compte de ce qu'ils ont vu.

--Alors, madame, vous êtes une spectatrice qui voyez déjà le drame à travers le rideau quand les acteurs sont encore dans la coulisse.

--Oui, le rideau se fait diaphane pour moi et j'entrevois les acteurs qui répètent leurs rôles.

--Et vous m'avez vu dans la coulisse, au dénouement de ma vie, répétant mon rôle avec le prêtre et avec le bourreau?

--Je vous en ai trop dit, vous êtes un noble cœur, car je vous ai vu pleurer sur la tombe de votre frère; vous êtes un esprit hors ligne, car je vous ai entendu discuter sur les destinées de l'âme avec le curé de Sancy. Vous n'êtes pas né pour une existence vulgaire. Si vous escaladez les cimes, prenez garde au vertige; si votre esprit hante les nues, prenez garde au tourbillon."

Et, parlant plus bas, la chiromancienne dit à Georges:

"Il n'est pas douteux pour moi que vous aimez toujours Valentine. Voilà un tourbillon dont il faut vous défier. Prenez garde! si vous la rencontrez, ce sera votre malheur à tous les deux.

--Vous ne savez donc pas, madame, qu'il y a des heures de malheur qu'on voudrait acheter par des éternités de joie!"

Georges du Quesnoy rentra à Paris un peu plus troublé qu'à son départ.

Je défie l'homme le plus sceptique de se moquer du lendemain.

VII

LES DÉCHEANCES

Georges du Quesnoy passa son dernier examen, mais plus préoccupé de poser des points d'interrogation devant toutes les philosophies, plus préoccupé surtout de vivre à plein cœur et à pleine coupe que de prendre la robe sévère de l'avocat.

Vivre à plein cœur! Mais depuis qu'il avait ébauché la plus adorable des passions avec Valentine de Margival, il ne croyait pas qu'il lui

fut possible d'aimer une autre femme.

Qui donc aurait pour lui ce charme penetrant? qui donc le ravirait par cette beaute opulente, beaute divine et beaute du diable? yeux qui rappelaient le ciel, mais qui promettaient toutes les voluptes?

Georges se contentait de distraire son coeur par des aventures d'un jour.

On sait deja que, des son arrivee dans le pays latin, il avait ete a la mode parmi les etudiantes, ces demoiselles etant encore assez primitives pour tenir plus compte de la beaute et de l'esprit que de la fortune. Ceci peut paraître une illusion, c'est pourtant la verite. On sait aussi que Georges avait etendu ses conquetes de l'autre cote de l'eau, si bien qu'il ne fut jamais en peine de femmes, quand il voulait perdre une heure ou meme un jour.

Il avait trop pris au pied de la lettre la pensee du philosophe qui dit: "L'homme sans passions est un vaisseau qui attend le vent, voiles tendues, sans faire un pas." Il avait appele a lui tous les vents: ceux qui viennent par la tempete comme ceux qui viennent par la fleur des bles. Il s'etait brise aux ecueils, il avait fait eau de toutes parts; encore quelques ouragans, il echouait sans une planche de salut.

L'orgie--l'orgie de l'esprit--l'avait envahi de la tete au coeur. Il etait entre dans le labyrinthe de la passion--la passion sans ame.

Il vecut plus que jamais des hasards du jeu et de l'amour.

Un soir qu'il desesperait de tout, il recut ce mot mysterieux, griffonne par une main qui voulait masquer son ecriture:

Souvenez-vous de l'oubliee.

Il ne douta pas que ce mot ne lui vint de Valentine.

"Ah Valentine! s'ecria-t-il tristement, c'etait l'ame et la force de ma vie!"

Or cette femme, qui eut ete l'ame et la force de sa vie, qu'etait-elle devenue? Sa chute avait ete non moins rapide.

La jeune chatelaine de Margival avait jete son bonnet par-dessus le Capitole et il etait tombe sur la roche Tarpeienne. C'etait au temps ou quelques grandes dames merveillaient Paris de leurs aventures. La comtesse de Xaintrailles avait voulu que la France fut bien representee a Rome. Pendant que son mari allait a confesse pour la convaincre que Dieu seul vaut la peine d'etre aime, elle courait gaiement les villas voisines avec de nobles etrangeres qui n'etaient pas venues a Rome seulement pour voir le pape. Parmi les princesses du nord et les duchesses du midi qui voyagent par curiosite, il en est plus d'une qui ne rentrent pas le front haut dans leurs maisons.

Un soir, la comtesse de Xaintrailles ne rentra pas du tout. Grand scandale a Rome jusque chez le pape qui lui avait donne sa benediction. Il est vrai que, ce jour-la, un jeune monsignor lui avait offert a Saint-Pierre la clef du paradis de Mahomet. Elle avait refuse, mais l'impiete avait fleuri dans son coeur. Rome est le pays des grands repentirs; mais aussi des grandes perversites.

Il ne fallait pas etre d'ailleurs un profond physionomiste, physiologiste et psychologue, pour predire au comte de Xaintrailles qu'il ne serait bientot qu'un mari de Moliere, en voyant l'impetueuse nature de sa jeune femme. On ne marie pas impunement le couchant a l'aurore, le couchant est rejete dans la nuit, quand l'aurore s'allume dans le soleil. C'est la loi des forces et des defaillances. Toute femme qui ne se jette pas dans les bras de Dieu se jettera dans les bras de son prochain.

Valentine etait adoree de son pere, elle savait que, quoi qu'elle fit, elle aurait son pardon. L'opinion publique c'etait sa conscience, sa conscience c'etait son coeur, son coeur c'etait sa passion. L'exemple en a perdu plus d'une. Valentine voyait tous les jours a Nice et a Bade, a Rome et a Tivoli, a Paris ou elle venait souvent en conge avec ou sans son mari, de tres-nobles dames qui se pavanaient dans l'adultere avec une gaiete impertinente. Elle trouvait cela de bon air. Il fut un temps ou c'etait presque a la mode. Valentine voulut etre une femme a la mode.

Ce jour-la, le mari put s'ecrier: "Tu l'as voulu, Georges Dandin."

Il songea a se venger. Il parla de faire enfermer sa femme. Il jura qu'il tuerait son rival.

Mais il en avait deux.

Il voulut etre le troisieme larron: il se jeta aux pieds de sa femme. Il la conjura de lui pardonner ses crimes a elle--combien de maris tombent dans cette lachete?--Mais M. de Xaintrailles avait bien quelques peches sur la conscience. Il continuait de vagues relations avec une ci-devant danseuse qui avait ete sa maitresse pendant dix ans. Valentine renvoya son mari a sa maitresse en lui disant:

"Si vous voulez que je vous aime, faites-vous une autre tete. Je vous ai sacrifie quatre annees de ma jeunesse, de ma fortune, de ma beaute, si vous n'etes pas content vous etes difficile a vivre."

Et elle s'enfuit a Bade avec le marquis Panino, son second amant.

VIII

LE MISERERE DU PIANO

C'était au temps des prodiges de M. Home. Il était bien naturel que Georges du Quesnoy, déjà visionnaire, voulut voir de près le célèbre medium, espérant avoir le premier et le dernier mot de toutes ces aventures occultes.

Il voulait aller tout exprès à Bade pour le rencontrer, lorsqu'il lut un matin dans un journal la liste des étrangers en villégiature là-bas. Le nom de:

Madame la comtesse de Xaintrailles

le frappa comme un coup de soleil.

"Décidément, dit-il, ma destinée m'appelle à Bade."

Mais, arrivé à Bade, il lui fut impossible de découvrir Valentine. Il alla chez M. Home. On sait que M. Home ne se laissait pas aborder par le premier venu; mais Georges du Quesnoy, arrière-petit-cousin de M. de Ravignan, arriva jusqu'à lui, grâce à ce nom très-révérend par cet esprit trouble. Georges du Quesnoy, quoiqu'un peu hautain, était, quand il le voulait, l'homme du monde le plus sympathique. M. Home se laissa conquérir à moitié, quoiqu'il fut toujours sur la réserve. Cet homme, qui avait commencé par les malices des dessous de cartes, avait fini par se prendre au jeu. Il avait vu devant lui l'abîme de Pascal, et pour les autres il était devenu un abîme. Georges eut peur d'y tomber; mais au delà de cet abîme on voyait la lumière comme on voit la vie future au delà du tombeau. Le medium avoua qu'il n'était pas maître de lui depuis qu'il était obsédé par un esprit dominateur qui le rappelait toujours à l'ordre quand il voulait se revolter. C'est ainsi qu'il expliquait ce mouvement des choses matérielles, tables, fauteuils, pianos, quand il voulait nier les esprits.

"Car je ne les appelle jamais, disait-il, surtout depuis ma confession à l'abbé de Ravignan. Ils me font peur, et je passe ma vie à les exorciser moi-même. C'est dans la lutte qu'ils reviennent ainsi faire le sabbat.

--Eh bien, faites-moi voir ce sabbat, je vous en supplie," dit Georges.

Il avait déjà raconté au medium ses visions du parc de Margival et de la Closerie des lilas; mais il ne voulait pas croire aux tables tournantes non plus qu'à la sarabande des fauteuils.

Depuis quelques jours, M. Home refusait aux plus belles étrangères en villégiature à Bade, de se remettre en communication avec les esprits frappeurs ou tourbillonnants. On parlait beaucoup alors de sa célèbre séance chez l'impératrice des Français, où il avait convaincu les plus incrédules de ses obsessions démoniaques. C'en était assez pour sa gloire éphémère. Pour lui, les grands de la terre étaient ceux qui, comme le père Ravignan, travaillaient à la rédemption des âmes. Il jouait le dédain du monde périssable.

Georges du Quesnoy fut donc bien mal venu a demander des miracles.

Mais un soir qu'ils se promenaient tous les deux dans l'avenue de Lichenthal, M. Home lui dit:

"Voyez comme je suis malheureux! ce que j'aimerais c'est la solitude, pour rever a toutes les merveilles du monde, mais je ne connais pas la solitude; des que je suis seul, les esprits reviennent a moi plus furieux que jamais."

Quoique ce fut avant le coucher du soleil, Georges regarda de tres-pres M. Home. Il etait pale et effare.

"Ne me quittez pas ce soir, ne me quittez pas ce soir," disait-il avec une inquietude, qui ne semblait pas jouee.

Georges jugea que c'etait une bonne fortune pour lui que cette soudaine reprise des esprits. Il allait enfin savoir! M. Home lui dit qu'il ne voulait pas rentrer a l'hotel de Russie, ou il avait pris pied depuis quelques jours. Il decida qu'il irait a l'hotel Victoria, ou etait descendu Georges.

"C'est un hotel plus vivant et plus gai; les esprits ne franchiront peut-etre pas le seuil, surtout si vous leur tenez tete."

Ce n'etait pas l'affaire de Georges. Aussi il n'eut garde de faire le sceptique. Bien au contraire, il appela lui-meme les esprits avec la douceur des oiseleurs qui appellent les oiseaux.

Les voila entres. M. Home demanda une simple chambre; il n'y en avait pas une seule qui fut libre. On lui proposa l'appartement d'une des grandes-duchesses de Russie, qu'on attendait toujours et qui ne venait jamais.

"Il faut bien l'accepter," dit Home, qui ne regardait pas a l'argent.

En passant dans le salon, il fut fache de voir un piano.

"Pourvu qu'ils ne me fassent pas de musique," dit-il avec tressaillement.

Georges se disait: "Il y a la un charlatan, un fou ou un voyant; peut-etre y a-t-il de tout cela."

Ils allerent jusqu'a la chambre a coucher.

"Je suis brise," dit M. Home.

Il se jeta sur son lit et fit signe a Georges de s'asseoir en face de lui sur le canape.

"Ne vous en allez qu'apres minuit, c'est une grace que je vous demande, lui dit le medium. Attendez que je sois endormi, car, si vous

n'etiez la, je n'aurais pas de toute cette nuit une heure de sommeil."

Georges voulut parler des esprits, mais M. Home le supplia de changer de causerie.

Et il parla a voix haute de toutes les belles dames qu'ils avaient rencontrees dans leur promenade, femmes serieuses et femmes legeres, princesses etrangeres et princesses de la rampe. M. Home ne parlait si haut et n'evocait de si belles figures que pour faire peur aux esprits.

A un certain moment, il se jeta hors du lit pour arreter la pendule.

"Pourquoi faites-vous cela?"

--Pourquoi? C'est que cette pendule pourrait sonner les douze coups de minuit, et me frapper douze fois le coeur presque mortellement."

Cinq minutes apres:

"Voyez, reprit-il, la pendule marche malgre moi; je l'ai pourtant bien arretee. Parlez-moi bien vite de la princesse *** et de Mme Anna Delion. Voila deux beautes, souveraines, une pour Dieu, l'autre pour le diable."

Une seconde fois il alla arreter la pendule.

"Pourquoi avez-vous allume cette troisieme bougie? dit-il a son compagnon.

--C'est singulier, dit le jeune homme, car, en effet, il n'y avait tout a l'heure que deux bougies d'allumees."

M. Home en eteignit une; mais a peine fut-il couche que Georges vit encore trois bougies allumees.

Il commença a croire aux esprits.

Il eteignit lui-meme la troisieme bougie.

Pendant toute une heure, ils causerent de la vie parisienne a Bade, de toutes les aventures amoureuses, de la folie des joueurs.

"Vous savez, dit Georges; que ce grand Italien, qui avait l'air d'un Meyerbeer brun, s'est pendu au vieux chateau?"

--Chut! dit M. Home, ne me parlez pas du vieux chateau; c'est la que je n'irais pas a minuit."

Un silence.

"Voyez, reprit le medium en montrant la pendule, cette fois elle est bien arretee, mais les aiguilles vont toujours, il est minuit;

accourez vite, je vais mourir."

Georges se jeta vers M. Home. La pendule sonna minuit. M. Home prit la main de Georges et la porta a son coeur.

"N'est-ce pas que c'est epouvantable?" lui dit-il.

Chaque tintement de la pendule se repetait dans le coeur de M. Home par un battement de toute violence; c'etait a le briser.

"Voyez comme elle tinte lentement; c'est pour prolonger mon agonie."

Georges courut a la pendule et la secoua pour arreter la sonnerie, mais elle persista a sonner. Cette fois, sa raison l'avait abandonne, mille nuages passaient sur son front. Sans bien savoir pourquoi, il agita le cordon de la sonnette.

"C'est inutile, lui dit M. Home, la sonnette ne sonnera pas, les esprits sont les maitres ici; il faut nous en aller."

Mais il se passa plus d'une heure sans que M. Home reprit la force de se tenir debout. Georges avait voulu appeler.

"Non, lui dit le medium, je ne veux pas donner ce spectacle."

Enfin M. Home, tout defaillant, se mit debout, prit son chapeau et marcha vers la porte du salon. Georges allait le suivre, quand il s'arreta court.

"N'entendez-vous pas?" lui dit M. Home en tombant sur un fauteuil.

Georges ecoutait.

Il entendit resonner le piano comme une harpe eolienne; c'etait une vague musique d'eglise ecoutee dans le lointain. Le *_De profundis_* et le *_Miserere_* n'ont pas de clameurs plus doucement funebres.

"Qui touche du piano? demanda Georges, plus emu encore.

--Pouvez-vous le demander? ce sont mes ennemis. Ne les entendez-vous pas qui chantent la mort de mon ame? c'est horrible."

M. Home avait des larmes dans les yeux. Il se traina a la fenetre et l'ouvrit; mais deja Bade dormait.

"On n'entend plus, dit le medium, que le sabbat qu'ils font la-haut au vieux chateau.

--Voila ce que vous entendez, dit Georges, mais moi, j'entends un autre sabbat; on danse la tout a cote, chez Mlle Soubise. J'y suis invite et je vous y emmene. Vous serez sauve, car vous ne serez plus dans le monde des Esprits. Mery est la avec Scholl et quelques autres esprits bien pensants.

--Jamais, dit M. Home, jamais je n'irai dans ce monde-la.

--Ce n'est pas la peine de quitter l'esprit des tenebres pour retrouver l'esprit de l'enfer.

--Ne rions pas, dit M. Home avec un accent severe. Vous ne sentez donc pas que vous etes au milieu du sabbat? Tout est sens dessus dessous ici. Regardez plutot dans la glace, vous ne vous verrez pas."

Comme M. Home disait ces mots, les bougies s'eteignirent.

"Permettez, ce n'est pas de jeu," dit Georges en voulant rire encore.

M. Home frappa du pied.

"Croyez-vous donc que je suis maitre de faire le jour et la nuit?"

Et apres un silence:

"Avez-vous aime?"

--Si j'ai aime! j'ai aime a en mourir. C'a ete le malheur de ma vie.

--Et quelle etait la femme?"

--Une adorable creature. Je ne suis venu ici que pour la voir.

--Et vous l'avez vue?"

--Non. Elle n'a fait que passer, je crois qu'elle est allee a Ems, ou j'irai demain.

--Contez-moi cette histoire. J'aime beaucoup les contes amoureux."

Georges ne se fit pas prier. Il conta en quelques mots rapides, avec tout l'accent de la passion, les premiers chapitres de son roman. Il peignit, en s'y attardant un peu, cette belle figure de Valentine dont le seul souvenir lui masquait toutes les femmes.

"Et vous ne l'avez pas revue une seule fois? lui demanda M. Home.

--Non, pas une seule fois; je voulais aller jusqu'a Rome, mais j'avais peur de la trouver heureuse la-bas. Si je suis venu a Bade, si je me decide a aller a Ems pour la poursuivre, c'est que j'ai appris qu'elle avait plante la le comte de Xaintrailles....

--Attendez donc, je la connais. C'est un miracle de beaute, surtout quand elle rit. Je l'ai beaucoup vue a Rome. Je sais mieux son histoire que vous ne la savez vous-meme. Elle a enleve le marquis Panino qui n'osait pas tenter l'aventure. C'a ete le bruit de la Ville eternelle au dernier carnaval. Comment a-t-elle passe ici sans venir me voir? J'ai cause vingt fois avec elle a Rome: et causeries les plus

intimes. Elle m'a souvent donne sa main, en me priant de lui dire sa destinee. Eh bien, mon cher ami, vous voyez qu'il ne faut jamais desesperer; maintenant qu'elle est en rupture de mariage, vous aurez votre tour.

--Mon tour! s'ecria Georges blesse au coeur. Je la veux toute pour l'emporter a tout jamais dans ma passion. Ce n'est pas une bonne fortune que je cherche. Dieu merci, j'ai use ma curiosite a ces folies-la. Ce que je veux retrouver en elle, c'est ma jeunesse. Mais retrouverai-je son amour? Voyez-vous, si elle voulait m'aimer, j'oublierais les mauvaises annees de ma vie. Je renouerais la chaine d'or et je redeviendrais un homme.

--Tout beau! vous voila deja un enfant. Enfin je vois que vous l'aimiez bien.

--Oh! oui, je l'aimais bien! je l'aimais a ce point, que, depuis que je l'ai perdue, je n'ai aime les autres femmes que par contre-coup, que parce qu'elles me la rappelaient. Celle-ci avait sa voix, celle-la la couleur de ses yeux; mais aucune n'avait ce charme terrible qui me poursuit encore, qui me poursuivra jusque dans la mort. Je suis devenu le plus grand sceptique de l'amour. Eh bien, si je retrouvais Valentine, je tomberais a ses pieds aussi emu et aussi croyant qu'autrefois.

--Voulez-vous la voir?

--Puisque je vous ai deja dit que je voulais partir demain pour Ems ou elle doit etre.

--Je vous demande si vous voulez la voir tout de suite.

--Vous le savez bien. Mais elle n'est pas ici."

M. Home se leva et s'approcha de la glace en saisissant avec force la main de Georges.

"Regardez dans cette glace.

--Mais il faudrait au moins rallumer les bougies.

--Regardez dans cette glace."

Georges voulut regarder, mais a cet instant M. Home lui passa la main sur les yeux.

"Regardez bien."

Georges croyait qu'il allait se voir lui-meme, mais il vit la comtesse de Xaintrailles. Ce ne fut qu'une vision, car elle disparut au meme instant.

"J'ai vu, dit-il, mais je ne crois pas.

--Eh bien moi, dit M. Home, je n'ai pas vu, mais je crois."

Les bougies venaient de se rallumer. Georges, déjà fort emu, fut frappé de la paleur de M. Home.

"Puisque vous croyez; expliquez-moi ce miracle.

--C'est bien simple; ne savez-vous pas que les âmes ont l'image plus ou moins invisible des corps? Quoi de plus naturel que l'âme de Mme de Xaintrailles, si elle vous aime, ne soit venue à vous sur ma prière, quand vous l'attendez?

--Ce que vous me dites n'est pas si simple que cela. Et d'abord comment voulez-vous que l'âme de Mme de Xaintrailles se soit si galamment détachée de son corps?

--C'est élémentaire: l'âme, qu'est-ce autre chose que la pensée? Mille fois par jour, votre âme quitte son corps pour faire le tour de tous les mondes connus, même des mondes qu'elle ne connaît que par oui-dire. Ne voyage-t-elle pas dans le passé qu'elle n'a jamais vu? dans l'avenir qui n'a jamais existé?

--Je veux bien, mais pourquoi voulez-vous que l'âme de Valentine?--si j'admets l'image de l'âme--viens s'égarer ici à l'hôtel Victoria, où elle ne sait pas que je suis?

--Par les attractions de l'amour, par la volonté de mon âme, car j'ai voulu qu'elle vienne. Ne vous est-il pas arrivé souvent, quand vous étiez au théâtre ou à votre fenêtre, de forcer une femme à vous regarder par le magnétisme de votre regard? Si l'homme corporel a une telle force, pouvez-vous douter de la force cent mille fois plus forte de l'homme incorporel? Puisque l'âme est une parcelle de la Divinité, elle peut soulever un monde."

Georges du Quesnoy ne fut pas convaincu, et pourtant la vision le frappait encore.

M. Home s'étant approché de la fenêtre:

"Mon cher ami, dit-il à Georges, je dédaigne de vous mettre les points sur les i. Rappelez-vous cette lettre de Marie-Antoinette où elle raconte que Cagliostro lui a fait voir la guillotine dans une carafe.

--La guillotine! s'écria Georges avec un sentiment de terreur.

--Eh bien, oui, la guillotine. Quand la malheureuse reine fut au Temple, elle se rappela la carafe de Cagliostro; aussi elle demanda toujours qu'on lui servit de l'eau dans une cruche.

--La guillotine! dit encore Georges.

--C'est un mot qui vous épouvante?

--Non, je n'ai peur de rien, mais je dois vous dire qu'une chiromancienne m'a prédit que je mourrais guillotine.

--Si je n'avais pas ouvert la fenêtre, dit M. Home, j'interrogerais votre destinée. Peut-être la glace nous dirait-elle s'il y aura ou s'il n'y aura pas de guillotine. Mais c'est fini, je suis délivré des esprits. Si vous voulez à toute force savoir comment vous mourrez, interrogez un miroir quand vous serez seul la nuit avec la foi au monde invisible. Mais il ne faut pas un seul être vivant autour de vous."

M. Home respirait avec bonheur l'air vif de la nuit.

"Je suis sauvé encore une fois," reprit-il en s'animant.

Un silence.

"Les esprits ont livré bataille, mais les voilà vaincus, grâce à votre présence. Adieu. Je vais me coucher; je n'ai plus peur."

Ils sortirent tous les deux.

Georges serra la main de M. Home. C'était une main de marbre. Comme il avait oublié sa canne, il retourna dans la chambre à coucher.

Quand il passa devant le piano, ce ne fut pas sans frissonner un peu. À peine fut-il à la porte, que le piano eut encore quelques notes de son chant lugubre.

La porte se ferma violemment derrière lui; aussi il eut beau vouloir reprendre son air de scepticisme pour entrer chez Mlle Soubise, Mlle Anna Delion lui dit:

"Vous avez l'air d'un mort qui a la permission de minuit.

--Ma foi, dit Georges, je suis plus mort que vif. J'ai passé la soirée avec M. Home, qui m'a livré aux esprits.

--Eh bien, dit Aurelien Scholl avec son sourire diabolique, ici vous serez livré aux bêtes."

IX

VOYAGE SENTIMENTAL

Le lendemain Georges du Quesnoy partit pour Ems. À peine était-il dans le wagon qu'il vit passer la comtesse de Xaintrailles, au bras du marquis Panino. Ils étaient en retard et ils semblaient s'entraîner

l'un l'autre. En reconnaissant la comtesse, en la voyant si belle et si gaie, Georges ressentit un coup au coeur, un vrai coup de poignard; car s'il avait pu admettre jusqu'à un certain point que Valentine le quittait pour se marier, comment pouvait-elle, trahissant tout à la fois le mariage et l'amour, s'abandonner avec la joie dans l'âme à ce Napolitain, qui d'ailleurs n'était ni jeune ni beau? C'est là le mystère des passions. Si elles marchaient à pas comptés avec la logique, elles ne seraient plus des passions. C'est peut-être la volonté occulte de la nature, qui veut toujours marier le beau et le laid, le chaud et le froid, le bien et le mal, l'esprit et la bêtise pour les lois de l'harmonie universelle.

Georges pensa à se jeter hors du wagon pour courir à la comtesse et lui reprocher sa double félonie. Mais ce fut le premier mouvement. Il avait trop vécu déjà pour ne pas comprendre le ridicule d'une telle action. Sa seconde pensée fut de rentrer tout simplement à Bade et d'y risquer ses derniers louis, au lieu de les dépenser dans ce voyage inutile.

Mais il était trop tard, le coup de sifflet retentit: il fallait partir! Il se promit de descendre à la prochaine station et de monter vaillamment dans le compartiment du marquis et de la comtesse. Ainsi il savourerait douloureusement ce spectacle de la trahison. Comme il n'avait peur de rien, il parlerait haut et ferme, il braverait l'amant et tenterait de reconquérir la maîtresse.

Et en effet, dès que le train s'arrêta, il sauta à terre et il alla droit au wagon des amoureux.

Il lut sur la portière: compartiment réserve. Mais il n'était pas homme à s'arrêter pour si peu. Il tourna la poignée et monta lestement.

"Chut! lui dit le marquis, en se précipitant vers lui, nous sommes chez nous.

--Chut! riposta Georges du Quesnoy en mettant un pied sur le tapis, je suis ici chez moi et je prends mon bien où je le trouve.

--Qu'est-ce que c'est que cela?" dit le marquis en lui fermant le passage.

Georges eut certes passé outre si un des hommes du train ne l'eût saisi par le pan de sa redingote, en lui disant qu'il se trompait de compartiment. Georges était vaincu. Vainement il persista à vouloir entrer, l'homme du train le fit tomber du marchepied au moment même où le train repartait. Il envoya cet homme d'un coup de pied rouler jusqu'à la porte de la gare, mais il n'en était pas plus avancé. Pourtant il se jeta tout éperdu sur le compartiment, qui ne courait pas encore à grande vitesse. Cette fois il y pénétra comme le tonnerre; il saisit le marquis Panino et le voulut précipiter sur la voie. Par malheur le marquis tenait bon et il l'entraîna lui-même dans sa chute.

Si bien que la comtesse de Xaintrailles fit le voyage toute seule jusqu'à la prochaine station.

"Enfin monsieur! que me voulez-vous? dit le marquis a Georges.

--Rien. Je veux seulement vous empêcher de voyager avec la comtesse de Xaintrailles.

--De quel droit, monsieur?

--La force prime le droit. D'ailleurs vous n'etes pas son mari.

--Ni vous non plus, monsieur.

--La question n'est pas la. Si vous n'etes pas content....

--Non, certes, monsieur, je ne suis pas content.

--Eh bien, voici ma carte. Vous me trouverez partout: a Bade, a Paris ou a Rome, si vous vous permettez de retourner par la avec la comtesse."

Le marquis Panino donna lui-meme sa carte; apres quoi il alla questionner le chef de gare sur le moyen le plus rapide de rejoindre le train qui partait pour Ems.

Georges du Quesnoy se promettait d'empêcher son rival d'aller plus loin, voulant lui-meme rejoindre Valentine sur la route d'Ems, quand un de ses amis du boulevard des Italiens, qui attendait a la gare le train retournant sur Bade, frappa sur les vitres de la salle d'attente et l'appela non-seulement par sa voix, mais par la voix de deux demoiselles a la mode dans les coulisses des Bouffes-Parisiens: Mlles Rose Blanche et Adele Cherche-Apres, la Gaiete et l'Insouciance en voyage.

"Je suis furieux! dit Georges a son ami; si tu veux partir pour Ems avec moi, tu seras mon temoin dans un duel a mort, avec ce marquis napolitain qui vient de m'enlever la plus adorable des femmes.

--Allons donc! dit Mlle Cherche-Apres, une de perdue, deux de retrouvees!

--D'autant plus, ajouta Mlle Rose Blanche, que nous avons peur de ne pas trouver d'appartement a Bade et que nous avons compte sur ta chambre a coucher.

--Ma chambre a coucher! dit Georges qui se rappela alors le sabbat de la veille, il y revient des esprits.

--Des esprits! Ils ne reviendront pas si nous sommes la. Conte-nous donc cette betise?"

Georges leur dit mot a mot ce qui s'était passe a la gare et a l'hotel Victoria.

"Et tu es assez candide pour t'imaginer que tu as vu ta bien-aimee dans le miroir, par la volonte de M. Home?"

--Oui, je suis assez candide pour cela.

--Qui te dit qu'elle n'était pas la avec M. Home?"

--Après tout, murmura Georges, ceci n'est pas impossible, d'autant plus qu'elle habitait l'hotel Victoria."

Il se decida a ne pas poursuivre plus longtemps la comtesse de Xaintrailles, jugeant que c'était maintenant a elle a lui donner de ses nouvelles. Il retourna donc a Bade, en compagnie de son amie et des comediennes.

Quand il revit M. Home, il l'interrogea sur la vision dans la glace.

Mais le medium lui prouva sans beaucoup de peine qu'il lui eut ete bien plus difficile de preparer cette comédie impossible que d'appeler l'ame de Valentine. Il lui jura que d'ailleurs il la croyait partie pour Ems.

"Croyez-vous, lui dit-il, que je me suis confesse a l'abbe de Ravignan pour trahir la religion? C'a ete pour moi une benediction. L'abbe de Ravignan m'a exorcise, mais, par malheur, les esprits reprennent peu a peu leur empire."

Georges avait conte a M. Home sa mesaventure sur le marchepied du wagon.

"Quand vous verrez la comtesse, lui dit le medium, vous l'interrogerez a son tour.

--Mais la reverrai-je?"

--N'en doutez pas. Vous vous etes trop aimes pour ne pas vous revoir. Dieu et la nature le veulent.

--Comment a-t-elle pu m'oublier jusqu'a prendre un amant?"

--Qui vous dit que ce n'est pas le chemin fatal pour revenir a vous? Du reste, elle doit repasser par Bade. Cette fois, ne manquez pas l'occasion."

Georges attendit la comtesse de Xaintrailles sans trop d'impatience, parce qu'il oubliait son coeur et son esprit dans les folies du jeu et des filles galantes. Comme il passait pour avoir de la veine, sans doute parce qu'il etait ruine, ces demoiselles lui faisaient tous les matins une bourse de jeu. Il etait toujours sur le point de se revolter contre lui-meme, mais comment se relever de ses decheances

sans avoir de l'argent pour point d'appui?

Il esperait toujours faire sauter la banque. Cette bonne fortune lui arriva un jour; mais comme il était en spectacle et comme il jouait l'argent des autres, il ne voulut pas s'arrêter en si beau chemin. Il joua encore, il joua toujours, jusqu'au moment où ce fut lui qui sauta. Desespoirs et recriminations de ces demoiselles; un instant il avait eu toutes les caresses, il en fut bientôt aux égratignures. On l'accusa d'avoir mis de l'argent de côté.

La vérité, c'est qu'il revint à Paris sans un sou, n'osant pas attendre à Bade la comtesse de Xaintrailles au retour d'Ems, parce qu'il ne voulait reparaitre devant elle qu'en vainqueur et non en vaincu.

"Soyez mon ambassadeur, dit-il à M. Home. Si vous revoyez Mme de Xaintrailles, dites-lui que jamais héroïne de roman ne fut aimée comme elle."

X

LA CHIMIE ET L'ALCHIMIE

La fortune est aux audacieux: ne doutant pas de son audace, Georges ne douta pas de sa fortune.

Ce fut alors qu'il se mêla à la tourbe des coquins en gants de Suède qui s'abattent sur Paris comme sur un grand chemin, sans souci de l'honneur non plus que du devoir, jetant leur conscience par-dessus le dernier moulin de Montmartre, décidés à tout pour arriver à tout, brassant des affaires qui n'ont que des commencements, sautant tous les jours à pieds joints par-dessus la police correctionnelle, vrais saute-ruisseaux des hauts financiers, tentant les hasards de la Bourse, jetés par la fenêtre du parquet, tombés dans la coulisse, aujourd'hui courtiers, demain remisiers, après-demain directeurs de la Banque des Familles avec des succursales sans nombre. Vous les connaissez tous: celui-là crée un journal qui n'aura qu'un numéro, celui-ci ouvre un dépôt de _prêts sur titres_, l'un vous vendra à juste prix la honte de votre ennemi, l'autre vous vendra à plus juste prix les bonnes grâces d'une femme en renom.

Je dirai pourtant que Georges du Quesnoy fut longtemps dans ce monde perdu, homme de pensée, mais point homme d'action. Il partait de ce beau principe: l'homme est ne voleur, depuis le berceau jusqu'à la tombe, avec le souci de prendre ici, là, plus loin, toujours. Le grand art, c'est de voler avec la protection du gouvernement. Par exemple, le marchand de vin et le marchand d'eau ne volent-ils pas sur la qualité et la quantité avec une patente du gouvernement? Le banquier qui fait un emprunt d'État vole d'abord le roi qui emprunte et ensuite

les peuples qui pretent. Il est vole a son tour par la fille d'Opera, qui vole tout aussi bien, puisqu'elle se vend sans se donner.

Georges, comme s'il riait de tout, debitait ainsi mille paradoxes subversifs, arme de Baboeuf et de Proudhon, mais ne croyant pas un mot de ce qu'il disait.

Ses vrais amis lui conseillaient de se hasarder au Palais, puisqu'il avait l'eloquence naturelle et l'eloquence etudiee; mais comme c'etait un chercheur et un inquiet, comme il appartenait a la secte de ces esprits turbulents et desordonnes qui n'aiment pas les chemins officiels de la vie, il se jeta deciderement dans les hasards de la chimie.

La curiosite le dominait toujours. Tout en reconnaissant que la science n'aimait pas les mysteres, la encore il voulait trouver des mysteres. Mais ce qu'il voulait trouver surtout, c'etait le miracle d'une fortune rapide.

Il avait d'ailleurs vu quelques-uns de ses amis de rencontre et d'occasion, faire leur fortune dans des decouvertes imprevuees. La chimie est une loterie. Il en est qui ne tirent jamais le bon numero, mais il en est qui gagnent du premier coup.

Il ne tenta pas de faire de l'or, comme les alchimistes du sabbat, mais il tenta d'orifier le cuivre. Ce fut le sabbat des metaux. Le cuivre fut rebelle a toute metamorphose. On ne refait pas une virginite a la fille perdue.

Après cette tentative il s'aventura dans les eaux des fees voulant retrouver les teintures venitiennes. C'etait encore chercher l'or. Il retrouva le blond de Diane de Poitiers, le blond du Nord; mais il comprit que le soleil seul donnait aux filles de Venise le chaud rayon qui les aureole.

De la il passa dans les poisons. C'est lui qui inventa ou reinventa le poison des Medicis, ou le poison des bagues et des perles. On se souvient que, vers les dernieres annees de Napoleon III, beaucoup de creves, de journalistes, de chercheurs, de femmes dechues, de hautes courtisanes, ne voulaient mourir que par ce poison doux et violent.

J'ai rencontre hier a la table d'une comedienne un prince et un homme politique qui portent encore le poison de Georges du Quesnoy "pour etre maitres de leur mort a travers les revolutions". Ils oublient trop que le poison se dissout et perd sa vertu par la chaleur.

Par malheur pour Georges du Quesnoy, ce poison ne fit pas sa fortune, n'etant pas a la portee de ceux et de celles qui n'ont ni bagues ni perles. Il chercha d'autres inventions, mais il n'eut pas la main heureuse, quoiqu'il eut le coup d'oeil subtil.

Il commençait pourtant a se faire un nom dans la science. Il faut lui rendre cette justice qu'il aimait la science pour la science.

Jusqu'à Lavoisier, la chimie avait encore des airs de famille avec l'alchimie; mais Lavoisier prit des balances pour peser l'or vrai et l'or faux. Il marqua d'une vive lumière les agents invisibles, comme les oxydes; il prouva les corps simples et ruina la théorie des transmutations: c'était ruiner la pierre philosophale. Il décomposa tout, pour tout recomposer. Il fonda la théorie atomique, prouvant que la combinaison des différents corps provient de la juxtaposition des atomes. Autour de la théorie atomique se groupèrent la théorie des radicaux et celle des substitutions. On comprit enfin que les composés chimiques étaient les pierres d'un monument, qu'on pouvait substituer les uns aux autres sans changer la forme ni l'équilibre. Il y eut encore la théorie des types, qui donne la clef de la méthode universelle. Georges du Quesnoy admirait beaucoup les Dumas et les Wurtz; il poursuivit la science moderne jusqu'à ses confins; mais il était trop épris du merveilleux pour ne pas s'obstiner à voir autre chose que la vérité. Il rencontra Claude Bernard et le contredit par les paradoxes les plus inattendus. Il voulut lui prouver que toutes les théories modernes étaient déjà dans La Bruyère, dans Fontenelle et dans tous les malins du XVIII^e siècle. Il lui développa sa théorie à lui, la théorie des affinités, qui ne voulait pas sacrifier l'alchimie à la chimie, parce que tout est dans tout, et que c'est l'inconnu, bien plus que le connu, qui fait marcher le monde.

Que Georges fut dans le vrai ou dans le faux, il n'en devint pas moins un des sous-oracles de la science moderne; on citait son nom dans les journaux scientifiques; on lut un mémoire de lui sur l'électricité à l'Académie des sciences: c'était écrit à l'emporte-pièce, dans un style image, qui égarait l'esprit bien plus qu'il ne l'éclairait. "Et la conclusion?" demanda un membre de l'Académie après la lecture.

Georges était peut-être trop raisonnable pour conclure. Qui donc a dit le dernier mot sur toutes choses, hormis le philosophe qui a écrit: "Je sais que je ne sais rien?"

Je ne raconterai pas toutes les chutes de Georges du Quesnoy. Un seul sentiment le relevait au-dessus de lui-même: c'était l'amour de la patrie. L'orgie n'avait pu l'entamer par ce côté-là. La patrie a cela de bon--comme la mère--qu'elle peut préserver un homme des dernières chutes et le relever même sur les hauteurs d'où il était tombé.

Georges ne fut pourtant pas préservé, il tomba jusqu'au fond de l'abîme--l'abîme sans fond. Comme Figaro, ne sachant plus que faire, il avait pris une plume--entre deux femmes--pour fustiger cette société bâtie sur l'argent, vivant pour l'argent, adorant l'argent. On avait du premier coup d'oeil reconnu en lui un véhément satirique, poétiquement inspiré dans ses patriotiques et sauvages colères.

Quelques journaux lui donnèrent de quoi fumer.

Un de ses amis était devenu secrétaire du ministre de l'intérieur. Ils se rencontrèrent, ils se comprirent; Georges fut inscrit parmi les honnêtes gens qui sont marqués au cœur de ces deux mots odieux:

fonds secrets. La veille il avait bafoué la royauté, le lendemain il souffleta la France.

Ce ne fut pas son premier crime, ce crime de lèse-nation.

Quelles que fussent les déchéances de cet esprit malade, il gardait avec religion le souvenir radieux de Valentine de Margival. C'était une source pure ou il retrempait son âme; c'était le rivage après toutes les tempêtes; c'était le coin du ciel à travers les nuées les plus sombres. Saint Augustin a dit: "Il n'est pas de pécheur si égaré qui ne voie encore Dieu sur son chemin." Georges ne voyait pas Dieu, mais il voyait Valentine. Il se rappelait avec délices ces beaux jours perdus ou il vivait des joies les plus pures et les plus idéales de l'amour. Il ouvrait encore les lèvres comme pour boire les fraîches senteurs du Parc-aux-grives.

"Ah! Valentine! s'écria-t-il avec désespoir, vous avez tué en moi ce qu'il y avait de beau et de bon. Vous avez tué ma force à ce point que je n'ai même pas le courage de vous haïr."

Il ne pouvait pas la haïr, parce qu'il l'aimait toujours.

"Et pourquoi? se demandait-il. C'est qu'aucune femme n'aura eu pour moi, même celles qui m'ont aimé, la saveur de cette Valentine, que je n'ai appuyée qu'une seule fois sur mon cœur."

Un soir qu'il lisait la vie de Marie-Magdeleine, il fit cette réflexion qu'aux femmes seules il est beaucoup pardonné si elles ont beaucoup aimé; ce qui est une vertu chez la femme est considéré comme une faiblesse chez l'homme. "Et pourtant, disait-il, combien qui ne sont plus des hommes, parce qu'ils ont rencontré une femme sur leur chemin!"

XI

LE MIRACLE DU JEU

Tout le monde a connu à Paris la misère à la mode: une femme du monde déçue, toute ravagée, toute flétrie, toute dépenaillée, qu'on trouve le soir et le matin accroupie à la porte, les mains dans les cheveux, les yeux fixes, les joues pâles. Elle ne prie pas, elle ne pleure pas. La fortune l'a trahie, mais n'a pas vaincu sa fierté. Si elle se confesse ce n'est pas pour mendier, c'est parce qu'elle a trouvé une âme sympathique. Ça et là elle se hasarde pourtant à tendre la main discrètement, mais, presque toujours, elle aime mieux mourir de faim, s'enveloppant dans le linceul de sa dignité.

Georges du Quesnoy connut bien cette misère-là. Vainement il la chassait de son seuil par toutes les roueries d'un viveur qui trouve

de l'argent dans sa famille et chez ses amis, voire même chez ses maîtresses. Mais ce jeu-là n'a qu'un temps. Comme a dit un vieux juriste, l'argent mal recueilli ne germe point. Aussi Georges du Quesnoy, après toutes ses escapades, se retrouvait-il plus pauvre qu'auparavant. Trois fois déjà il avait changé de quartier pour dépister ses créanciers, mais il avait beau se rouvrir de nouveaux crédits sur la naïveté publique, il pressentait que Paris tout grand qu'il soit lui serait bientôt impossible à habiter: on le reconnaissait à sa tête hautaine et railleuse, partout où on lui avait fait crédit.

En quelques années, il était parvenu à dévorer cent quatre-vingt mille francs, dont moitié pris à son père. Il avait cent créanciers pour l'autre moitié. Comment avait-il mangé tant d'argent? On pourrait se demander pourquoi il n'en avait pas dépensé le triple, car il avait joué, il avait soupe, il avait loué des avant-scènes et des carrosses; en un mot, sans mener à front découvert la grande vie des fils de famille, il avait vécu à peu près comme eux.

Georges du Quesnoy avait des amitiés demi-célèbres; car il y a la demi-célébrité comme le demi-monde, ou plutôt il y a la petite célébrité et la grande célébrité, comme il y a la petite académie et la grande académie. Dans la confusion des personnalités la plupart des gens ne font pas de distinction entre les unes et les autres, mais il y a toujours une élite qui met tout le monde à sa place.

Cette élite, Georges du Quesnoy en était par l'intelligence, mais sa vie désordonnée, sans fortune et sans talent, ne lui avait pas permis d'être du vrai monde de toutes les aristocraties: aristocratie de la naissance, des lettres et des arts. Il y touchait, mais c'était tout. Il fallait qu'il se contentât d'être en camaraderie avec une foule de gens d'esprit qui sont toujours un peu sur le pavé, parce qu'il leur manque deux choses: la dignité et le génie; fils de famille tombés, gens de lettres et artistes qui n'ont pas signé une œuvre pour demain, journalistes, faméliques, admirant ou critiquant selon le journal, s'imaginant qu'ils font l'opinion publique, parce qu'ils la font fille publique. Comme Georges parlait haut et parlait bien dans les brasseries politiques, littéraires, artistiques, qui sont des académies comme les clubs sont des tribunes, on lui disait souvent de se faire journaliste. Mais il était né pour parler et non pour écrire. Toutefois il prit la plume et fit quelque bruit dans un journal bruyant. Naturellement, il n'exprima pas une seule de ses opinions. Il lui fallut prendre l'air connu de la maison. On lui donna, en politique et en littérature, le nom des hommes à exalter et le nom des hommes à fusiller à traits d'esprit. Il fit cela haut la main. Quelques niais du journalisme s'imaginent volontiers que ce qu'ils disent est toujours parole d'Évangile. Ils s'embusquent derrière un pseudonyme et débitent leurs injures avec la conviction que les hommes qu'ils attaquent ne s'en relèveront pas. C'est de la poudre aux moineaux: la fumée retombe sur eux. Ce sont eux qui ne s'en relèvent pas. Georges n'était pas si bête: il savait très-bien que, dans la bataille de la vie, les blessures qui ne tuent pas sont des titres de plus. Il avait trop le véritable orgueil pour tomber dans cette

puerile vanité du critique qui raisonne comme sa pantoufle: "Tout le monde admire celui que j'attaque, je prouve que j'ai plus d'esprit que lui, donc c'est moi qu'il faut admirer." Georges n'avait pas l'esprit si deprave. Il admirait dans le journalisme cinq ou six hommes hors ligne qui parlent haut parce qu'ils parlent bien; il aurait voulu marcher à leur suite, mais il s'était embourbé dans le mauvais chemin. Aussi s'arrêta-t-il bientôt en route, disant que le véritable esprit vit de considération, comme l'estomac vit de pain.

De là il tomba dans la passion du jeu. Il joua partout: au café, au tripot, au cercle, jouant ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas.

Au cercle, son compte ne fut pas long à régler, car, au cercle, on ne joue pas longtemps sur parole.

Mais il tomba du cercle dans le tripot. Là on trouve toujours de quoi jouer. La tout n'est jamais perdu, hormis l'honneur.

La fortune avait trahi Georges du Quesnoy au cercle, elle lui fut bonne fille au tripot.

--C'est étonnant, se disait-il à lui-même, il y a là un voleur sur deux joueurs; il me faut une fière veine pour avoir raison de tout le monde."

Non-seulement il avait de la veine, mais il avait des yeux. Il empêchait les méridionaux en rupture de soleil de forcer la carte. Les plus beaux escamoteurs le savaient décidé à tout, ils n'osaient trop le braver.

Après avoir perdu vingt-cinq mille francs au cercle, les dernières épaves de sa fortune patrimoniale, il gagna près de cinquante mille francs dans les tripots, à petites journées. Il retourna au cercle, armé de toutes pièces, voulant se venger.

À sa première rentrée de jeu, il gagna un peu plus de cinquante mille francs. Il est vrai que cette nuit-là, celui qui perdait le plus lui jeta les cartes à la figure en l'accusant d'avoir apporté des cartes. Qu'y avait-il de vrai? Je ne veux pas me faire l'avocat d'office de Georges du Quesnoy, je me contente de dire qu'il sauta à la figure de celui qui l'outrageait en lui jetant ces mots qui ne prouvent rien:

--Et toi, quand tu m'as gagné il y a trois mois, avec quelles cartes jouais-tu?

Les deux adversaires se battaient le lendemain au bois de Vincennes, mais ils ne parurent plus au cercle ni l'un ni l'autre.

Or la moralité de ceci, c'est que Georges du Quesnoy soupa le soir avec une comédienne à la mode qu'il afficha le lendemain pour s'afficher avec elle.

Depuis le commencement de l'hiver, il était courbé sur les tables

vertes, il n'avait jamais pris une heure pour relever la tête et respirer la vie. Maintenant qu'il avait cent mille francs, il se sentait le cœur léger. Une porte d'or s'ouvrait pour lui sur le monde. Il allait dépouiller la misère et vivre de loisirs, en attendant qu'il trouvât sa voie, car il se croyait toujours appelé à de hautes destinées.

En plein mois de janvier, il retrouvait un printemps en lui. La neige qui tombait sur le boulevard lui semblait douce, comme autrefois la neige des pommiers du Soissonnais.

"O Valentine! s'écriait-il avec un renouveau d'enthousiasme; o Valentine! quel printemps virginal je retrouverais cette année si tu venais me dire: "Me voilà!"

XII

LA BACCHANTE

Ce coup de dés fut le commencement d'une vraie veine. Georges joua partout: dans le cercle, dans les tripots, à la Bourse, le tripot des tripots. Il gagna partout; mais partout il fut quelque peu accusé de faire sauter la carte, car à la Bourse il avait un partenaire qui jouait le contre-coup et qui ne payait pas.

Il vivait à fond de train de l'argent du jeu, le prodiguant à toute occasion, achetant des tableaux peints et des tableaux vivants, des objets d'art et des vertus.

Un soir, vers minuit et demi, il rencontra un de ses amis qui descendait en habit de bal d'une voiture de maître.

"D'où viens-tu?"

--D'un bal de banquiers. Mais décidément l'or est trop triste, je vais m'égayer un peu au bal de l'Opéra."

Georges prit le bras à son ami.

"L'or n'est pas si triste que cela. Moi aussi; je vais au bal de l'Opéra. Et si tu me promets d'être gai, je te payerai à souper avec des drolesses.

--Si tu me promets qu'elles seront droles, je veux bien."

On entra au bal. On fureta toutes les loges pour y trouver des amis, on finit par s'établir dans une avant-scène louée par un prince moldave que Georges avait rencontré chez ces demoiselles. Il y en avait quelques-unes qui venaient faire galerie dans la loge.

Le prince trepignait de joie en voyant bondir les almées parisiennes.

"Quel peuple! disait-il, comme il a de l'esprit, quoi qu'il fasse!
Il n'y a que les femmes de Paris pour avoir de l'esprit au bout des
pieds."

Sans doute il osait hasarder cette opinion parce qu'une chicarde de la
danse levait, à chaque mesure, le pied vers l'avant-scène, en criant
au prince qu'elle lui faisait des pieds de nez. En effet, plus d'une
fois elle avait failli le toucher au nez.

Georges du Quesnoy étonna d'abord toute l'avant-scène par ses menus
propos éblouissants. Mais ce ne fut qu'une fusée. Malgré les agaceries
des femmes, il se tourna vers le spectacle de la danse avec toute la
curiosité d'un habitué des premières représentations. Il était de ceux
qui s'écoutent parler, mais qui n'écoutent jamais les autres, si bien
que, presque toujours après avoir jeté son feu, il se recueillait dans
la rêverie ou la méditation, ne voulant causer qu'avec lui-même, tant
il était personnel.

Que méditait-il, ou à quoi rêvait-il? Il pensait toujours à ses
cent mille francs. C'était le point d'appui d'Archimède. Rien
ne l'arrêterait plus dans son ambition. Cent mille francs! du
savoir-vivre et du savoir-faire, de l'esprit, de la figure et "de la
blague", il faudrait ne pas vouloir faire un pas en avant pour ne pas
arriver à tout.

Mais Georges du Quesnoy n'avait pas seulement l'ambition de marcher
vers les grandeurs de ce monde. Il avait l'ambition d'arriver à
Valentine, aux joies inespérées de son amour, à cet idéal du cœur,
plus rayonnant que tous les mirages de l'esprit.

Le roman de sa première jeunesse se rouvrait à toute heure dans son
souvenir et repandait dans son âme toute la fraîcheur de l'aube et de
la rosée. Quels que fussent les orages de sa vie, il n'oubliait jamais
ce point de départ rayonnant, ce rêve irréalisé, cette promesse
miragée du bonheur.

Pendant que le prince voyait par les yeux du corps toutes les comiques
péripéties du champ de bataille de la danse, Georges se créait un
autre théâtre et voyait passer sur la scène de l'Opéra les bucoliques
de ses vingt ans. Il n'y a pas d'âme parmi les plus troublées qui ne
retourne aux sources vives.

Toutefois la réalité s'accusait trop bruyamment pour que Georges
effaçât le spectacle des danses emportées qui tourbillonnaient sous
ses yeux. Si bien qu'il mêlait le présent au passé, la vérité à
l'imagination, comme lorsqu'un rêve nous prend dans le demi-sommeil.

"Voyez-vous? dit-il tout à coup au prince.

--Je vois tout et je ne vois rien.

--Comment, vous ne voyez pas, dominant toutes les danseuses, cette bacchante toute couronnée de pampres qui jette des louis à pleines mains?

--Je crois que vous devenez fou.

--Regardez bien! c'est une pluie d'or.

--Si c'est une pluie d'or, je n'en suis pas ébloui du tout. Vous savez bien, d'ailleurs, que toutes ces filles qui sont là ne trouveraient pas dans leur porte-monnaie de quoi faire une poignée d'or. Il n'y a que Jupiter qui fasse ces miracles pour Danaë...."

Mais le prince parlait seul; Georges du Quesnoy s'était élancé hors de la loge pour se précipiter vers la bacchante.

Comme à la Closerie des lilas, il avait reconnu la jeune fille qui lui était apparue toute blanche dans le Parc-aux-Grives.

Mais quelle métamorphose! La virginale figure, couronnée de marguerites, était ce soir-là tout allumée et toute couperosée par les orgies nocturnes. Au lieu de ce regard timide qui se dérobait, c'était un coup d'œil insolent qui jetait l'ivresse et la luxure. Au lieu de cette bouche candide, qui souriait sous la rêverie et qui n'avait baisé que des roses, c'était une bouche gourmande et inassouvie qui avait dévoré les sept péchés capitaux, lèvres à jamais fêlées et toutes barbouillées de rouge.

"Pourquoi cette fille jette-t-elle de l'or à pleines mains?" demanda Georges en s'approchant d'elle.

Celui à qui il s'adressait était un pierrot, qui se contenta de l'appeler polichinelle en habit noir.

Georges fit un pas de plus, mais on avait commencé la quatrième figure du quadrille _d'Orphée aux Enfers_. Ce fut une vraie bourrasque. Il fut jeté de côté et ne retrouva pas la bacchante.

XIII

LA DESTINÉE

Cependant le jeu le trahit. Il reperdit en quelques nuits de baccarat et en une seule liquidation de Bourse ce qui lui restait de son gain et bien au-delà. Il se retrouva donc plus pauvre que jamais.

Il avait tenté plus d'une fois de s'arracher au désœuvrement qui rongait son âme comme la rouille ronge le fer. Tout en se prenant aux

voluptes enervantes des debauches parisiennes, il aspirait a l'air vif des sommets. Il se disait sans cesse qu'il n'etait pas ne pour vivre sous cette atmosphere. Un jour il eut le courage--il croyait qu'il fallait du courage pour cela--de s'arracher aux mille toiles d'araignee qui l'emprisonnaient. Il courut chez sa soeur, a Rouen; il se jeta dans ses bras, il la pria de le sauver de lui-meme.

"Quoi! lui dit-elle, tu es un homme, et c'est a une femme que tu demandes de te sauver?"

Il resta quelques jours avec sa soeur. Il s'attendrit au tableau de famille, tout epanoui d'enfants.

"Hors de la, dit-il, point de salut.

--Eh bien, mon cher Georges, lui dit sa soeur, qui t'empeche de prendre une femme et d'avoir des enfants?

--Une femme! murmura-t-il amerement, je n'en connais qu'une au monde. Dieu me l'a montree comme une raillerie: c'est Valentine de Margival.

--Pourquoi s'obstiner a celle-la, puisqu'elle est mariee?

--Elle est mariee, mais elle a pris mon coeur, elle a pris mon ame. Je la sens toujours qui tue ma vie. Vous me condamnez tous, mais vous ne savez pas comme je suis esclave de cette femme, meme loin d'elle. Elle m'a rendu tout impossible. Je ne me sauverai d'elle que si j'en triomphe un jour. Jusque-la je l'aimerai, je la hairai, je ne serai bon a rien."

Il en etait arrive a desesperer de tout, sinon de lui-meme.

Il songeait a se retremper dans une vie nouvelle en partant pour l'Amerique, la patrie hospitaliere des esprits aventureux, quand il recut un petit billet tout parfume, ecrit sur papier whatman par une main qui n'etait pas anglaise du tout:

"_Vous avez peut-etre oublie Valentine de Margival; si oui, _requiescat in pace; _si non, venez continuer une conversation interrompue dans le Parc-aux-Grives_."

"VALENTINE."

On ne saurait dire avec quelle joie Georges lut ces quelques lignes! Sa jeunesse deja mourante se releva, en lui avec toute sa force et toute sa seve. Ce fut une renaissance soudaine.

"Valentine, murmura-t-il, mon reve, ma vie, mon ame!"

Etait-ce l'amour ou la destinee qui avait dicte cette lettre? la est le mystere de l'inconnu.

Georges du Quesnoy ne se fit pas attendre longtemps a l'hotel du

Louvre. Il lut la lettre deux fois, il baisa la signature, il prit un coupe et se presenta un quart d'heure apres au numero 17.

Une femme de chambre vint ouvrir qui lui dit que Mme la comtesse prenait un bain, dans sa chambre a coucher.

Georges ne doutait pas que Valentine elle-meme n'eut grande hate de le revoir.

"Donnez-lui ma carte et dites-lui que je n'ai que cinq minutes."

Il voulait brusquer les choses, il esperait que la comtesse le recevrait devant la baignoire.

En effet, elle fit d'abord quelques facons, mais elle finit par lui faire dire d'entrer dans sa chambre a coucher, quoique tout y fut sens dessus dessous.

Il se precipita.

Elle lui tendit sa main toute mouillee, en lui disant de l'air du monde le plus simple:

"Vous voyez que je vous recois toute nue.

--Pas si nue que ca, dit Georges qui voulait cacher sa surprise d'un tel accueil: vous me recevez comme Venus avant de sortir des ondes.

--Quel langage! vous etes demode, mon cher. Venus s'habille chez Worth.

--Je le sais trop, helas!

--Est-ce que vous payez beaucoup de factures par la?

--Pas precisement: je n'ai paye chez Worth qu'une robe d'indienne qui m'a coute dix-huit cents francs. Les femmes que j'ai l'honneur d'habiller ne vont pas encore la.

--Et les femmes que vous n'habillez pas?

--Ah! c'est autre chose, celles-la vont toutes chez Worth.

--Eh bien, dit la comtesse en se soulevant un peu, nous avons la une jolie conversation pour commencer. Mais aujourd'hui il n'y a plus que les femmes honnetes qui parlent mal et qui ne soient pas des grues.

Georges avait admire les epaules de Valentine. Il l'avait aimee jeune fille svelte et legere comme un cygne; il la retrouvait dans toute la luxuriance de la femme, nourrie de chair, comme on disait des figures de Rubens.

XIV

LA BAIGNEUSE

Georges du Quesnoy, qui s'était assis à une distance respectueuse de la baignoire, s'approcha tout contre, en disant avec passion, au risque d'être entendu de la femme de chambre qui venait de passer dans le cabinet de toilette:

"O Valentine, comme je vous aime!"

Ils étaient loin tous les deux de ces fraîches promenades dans le parc de Margival ou ils ne s'aimaient que par le cœur et par l'âme; ou l'amour ne songeait pas encore à la passion; ou ils jetaient sur leurs reveries les chastes écharpes de la candeur.

Quel chemin ils avaient fait tous les deux en descendant!

Georges devorait des yeux Valentine:

"En vérité, vous êtes plus belle que jamais.

--Si je n'étais pas plus belle que jamais, je ne vous eusse pas dit de venir me voir.

--Vous êtes donc bien heureuse, comtesse, pour vous porter si bien?

--Ah! oui, parlons-en: je suis si heureuse, si heureuse, si heureuse que je voudrais mourir.

--Vous êtes encore en pleine lune de miel."

La comtesse prit une expression de sauvage tristesse.

C'était une question insidieuse. Georges ne voulait pas accuser Valentine, mais il ne pouvait vaincre sa jalousie, non pas sa jalousie contre le mari, mais contre les amants. Il faillit même éclater en reproches, mais il se contint.

"Voyez-vous, Georges, je suis la femme la plus malheureuse du monde.

--Pourquoi?

--Vous ne le devinez pas?" dit Valentine en veloutant ses yeux.

Les femmes veulent toujours qu'on leur parle d'elles, à moins qu'elles n'en parlent elles-mêmes. La comtesse de Xaintrilles ne se fit pas prier pour conter ses aventures à Georges, tout en ne disant que ce qu'elle voulait dire, jouant à l'héroïne de roman, et voulant convaincre son amoureux que toutes ces folies, elle ne les avait

faites que dans l'enivrement de sa passion pour lui. Ce qui était bien un peu vrai.

"Je n'en crois pas un mot, dit Georges.

--C'est toute la vérité. Pourquoi n'êtes-vous pas venu à Rome?

--Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé?

--Je vous ai envoyé mon portrait et je vous ai écrit: _Souvenez-vous de l'oubliée_.

--Comment ne m'avez-vous pas fait signe à Bade?

--Vous étiez en trop mauvaise compagnie; mais d'ailleurs je ne vous ai pas vu, sinon sur la route d'Ems."

Valentine dit à Georges que, le voyant à Bade, elle s'était cachée.

"Voilà pourquoi j'ai voulu aller à Ems. Vous m'avez entrevue et vous m'avez violemment séparée du marquis Panino. J'étais ravie de votre belle action, mais je suis devenue furieuse en voyant que vous ne me poursuiviez pas à Callsruhe. Le marquis m'a retrouvée plus folle que jamais, mais je ne l'aimais plus du tout.

--Vous l'avez donc aimé?

--J'aimais l'amour, toujours à cause de vous."

Georges expliqua à la comtesse qu'il n'avait pas poursuivi l'aventure dans la peur du ridicule.

"C'est que vous ne m'aimiez plus.

--Peut-être. Et qu'avez-vous fait de votre marquis?

--J'ai failli le précipiter dans le Vesuve.

--Pour un autre?

--Non. Je revins à mon mari un jour de repentir en lisant une lettre de mon père. Mais c'en était fait des joies conjugales. Un matin, après une nuit orageuse, je courus à Civita-Vecchia, et je me jetai dans le premier navire en partance pour Marseille, décidée à revoir Paris,--je veux dire à vous revoir;--je suis arrivée aujourd'hui même, et mon premier travail a été de vous écrire."

Georges baisa la main droite de Valentine.

"Mais savez-vous mon malheur? C'est que monsieur mon mari est arrivé à Paris avant moi. Voilà ce que vient de m'apprendre ma femme de chambre en allant à son petit pied-à-terre, rue de Penthièvre. Le chemin de fer va plus vite que le navire. Heureusement que je suis descendue

sous un nom de guerre: _Mme Duflot, rentiere a Dijon_. Et puis je suis a peine connue a Paris et je ne veux sortir que sous un triple voile."

Toute cette histoire, Valentine la conta a Georges du Quesnoy avec une desinvolture charmante, comme si elle eut parle d'une autre.

"Oui, a travers toutes ces folies, je n'ai aime que vous, dit-elle en penchant son front vers Georges. Mais vous n'etiez pas la.

--J'y serai toujours maintenant."

On voit que la comtesse de Xaintrailles en etait arrivee a ne plus vouloir que du masque de la vertu. Elle avait une fureur de gaiete, de passion, de curiosite qui la jetait toute en dehors. Elle avait endormi, sinon etouffe les plus adorables vertus de la femme. En six mois de folies, elle s'etait metamorphosee en demi-mondaine. "C'est la faute de son sang, disait Cabarrus, son medecin, il ne faut pas lui en vouloir."

Et pendant que la comtesse Valentine de Xaintrailles devoilait ainsi les annees de sa vie a son premier amoureux, Georges, penche au-dessus d'elle, baisait avec passion ses cheveux rebelles et parfumes epars au dehors de la baignoire. Il baisait aussi le cou, il baisait aussi l'epaule. Mais Valentine, toute rieuse, lui jetait des poignees d'eau a la figure. Il ne se tenait pas pour battu, il ripostait par des baisers. C'etait un jeu charmant.

"Maintenant, dit-elle tout a coup, vous allez me faire le plaisir de passer dans le salon, parce que je vais sortir du bain.

--Puisque je suis un mythologue, lui dit-il, figurez-vous que vous etes une Diane ou une Venus qui sort de la fontaine ou de la mer, sans s'inquieter des simples mortels.

--Je vous comprends, mais je ne suis pas de marbre.

--Je vous jure que je vous regarderai comme une statue, avec le sentiment de l'art.

--C'est egal, allez vous-en par la.

--Eh bien, savez-vous le fond de ma pensee? c'est que si vous etiez belle comme une deesse, vous ne vous cacheriez pas.

--J'y ai pense, dit-elle, mais, tout bien considere, j'ai encore de la pudeur, meme pour ceux que j'aime.

--La pudeur! simple question d'atmosphere."

PROMENADE AU BOIS

Je ne sais pas bien ce qui se passa ce jour-la entre l'amoureux et l'amoureuse. Ce que je sais bien c'est que le lendemain, dans leur joie d'etre ensemble, ils etaient alles dejeuner a Versailles.

En débarquant a l'hotel des Reservoirs, Georges avait signe au livre des voyageurs: _Baron de Villafranca_. C'etait son nom quand il voyageait. Il avait encore un autre pseudonyme pour se cacher dans les petites occasions: _Edmond Duclos_.

C'etait au temps ou Versailles n'avait pas encore reconquis la dictature. On n'allait la que pour voir l'olympie de Louis XIV. Les amoureux trouvaient leur compte dans cette solitude des solitudes, hantee autrefois par toutes les passions et toutes les voluptes. Il en reste bien encore quelque chose. Les Lavalliere, les Fontange, les Montespan repandent toujours dans les bosquets les douces senteurs de leurs chevelures denouees. Qui n'est pas amoureux a Versailles n'a jamais ete pris par les magies de l'amour.

Georges et Valentine amoureux a Paris furent amoureux a Versailles. Avant le dejeuner, pour aiguiser la faim, ils s'egarerent dans le parc, elle, suspendue a son bras, lui, toujours penche pour lui baiser le front. C'etait un gracieux spectacle de les voir tous les deux, ivres de jeunesse, sans souci du monde, oublieux du temps et cueillant l'heure. Georges publiait meme qu'il avait a peine de quoi payer l'addition a l'hotel des Reservoirs.

Il parait que ce ne fut pas un gracieux spectacle pour tout le monde, car un autre promeneur plus matinal encore faillit les heurter dans l'île d'amour.

C'etait le comte de Xaintrailles.

Comment etait-il la? C'etait bien simple: Mlle Emilie, la femme de chambre de la comtesse, le trahissait et la trahissait pour se venger de tous les deux.

Mlle Emilie etait une de ces creatures qui fleurissent dans la fange parisienne. Fille de couturiere, elle avait eu des aspirations; mais elle avait manque de figure et de tenue pour prendre les premiers roles. Elle compta sur l'amour, mais elle eut d'abord a faire a un drole qui la roua de coups et la depouilla, quoiqu'elle n'eut encore rien. Elle se resigna a se faire femme de chambre, mais femme de chambre de grande maison, en attendant qu'elle put se faire servir elle-meme. C'etait un caractere par la volonte; elle n'aimait rien que l'argent. Elle etait fort caressante avec Mme de Xaintrailles; mais c'etait les caresses du chat qui cache ses griffes. A l'epoque ou la comtesse commencait a tourbillonner dans les galanteries romaines, le comte, qui aimait les femmes pourvu que ce fussent des femmes, avait fait deux doigts de cour a Mlle Emilie, en lui disant que c'etait

en faveur des parisiennes. La femme de chambre fut charmée d'être désagréable à sa maîtresse. Si bien qu'un jour Valentine trouva cette fille en tête-à-tête avec le comte, qui voulut se sauver de là en disant que c'était un quiproquo.

La comtesse, qui n'était pas sérieusement jalouse, avait pardonné à Emilie, croyant se faire une créature. Mais la femme de chambre aimait trop les trahisons et les catastrophes pour ne pas garder son libre arbitre et pour ne pas tromper le mari et la femme. Elle y trouvait d'ailleurs son compte et elle aimait beaucoup l'argent.

Voilà pourquoi M. de Xaintrailles avait été renseigné sur le voyage à Versailles.

Que fit-il en les voyant dans l'île d'amour? Un contre deux: on pouvait le jeter à l'eau. Il se détourna pour mieux jouir du tableau de son malheur.

Jusqu'à-là, quoique séparé de sa femme, non pas officiellement, mais par les fugues perpétuelles de Valentine, il croyait encore à la vertu de cette belle aventureuse. Il n'y avait plus à douter.

"C'est bien, dit-il, je me vengerai."

Les jeunes gens étaient si éperdus dans leur bonheur, si aveugles par ce nuage de volupté dont Homère a couvert Mars et Venus, qu'ils ne virent pas le mari. Une heure après ils déjeunaient gaiement à l'hôtel des Réservoirs, pendant que le mari déjeunait tristement à l'hôtel de la Chasse. Pauvre mari! pourquoi ne pas dire: pauvres amants!

Le soir même, au café Anglais, Georges vit venir à lui deux hommes qu'il ne connaissait pas. Le plus grave prit la parole:

"Vous êtes bien M. le baron de Villafranca?"

--Oui, dit Georges, qui se rappelait avoir pris ce nom-là le matin à l'hôtel des Réservoirs.

--Monsieur, le comte de Xaintrailles se trouve offensé par vous, il veut avoir demain matin raison de cette offense, voulez-vous nous dire les noms de vos témoins?"

Georges dinait avec trois amis; il les regarda tous les trois:

"Messieurs, leur dit-il, répondez."

Deux des amis se levèrent et accompagnèrent tout de suite les ambassadeurs de M. de Xaintrailles jusque sur le boulevard. Ils revinrent bientôt et demandèrent à Georges s'il reconnaissait avoir offensé le comte de Xaintrailles.

"Non-seulement je l'ai offensé, mais je veux l'offenser encore. Puisque ce n'est plus un secret, je vous dirai que j'adore sa femme,

que ni lui ni ses temoins ne m'empcheront de l'adorer aujourd'hui, demain, toujours."

On decida que le duel aurait lieu le lendemain a huit heures dans les bois de Meudon. On se battra au pistolet parce que M. de Xaintrailles avait perdu l'habitude de faire des armes.

On dina rapidement, apres quoi Georges courut a l'hotel du Louvre, ou Valentine l'attendait en lisant un journal du soir.

"Demain, lui dit-il, vous apprendrez quelque chose en lisant le journal."

Elle eut beau le questionner, il ne voulut pas dire un mot de plus. Mais il avait beau vouloir refouler son inquietude, une legere expression de melancolie passait sur sa figure. Il etait brave, mais il ne pouvait s'empcher de penser a tout le bonheur qu'il perdrait s'il etait tue le lendemain.

Dans la soiree, Valentine parla de son mari; elle raconta a Georges comment il la laissait sans le sou, sous pretexte de sauvegarder sa dot, dont il ne voulait pas se deseparer. Par malheur, M. de Margival avait genereusement donne a sa fille plus qu'il ne devait lui donner. Elle ne pouvait donc plus compter sur lui.

"Comment faire, dit-elle, pour ressaisir ma dot dans les mains crochues de cet avare?"

--Ah! pardieu! s'ecria Georges, qu'il ne se trouve jamais sur mon chemin, car je le provoque et je le tue en duel.

--Je ne lui veux pas de mal, dit Valentine, mais vous me feriez la une belle grace."

Il y eut un silence expressif. Elle continua:

"Mais c'est surtout a lui que vous feriez une belle grace. Il a la goutte, il a la pierre, il a deja la mort dans le coeur. Quand je pense que je suis allee m'enchaîner a ce tombeau, quand je pouvais me jeter dans vos bras et faire un mariage d'amour."

Valentine se jeta dans les bras de Georges toute eplorée et toute eperdue.

"Ah! Georges, je vous aimais et je vous aime, tandis que cet homme je ne l'aimais pas et je le hais. Pourquoi Dieu a-t-il permis ce mariage sacrilege, quand il m'avait promise a vous?"

Valentine eut tout un quart d'heure d'eloquence. Georges eut tout un quart d'heure de passion.

"Ah! si je pouvais tuer demain M. de Xaintrailles!" se disait-il a lui-meme.

Ils ne se tuerent ni l'un ni l'autre.

M. de Xaintrailles tira le premier a vingt pas. Georges du Quesnoy se croyait sur de son coup, mais il ne fit que defriser son adversaire.

M. de Xaintrailles voulut recommencer. Les temoins de Georges obtinrent que les deux adversaires partiraient de vingt-cinq pas et tireraient quand ils voudraient.

Georges impatient tira le premier, toujours sur de lui. Quand M. de Xaintrailles fut a dix pas, les temoins de Georges lui crierent:

"Tirez donc!"

Il tira mais n'atteignit pas non plus son rival. Tous les deux demanderent a recommencer, mais les temoins se recuserent, en disant que c'etait deja trop.

Georges n'en revenait pas d'avoir casse tant de poupees et de n'avoir pu toucher un homme, car c'etait la premiere fois qu'il se battait au pistolet.

Quand il raconta son duel a Valentine, il lui dit:

"J'esperais vous apporter un extrait mortuaire, mais c'est a peine si j'ai coupe une meche de cheveux a votre mari."

XVI

QUE LE BONHEUR EST UN REVE QUAND ON N'A PAS D'ARGENT

"Enfin, se disait Georges du Quesnoy, je tiens donc le bonheur sous la main. Mon ideal c'etait Valentine: j'ai fini par atteindre mon ideal."

Ce n'etait pas encore le bonheur, Valentine n'aimait pas comme lui. C'etait la curieuse et l'affamee. Elle se jetait a travers la vie pour toucher a tout et pour mordre a tout. Mais elle avait trop d'aspirations pour se contenter des joies de l'amour cache.

"Tu es trop belle pour m'aimer bien, disait Georges. Il faut que tu montres ta beaute a tout le monde. Tu aimes encore mieux l'admiration que l'amour.

--Peut-etre, disait-elle. Je suis comme la vigne: j'eclate dans ma seve, je brise mon corset. Mon coeur m'emporte au triple galop a toutes les sensations. J'aime tout ce qui est beau: les robes et les chevaux, la fleur dans l'hiver, la neige dans l'ete, le soleil partout. Mon esprit a toujours soif et toujours faim."

Georges lui disait souvent:

"Vois-tu, ton amour est charmant, mais il a des entr'actes. Tu m'embrasses bien, mais tes levres sont distraites. Quand tu me regardes, c'est divin, mais tu vois plus loin que moi. Ah! Valentine, ce n'est pas la le veritable amour. Si tu m'aimais comme je t'aime, tu viendrais vers moi sans detourner la tete et sans regarder au-dela.

--O mon Dieu, oui! repondait gaiement Valentine. Tu voudrais me comparer a la louve affamee, qui court chercher la pature de ses louveteaux, sans rien voir sur son chemin. Tu veux que je te serve mon coeur sans qu'une seule pensee etrangere l'agite et le fasse battre. Tu veux l'amour dans toute sa fureur et dans tout son aveuglement. Il y a peut-etre des femmes qui donnent cet amour-la; va les chercher."

Et, se reprenant:

"Non, prends-moi comme je suis. Vois-tu, mon cher Georges, tu ne seras jamais heureux, parce que tu cherches l'absolu.

--Ah! tu sais bien qu'il n'y a point d'absolu."

Si Georges n'etait pas heureux, meme dans son bonheur, c'est qu'il pressentait deja que Valentine lui echapperait comme un beau reve.

Ce qui l'empechait aussi d'etre heureux, c'est qu'il n'avait pas d'argent et qu'il n'y a point d'amour sans argent--dans le beau monde.

C'etait aussi le malheur de Valentine dans son bonheur. Quand le marquis Panino l'avait enlevee, il ne lui avait pas donne d'argent, mais il lui avait donne une vie fastueuse, a Bade, a Ems et ailleurs. Elle n'avait eu qu'a parler pour etre obeie dans tous ses caprices de grande dame et de grande prodigue. Le marquis Panino n'avait, pas jete moins de cent mille francs dans ce voyage d'agrement s'il en fut.

C'etait meme pour cela qu'il l'avait "plantee la", comme on dit clans le beau monde. Il avait sans doute compris qu'avec de si belles dents elle lui croquerait sa fortune en quelques saisons. Rien n'est plus difficile, en amour, que de compter avec les femmes, ou plutot de leur apprendre a compter, surtout quand on a commence par prendre des airs de prince. Elles ne s'inquietent pas de la question d'argent, ou plutot elles ne veulent pas s'en inquieter. Est-ce qu'on marchande l'eau aux fleurs et le millet aux oiseaux? Une femme est une fleur et un oiseau.

La comtesse de Xaintrailles etait venue echouer sans un sou a l'hotel du Louvre, poursuivie par son mari qui l'adorait, mais se cachant de lui. Si elle avait choisi cet hotel de provinciaux de l'arriere-province, c'est qu'elle savait bien que le comte n'irait pas la chercher la.

Mais cela ne lui donnait pas d'argent. Une femme ne se fait jamais enlever sans ses diamants; mais la comtesse n'avait pas emporte sa

parure des grands jours. A son arrivee a Paris, elle ne put mettre en gage qu'une broche et deux bagues. Les pendants d'oreilles etaient pour elle deux lumieres pour sa beaute: elle ne voulait pas les eteindre. Aussi ne fut-elle pas longtemps sans crier misere a sa femme de chambre.

On sait que Mlle Emilie n'etait pas la premiere venue. Ancienne femme de chambre d'une actrice, c'etait une fille de ressources, pareille a ces anciens valets de comedie qui se mettaient en campagne pour trouver de l'argent a leur maitre.

La comtesse s'etait attachee a sa femme de chambre, et n'avait pu s'en separer depuis son mariage, quoiqu'elle la trouvat trop familiere avec le comte. Mais, dans sa fierte, Valentine avait dit devant les plus belles Romaines qu'elle mettrait sur son blason: "Jalouse ne daigne." Ce n'etait pas pour s'inquieter des yeux noirs de sa femme de chambre, d'autant plus qu'elle se gardait bien de mettre le comte sous clef. Moins il etait avec elle, plus il s'en trouvait bien.

Les femmes ne sont pas prevoyantes quand elles ont une fortune sous la main. Mais quand elles sont sans argent, elles se tournent vers le lendemain avec inquietude.

Valentine se disait vaguement qu'elle avait encore sa dot, s'imaginant que deux cent mille francs sont un capital aujourd'hui. Mais comment reprendre sa dot? La femme de chambre lui amena un matin une marchande a la toilette de ses connaissances, qui lui preta sur cette dot cinq mille francs, comme si c'etait par amitie; d'autant plus que, ce jour-la, elle ne lui offrit rien de sa boutique.

XVII

LE MARI ET L'AMANT

Georges du Quesnoy s'imaginait qu'il etait debarrasse du mari, mais il comptait sans le mari. M. de Xaintrailles avait commence par le commencement, c'est-a-dire par le duel, voulant se donner les airs d'un galant homme, mais il voulait finir par les tribunaux.

Voila pourquoi un beau matin, le commissaire de police vint sonner a la porte de la comtesse, au n deg. 17 de l'hotel du Louvre.

La femme de chambre, qui trahissait toujours le mari et la femme, poussa un cri et tomba en syncope; comme si elle n'eut pas ete prevenue de cette visite inopportune.

Mme de Xaintrailles, qui entendit ce cri, pressentit un malheur: elle se jeta hors du lit pour aller fermer le verrou de sa chambre; mais il etait deja trop tard.

Le commissaire de police parut sur le seuil. Il n'était pas seul: M. de Xaintrailles se montra presque aussitôt. Le flagrant delit fut constate, car la comtesse non plus n'était pas seule. La comtesse se jeta au-devant de son mari:

"Quoi! lui dit-elle, furieuse, echevelee, menacante, vous n'avez pas honte de venir ainsi chez moi!

--Chez vous! madame, dit M. de Xaintrailles, je suis chez moi.

--Vous etes chez moi!" lui cria Georges du Quesnoy, qui venait d'arracher le rideau du lit pour se draper dedans.

Ce fut une vraie tragi-comedie.

Georges du Quesnoy voulut avoir raison du commissaire et du mari, mais il n'était pas assez habille pour cela. Pourtant il les secoua si rudement tous les deux que le commissaire de police appela deux agents qui attendaient dans le salon. La force representait la loi, la loi representait la force.

Valentine finit par demander grace a son mari.

"Monsieur, je vous abandonne ma dot, mais laissez-moi libre."

Le mari n'avait plus d'oreilles pour sa femme.

Le soir, elle couchait au couvent des Dames-Sainte-Marie. Georges du Quesnoy couchait a la Conciergerie, non pour le flagrant delit, mais pour coups et blessures.

Il avait pu parler un instant a la femme de chambre en quittant le Grand-Hotel.

"Je ferai votre fortune, lui dit-il, mais repondez toujours que vous ne savez pas qui je suis."

En arrivant au greffe de la Conciergerie, il avait pu s'entendre avec Mme de Xaintrailles.

Comme quelques aventureux qui sont un peu aventuriers, Georges avait dans sa poche des cartes toutes faites pour les deux pseudonymes qui lui servaient souvent:

EDMOND LEBRUN
CHIMISTE.

Regent street, 93.

Et celle-la:

BARON DE VILLAFRANCA

Hotel du Louvre.

Lorsque le commissaire de police l'interrogea, il s'empressa de répondre qu'il se nommait Edmond Lebrun, chimiste, né à Turin, domicilié à Londres, habitant l'hôtel du Louvre pendant son passage à Paris.

Quand le juge d'instruction l'interrogea le lendemain, il le serra de près par ses questions. Mais il était homme à tenir tête à tous les juges d'instruction. Il lui raconta une histoire si vraisemblable, que celui-ci n'y vit que la vérité.

"Mais pourtant, monsieur, on ne vous connaît pas au Grand-Hôtel d'autre appartement que celui de Mme de Xaintrailles.

--Je suis venu de Londres tout exprès pour la voir.

--Vous la connaissiez donc?

--Je l'ai connue à Rome, à Nice, à Bade.

--Pourquoi ce nom de Villafranca quand vous vous êtes battu avec le comte?

--Quand je voyage, je prends un titre qui appartient à ma famille, je suis baron de Villafranca, mais le nom de mon père comme le mien est tout simplement Lebrun. Je me nomme Edmond Lebrun."

Malgré les coups et blessures, Georges, grâce à son père, finit par obtenir sa liberté jusqu'au jour où il devrait répondre à l'accusation d'adultère.

La prévention fut longue, comme toujours; mais le matin même où le procès fut appelé, aucun accusé ne répondit à l'appel.

Les curieux en furent pour leur curiosité, car l'affaire ne vint pas. M. de Xaintrailles, pour l'honneur de son nom, avait enfin compris qu'il était indigne de lui de faire ce procès. On rendit une ordonnance de non-lieu.

Il espérait que Georges du Quesnoy, à cause des coups et blessures, ne reparaitrait pas de sitôt. Aussi chercha-t-il à se rapprocher de sa femme par toute une comédie sentimentale. Mais Valentine avait mis sur son blason: JE N'OUBLIE PAS. Non-seulement elle n'oubliait pas, mais elle voulait se venger.

Elle refusa de recevoir M. de Xaintrailles, quelles que fussent les prières de ses billets doux. Elle demanda une séparation de corps, voulant enfin disposer de sa fortune. Mais M. de Xaintrailles lui fit croire que la justice n'avait que suspendu son action; si Valentine refusait de se remettre avec lui, il finirait par la faire condamner comme adultère. Il la menaça d'ailleurs de lui envoyer les gendarmes

pour la reintegrer au domicile conjugal.

La comtesse etait desesperee; elle se penchait a toute heure a sa fenetre de l'hotel du Louvre, ou elle etait retournee, comme si elle dut voir revenir Georges du Quesnoy.

Elle avait repris sa femme de chambre, qui s'etait jure a elle-meme de ne plus trahir sa maitresse, parce que le comte ne l'avait pas recompensee.

Huit jours se passerent sans que la comtesse vit venir son amant. Enfin, un soir, vers minuit, on sonna a sa porte. Elle savait bien que ce n'etait pas son mari. Elle ouvrit elle-meme, la femme de chambre etant deja endormie.

"C'est toi!

--Enfin!".

Et des etreintes a perdre l'ame.

"J'ai devine que tu reviendrais ici, voila pourquoi j'y suis revenue. Que m'importe l'opinion des gens de cet hotel! L'opinion, c'est toi: si tu es content, je suis contente."

On se conta les ennuis et les anxietes de la prison et du couvent; on avait pu s'ecrire, mais on n'avait pas tout dit; la haine contre M. de Xaintrailles s'etait accrue de toutes les douleurs subies depuis trois mois.

"Je me vengerai, dit Valentine.

--Je te vengerai, dit Georges.

--Songe qu'il tient ma fortune et qu'il me laisse sans argent.

Georges etait desespere de ne pouvoir mettre une fortune aux pieds de Valentine.

"Combien a-t-il a toi?.

--200,000 francs! toute ma dot. Il n'a pas pu la manger, puisque je suis mariee sous le regime dotal.

--Que dit ton pere?

--Mon pere lui donne tort, mais il me donne tort aussi. Il est d'ailleurs malade a Margival. Il ne veut pas encore revenir a Paris. Mes deux avocats, Me Allou et Me Carraby, me disent que je ne puis demander la separation de corps si je ne suis d'accord avec mon mari. Et, d'ailleurs, meme si on me donne raison contre lui, ce sera bien long. Le comte veut que je revienne chez lui. Que vais-je faire? que vais-je devenir?

--Comptez sur moi, dit Georges."

Mais il ne pouvait pas meme compter sur lui.

Vers une heure du matin, comme Georges allait sortir de l'hotel du Louvre, il fut rappele par une voix de femme. C'etait la femme de chambre de la comtesse.

"Monsieur, lui dit-elle, il ne faut pas que madame sache que je vous parle, mais je vous avertis que nous sommes tout a fait sans argent. On fait credit a madame sur sa bonne mine et sur son titre de comtesse, mais les creanciers se facheront bientot. Par exemple, avant-hier, nous avons achete des dentelles aux magasins du Louvre, je les ai portees au Mont-de-Piete et je n'ai eu que 1,000 francs qui on ete eparpilles dans la journee, car madame devait ici avant d'aller au couvent. Ce qui ne l'a pas empechee de donner cinq louis a une pauvre femme qui portait deux enfants dans ses bras. Or, aujourd'hui, on est deja venu deux fois des magasins du Louvre. Jugez donc si on savait que nous avons mis les dentelles au Mont-de-Piete!

--Que vous ont-elles coute?

--Je crois bien que c'est 2,400 francs."

Georges du Quesnoy fouillait dans sa poche.

"Tenez, ma chere, voila cinq louis, ne dites pas a la comtesse que je vous les ai donnees; si on revient des magasins du Louvre, vous enverrez chez moi; mais ne prenez pas la fièvre, ni vous ni votre maitresse: je veille sur vous.

--Voyez-vous, monsieur, il n'y a qu'une chose a faire, c'est de se debarrasser du mari.

--Vous en parlez bien a votre aise.

--Ayez encore un duel avec lui, cette fois vous ne le manquerez pas."

Georges alluma un cigare sous les arcades de la rue de Rivoli.

"Cette fille a raison, dit-il, il faut se debarrasser du mari."

Comme il disait ces mots, l'heure tintait a Saint-Germain-l'Auxerrois, ce qui le ramena a ses impressions du monde invisible.

XVII

LA PREFACE DU CRIME

C'était un vendredi; M. de Nieuwerkerke recevait. La plupart des invites étaient déjà partis, il ne restait plus chez lui que les intimes, qui assistaient, tout en fumant, aux spirituelles caricatures d'Eugène Giraud. Un peintre sortit, un ami de Georges du Quesnoy. Il le reconnut dans la nuit.

"Bonsoir, Georges, que diable fais-tu là à cette heure occulte? Est-ce que tu songes à aller coucher avec la Venus de Milo?"

--Non, je n'aime pas les femmes de marbre.

--Ni les antiques!

--Ah! que vous êtes heureux, vous autres artistes, vous vivez de rien quand vous n'avez rien; vous ne vous éparpillez pas aux quatre coins du monde. Vous êtes consolés de tout par la passion de l'art.

--Je te croyais l'homme du monde le plus heureux. Je t'ai rencontré avec la plus belle femme que j'aie vue, et on m'a dit que tu faisais de l'or.

--Allons donc! je fais de la chimie et point de l'alchimie. Cela coûterait d'ailleurs plus cher à faire de l'or qu'à en acheter.

--Je ne suis pas en peine, tu es de ceux qui ne restent pas en chemin. Quand on te voit, on juge que tu monteras haut. Adieu, je vais me coucher."

Reste seul, Georges murmura:

"Je monterai haut. Si j'étais superstitieux, je dirais que tout me conduit à la guillotine."

Il vit alors dans les parterres du Louvre une guillotine avec le bourreau, le prêtre et le condamné.

Dans l'après-midi du lendemain, Emilie lui apporta cette lettre de sa maîtresse:

_Mon ami,

Je suis désespérée; M. Dufaure, avocat de mon mari, est venu me voir tout à l'heure. Il m'a dit les choses les plus éloquentes en me parlant du devoir. Si tu ne viens pas tout de suite me voir, je serai peut-être assez bête pour retourner avec le comte. Tu sais, d'ailleurs, que je n'ai pas d'argent et que je ne veux pas que tu m'en donnes.

Je t'attends.

VALENTINE._

"Oh monsieur! dit la femme de chambre, c'est moi qui suis au desespoir. Nous voyez-vous rentrer avec monsieur? Il parait qu'il nous emmenera a Rio de Janeiro. C'est a se jeter a l'eau. Vous n'etes pas un homme a ne pas trouver un truc pour nous tirer de la. Du reste, moi je m'en moque, parce que moi je ne partirai pas. Chacun a ses affaires a Paris.

--Je comprends, vous ne voulez pas emmener votre amant au dela des mers? Vous figurez-vous que je vais laisser partir Valentine? Jamais!

--Comment ferez-vous?

--Ah! si vous vouliez etre de moitie dans l'aventure, ce serait bientot fait.

--Voyons, parlez."

Georges ne parla pas si vite.

"Non, dit-il. C'est tenter le diable:

Souvent femme varie,
Bien fol qui s'y fie.

--Vous ne me connaissez pas! je ne suis pas une grue, ni une eventee.

--Qu'est-ce que votre amant?

--Mon amant? J'en avais deux, un surnumeraire a la Banque et...

--Et?....

--Le comte de Xaintrailles!

--Quoi! vous trahissiez la comtesse?

--Non, je trahissais le comte: il n'avait pas de secret pour moi et je n'avais pas de secret pour madame.

--O temps! o moeurs! s'ecria Georges, qui ne pouvait s'empecher de "blaguer", meme dans les moments les plus critiques.

--Oui, mais maintenant, n-i ni, c'est fini.

--Vous ne pourriez pas le reacpincer, cet Othello?

--Oh! il ne faudrait pas me mettre en quatre pour cela.

--Eh bien, allez-y gaiement, je vous dirai pourquoi.

--Non, dites-le-moi d'abord.

--C'est que quand vous serez redevenue sa maitresse, nous serons

maitres de lui.

--J'y vais de ce pas.

--Allons donc!

--Comme je vous le dis! Voici une lettre que madame vient de me donner pour le comte; au lieu de la mettre a la poste, je cours la lui porter."

Et Emilie partit du pied gauche pour aller trouver le comte qu'elle ne voyait plus, tandis que Georges du Quesnoy partait pour l'hotel du Louvre.

Il la rappela dans l'escalier:

"Pas un mot au surnumeraire.

--Etes-vous bete!

--Je connais du monde a la Banque, je vous reponds qu'il fera son chemin.

--J'en accepte l'augure."

Quand Georges du Quesnoy fut avec Mme de Xaintrailles, il s'aperçut que l'avocat du comte avait bouleverse ce jeune esprit ardent a tout, meme au bien. Elle avait deja tempere sa passion. Elle comprenait qu'une femme bien nee doit etre prete a tous les sacrifices. On lui pardonnerait ses folies, qui n'etaient que des folies d'une heure, si elle redevenait loyalement la comtesse de Xaintrailles. Au contraire, que ferait-elle en se maintenant dans sa revolte? Le comte, justement blesse, la punirait en s'opposant a une separation de corps. Il continuerait a retenir ses biens. Son pere menacait de ne plus la recevoir. Elle n'avait pas a Paris une seule amie qui lui tendit la main.

"Tant pis, mon cher, dit-elle a Georges. C'est l'heure de la resignation.

--Ah! si j'avais tue votre mari en duel!

--Oui, vous avez manque l'occasion ce jour-la de faire notre bonheur a tous les trois."

Et quoi qu'elle eut bien envie de pleurer, Valentine se mit a rire.

Georges du Quesnoy etait au paroxysme de la passion. En la voyant si belle, en la voyant si pres de lui echapper, il jura qu'elle ne serait plus au comte.

Le soir, il eut une seconde conference avec la femme de chambre. Emilie lui conta qu'elle avait ete fort mal recue par M. de

Xaintrailles. Il etait malade. Elle avait penetre jusqu'a son lit, mais il s'etait ecrie qu'il ne la voulait plus voir tout en lui montrant la porte.

"Alors, vous ne le verrez plus?"

--Je ne suis pas fille a obeir quand on me dit de m'en aller. J'ai si bien fait mon compte, qu'une demi-heure apres j'etats encore au chevet de M. Xaintrailles, lui rappelant les beaux jours de Rome et de Tivoli, quand il me disait que plus je l'aimais, plus il aimait sa femme. En un mot, j'ai triomphe a ce point qu'il m'a prie de retourner demain. Il a fini par me dire: "Tu as bien fait de venir me demander ton pardon, sans quoi je ne t'aurais pas garde quand la comtesse va revenir chez moi."

--Quoi! s'ecria Georges, il en est si sur que cela?"

--Oui, son avocat n'en doute pas.

--Eh bien, il etait temps de se mettre en travers.

Georges du Quesnoy demanda a Emilie quelle etait la maladie du comte.

Elle lui repondit que c'etait une nevralgie qui lui faisait souffrir mille morts. Il souffrait en outre de la goutte et de la pierre, mais son medecin, qui etait venu ce jour-la, lui promettait que dans huit jours il serait debout.

--Eh bien, je vous reponds que dans huit jours il ne sera pas debout, dit Georges en se mordant les levres.

Vers minuit il alla se jeter encore aux pieds de la comtesse de Xaintrailles, pour lui dire tout son desespoir, a la seule idee de la voir retourner avec son mari.

Elle parut bien peu touchee; elle semblait n'ecouter que son devoir, ou plutot elle etait toute soumise encore aux conseils de M. Dufaure. Le celebre jurisconsulte lui avait montre le neant de toutes ces passions baties, sur un volcan, qui n'enfantent que la douleur et le remords.

"Non, se disait-elle, quand on porte mon nom, on n'a pas le droit de trahir la societe. Je veux reconquerir la consideration; le bonheur que vous me donnez m'epouvante. Je vous aime encore, mais je sens que je vous hairais bientot. Je vais quitter cet hotel de malheur...."

--Pouvez-vous dire cela? Valentine.

--Cet hotel de bonheur, si vous voulez. J'ai deja envoye ma femme de chambre au comte pour le soigner. Moi, je vais retourner au couvent pour faire quarantaine."

Georges eut toutes les eloquences, toutes les caresses, toutes les

coleres.

"Quoi! lui dit-il, je vous avais presque oubliee; c'est vous qui m'avez appele, et c'est vous qui me rejetez. Que voulez-vous que je fasse dans ce desespoir? Ce sera le coup mortel.

--Vous vivrez de souvenirs, comme moi. Ou plutot, comme vous etes un homme, vous oublierez et vous aimerez une autre femme. Pour moi, je vous jure que je n'aurai aime que vous. Votre souvenir sera ma seule joie.

--J'etais deja perdu a moitie, reprit Georges en marchant a grands pas, vous me precipitez au fond de l'abime, au lieu de me sauver.

--Mon ami, ne dites pas cela. Vous savez que si je le puis, je vous tendrai les bras. Jusqu'ici vous avez perdu votre temps, mais vous etes si jeune que vous vous releverez de toutes vos folies. Je connais trois ministres, voulez-vous que j'aille les trouver pour vous? Je n'ai pas encore perdu mon credit, voulez-vous etre magistrat, consul, sous-prefet?

--C'est cela; vous voulez m'exiler.

--Vous etes fou! je veux vous emprisonner dans un devoir rigoureux, comme je veux m'emprisonner moi-meme dans la maison de mon mari."

Georges prit la main de Valentine. "Eh bien, non, c'est au dela de mes forces. J'aime mieux mourir que de vous perdre."

Et, se penchant pour l'embrasser: "Tu ne sais donc pas comme je t'aime?"

La comtesse leva ses beaux yeux sur son amant. "Tu ne sais donc pas comme je t'aime aussi?" dit-elle.

Il retomba a ses pieds et il pleura.

Elle pleura aussi.

Il croyait l'avoir reconquise, mais elle se releva de cette rechute.

"Non, mon ami, lui dit-elle, je ne serai plus votre maitresse. Vous etes cruel de me decourager. Redevenez un homme et non un enfant.

--Si je vous decourage, c'est parce que je sais bien que vous voulez jouer un role qui n'est pas le votre. Les femmes ne se repentent jamais si jeunes.

--Je m'appelle Valentine, mais je m'appelle aussi Madeleine.

--Madeleine ne s'est repentie que parce qu'elle a aime Dieu lui-meme. Mais ce n'est jamais avec M. de Xaintrailles que vous vous repentirez. Vous aller tenter l'impossible; aussi, dans six mois, vous aurez

plante la votre mari pour la troisième fois; car ne m'avez-vous pas dit vous-même que vous aviez voulu vous repentir avec M. de Xaintrailles de votre aventure avec le marquis Panino?

--Eh bien, si je n'ai pas la force du devoir, j'aurai la force de l'amour: je viendrai me jeter encore dans vos bras. Mais, pour aujourd'hui, ne perdez pas votre temps; je vous jure que vous ne gagnerez rien.

--Vous me donnerez un quart d'heure de grâce?

--Je vous offrirai à diner, si vous voulez, à la condition que vous me donnerez de l'appétit."

Ils dînèrent ensemble dans le petit salon, comme ils avaient souvent dîné aux meilleurs jours de leur passion. Georges voulait encore se faire illusion, tout en s'avouant que c'était lui qui avait toujours été domine. Elle avait eu beau s'abandonner avec les voluptueuses lachetes de l'esclave, il n'était jamais parvenu à se rendre maître de cet esprit rebelle. La raison, ce n'est pas seulement sa timidité presque enfantine dans le Parc-aux-Grives; c'était qu'il l'aimait trop. Pour Valentine, quand elle était devant lui, il y avait toujours une société, une famille, un Dieu. Pour lui, il n'y avait plus rien que Valentine.

Après le dîner, il aurait bien voulu rester encore--rester toujours,--mais Valentine lui dit qu'elle avait promis à M. de Xaintrailles d'aller passer une heure avec lui, et que, pour rien au monde, elle ne manquerait à cette promesse. "Songez donc, lui dit-elle, il est si malade que ce serait un homicide."

Il fallut bien que Georges se résignât. "À demain, dit-il à Valentine.

--Qui sait!" répondit-elle.

Mais elle le vit si triste, qu'elle se hâta d'ajouter un de ces _oui_ charmants que les femmes savent si bien dire.

Georges eut peut-être, d'ailleurs, insisté davantage, s'il n'eût été attendu à une table de jeu, car le bonheur ne lui avait pas fait perdre ses bonnes habitudes des jours malheureux.

Le lendemain, quand il vint pour voir la comtesse, elle n'y était pas. Il vint jusqu'à trois fois sans la trouver. Il revint le surlendemain. Cette fois, on lui donna ce mot:

"Adieu! nous ne nous verrons plus. Si vous m'aimez encore, ne cherchez pas à me rencontrer."

Georges devint pâle. Il eut froid au cœur; il lui sembla qu'il allait mourir.

Il questionna, et on lui apprit que la comtesse avait quitté l'hôtel

pour n'y pas revenir. Elle etait retournée au couvent de Sainte-Marie.

Il courut au couvent, mais ne fut pas reçu. On lui apprit que la comtesse etait toute seule, meme sans sa femme de chambre. Il ecrivit, mais on ne lui repondit pas.

Il etait si desespere qu'il en devint presque fou. Cette fois c'en etait fait. Valentine mariee n'etait pas si loin que ne le devenait Valentine repentie. Il ne la verrait donc plus! Il ne rallumerait pas cette belle passion qui le tuait dans les delires et les delices! Il fallait donc tenter l'impossible pour arracher cette pecheresse a son repentir! Pour la ramener dans ses bras, plus egaree que jamais, pour lui prouver que la vie c'etait l'amour!

Mais il aurait beau faire, c'etait tenter l'impossible, a moins que le comte ne mourut.

"C'est moi qui suis mort!" s'ecriait Georges.

Il s'etait si bien habitue au savoureux parfum de Valentine, qu'il voulut habiter la chambre meme quelle occupait a l'hotel du Louvre. Aucun voyageur n'y etait encore entre; il s'y precipita et s'y enferma avec une sombre volupte. Il se jeta sur le lit, il baisa l'oreiller, il s'enroula dans les couvertures. Il aurait voulu rattraper de chez la blanchisseuse les draps de la comtesse.

"Ici, se disait-il, au moins je ne suis pas aussi loin d'elle! je la sens partout! Cette pendule-la parlait de moi."

Et il portait ses levres partout et sur toutes choses, ne comprenant pas lui-meme que la folie humaine puisse egarer ainsi un homme.

"Oh! Valentine, Valentine! comme je vous aime!" dit-il en tombant agenouille devant le lit.

Quoiqu'il n'eut pas beaucoup d'argent, il paya huit jours d'avance pour etre bien sur qu'on ne lui enleverait pas la chambre de Valentine.

Dans l'aveuglement de sa passion, il se hasarda rue de Penthièvre, jusqu'a l'appartement du comte. Ce fut Emilie qui vint lui ouvrir.

"Pourquoi avez-vous quitte la comtesse?"

--Je ne l'ai pas quittee pour longtemps, puisqu'elle doit venir ici la semaine prochaine. D'ailleurs, vous savez bien que je suis devenue la garde malade du comte.

--Comment va-t-il?

--Vous etes bien bon! ni bien ni mal. Mais il a trop de maladies a la fois pour en avoir une bonne.

--Il faut que je voie la comtesse.

--Ah! si madame a dit non, c'est non! Je la connais encore mieux que vous; quand vous verrez madame, c'est que madame voudra vous voir.

--Elle vient ici?

--Oui! elle est venue hier, elle reviendra demain. Mais je suppose que vous ne songez pas a lui donner ici un rendez-vous. D'ailleurs, elle ne vient pas seule; elle est accompagnee de Mme de Fromental, une autre femme romanesque, qui, depuis la mort tragique de votre frere, passe la moitie de sa vie a pleurer au couvent de Sainte-Marie.

--Il faut pourtant que je voie Valentine. Je lui ai ecrit, elle ne me repond pas. Si vous la voyez demain, dites-lui bien que tout ceci finira mal."

Cette petite conversation se passait, moitie dans l'antichambre, moitie sur le palier; car ni Georges ni Emilie n'avaient franchi le seuil.

La femme de chambre baissa la voix pour murmurer: "Tout ca finirait bien, si le comte aimait assez sa femme pour en mourir."

XIX

LE CRIME

Cependant Georges n'etait plus maitre de sa passion ni de son desespoir. Il souffrait les mille morts de l'amour. Il ne dormait pas, il ne mangeait pas, il ne vivait pas. Il subissait tous les tourments et toutes les angoisses. Cette femme attendue si longtemps! Cette femme retrouvee et reperdue, Dieu la lui rendrait-il?

"Mais il n'y a pas de Dieu, dit-il avec colere. Il n'y a pas de Dieu, puisque le bonheur est impossible, puisque la vie est trahie a chaque pas, puisque les reves ne sont pas des reves, puisque notre pain quotidien est la douleur, puisqu'une heure de joie se paye par une eternite de larmes!"

Et quand Georges eut bien declame ces imprecations, il s'ecria: "Si Dieu n'existe pas, c'est aux hommes forts a faire la justice. Pourquoi ne tuerais-je pas le comte de Xaintrailles, puisque c'est lui qui m'a vole mon bonheur?"

Il s'enhardit dans cette belle idee, en appelant a lui tous les docteurs de l'atheisme. Qu'est-ce qu'un homme inutile de plus ou de moins? Cesar, Napoleon, ne passent pas pour des homicides, quoiqu'ils aient tue des millions d'hommes.

Ce fut en vain que son imagination--ou sa conscience--lui montrait a l'horizon la guillotine, que la chiromancienne lui avait predite; il etait decide a tout braver, etouffant en lui toute prescience et toute divination; niant les mysteres de l'inconnu, apres les avoir expliques.

"Mais comment me debarrasser de cet homme?" se demandait Georges.

On s'habitue au crime comme au poison.

A la premiere idee, on se revolte; la conscience ferme la porte, c'est a peine si on ose regarder le crime par la fenetre.

C'est aussi l'histoire de la femme qui s'effraie d'abord de prendre un amant. Quand elle s'abandonne a cette pensee, elle croit encore que c'est un reve irrealisable. Quand elle savoure par avance les voluptes de l'amour, elle ne peut pas s'imaginer qu'elle franchira jamais le Rubicon.

La minute qui precede le crime ou la chute semble l'eternite: on n'y arrivera jamais.

Georges etait bien ne; il appartenait a ce monde chretien qui se resigne et qui ne se revolte pas. Il avait vecu sa premiere jeunesse dans toutes les soumissions aux lois de l'Evangile, ce code des codes. Le paradoxe avait hante ses levres sans descendre dans son coeur; il sentait Dieu en lui. L'amour de la famille le sauvegardait, comme l'amour des lettres, car il avait trouve dans l'histoire une seconde famille. Tous ceux que le genie a doues etaient des siens, depuis Hesiodes jusqu'a Lamartine, depuis Achille jusqu'a Napoleon, depuis Apelle jusqu'a Delacroix.

Si, au temps de ses etudes; quand il prenait la plume pour expliquer les maitres de toutes les langues, on lui eut dit: "Cette main-la frappera du poignard, ou versera le poison," il se fut noblement indigne, en s'ecriant: "Je me nomme Georges du Quesnoy, du nom de mon pere." Et il eut pris a temoin toutes les figures qui lui etaient sympathiques, tous ses amis d'election dans le monde ancien et dans le monde moderne.

Ce qui l'eut indigne alors l'indigna encore, meme apres ses decheances morales, quand le desoeuvrement eut couvert cette intelligence d'elite dont on pouvait tout esperer; mais l'homme avait trop abdique pour que la passion ne fut pas plus forte que son coeur. Il n'etait plus capable que de faire un sacrifice a lui-meme, l'homme perissable, au lieu de le faire a sa conscience, l'ame immortelle.

En quelques jours, Georges s'habitua donc au crime. Mais comment pratiquer le crime? S'il eut obei a son temperament, il eut pris le poignard, car il gardait une haine violente a cet homme qui l'avait jete en prison, pour ce qu'il appelait un delit de droit commun; mais il choisit le poison, pour pouvoir cacher son crime a tout le monde,

surtout a Valentine.

Il pensa d'abord au poison des Indiens. Il irait trouver le comte de Xaintrailles; il lui demanderait raison de ses nuits blanches a la Conciergerie, de sa fièvre de prisonnier; dans sa colère, il lui saisirait le bras et ferait pénétrer le poison dans la chair, par les angles d'une bague imbibée. Tout le monde sait que ce poison est le plus violent et le plus rapide.

Ou bien encore, il verserait dans un des breuvages du malade son fameux poison des Medicis, soit celui qui tue a l'instant même, soit celui qui tue lentement. Grâce a la femme de chambre, consciente ou inconsciente, cela n'était pas bien difficile.

Ou bien encore, il porterait a Emilie, pour tenir compagnie au comte, le cerf-volant du charnier qui donne le charbon.

Et l'aconit, ce capuchon de Venus, avec ses jolies fleurs blanches et violettes qui vous endorment dans l'éternité!

Mais, comme depuis quelque temps il avait étudié les effets inouis de l'eau de laurier-cerise, il se décida a se servir de ce poison, peut-être parce que c'était le plus nouveau.

Il était, d'ailleurs, armé de toutes pièces. A partir du jour où il conçut le crime, quoiqu'il ne fut pas bien décidé a le commettre, il portait toujours sur lui trois ou quatre poisons, sans parler d'un revolver américain, un bijou s'il en fut.

Georges avait traversé plus d'une aventure périlleuse. Il disait que rien ne préserve de la mort comme la mort elle-même. Il ne sortait donc jamais sans elle.

Il ne hata pas les choses, esperant encore que M. de Xaintrailles mourrait de sa belle mort. Le lendemain, il retourna rue de Penthièvre, esperant toujours voir Mme de Xaintrailles; mais ce jour-la elle ne vint pas. Il retourna le surlendemain. A le voir errer par la rue, avec l'inquiétude peinte sur sa figure de plus en plus palissante, les sergents de ville commençaient a se confier qu'il méditait sans doute un mauvais coup, a moins qu'il ne méditât tout simplement d'enlever une des dames du quartier.

A force d'aller et de venir ce jour-la sans voir arriver Valentine, Georges se décida pour la seconde fois a monter chez M. de Xaintrailles. Ce fut la cuisinière qui lui ouvrit. Il ne voulut pas entrer, disant qu'il ne voulait parler qu'a la femme de chambre. La cuisinière alla avertir Emilie, qui vint sur le palier, a moitié endormie, parce qu'elle ne s'était pas couchée la dernière nuit.

"Ce n'est pas moi que vous voulez voir, dit la femme de chambre a Georges, mais je vous avertis que vous ne verrez plus madame; elle est venue ce matin avec son père; la réconciliation a été des plus touchantes. Je ne dis pas que cela amuse beaucoup madame, mais elle

s'y resigne. Dans quelques jours, elle partira pour le Bresil ou pour la Perse, car on ne sait pas encore ou monsieur sera nomme ministre.

--Le comte va donc mieux?

--Helas! oui. Pourtant, selon moi, il a encore une patte dans la tombe; les nuits sont tres-mauvaises; la fièvre le fait divaguer comme un fou; pour moi, je suis au bout de mes forces.

--Jetez-lui donc sur le nez un mouchoir imbibe de chloroforme, pour le calmer un peu.

--Oui, mais je n'ai pas de chloroforme. Justement je voulais en demander au medecin parce que j'ai mal aux dents."

Georges donna a Emilie une petite fiole, fermee a l'eneri, pleine d'extrait de laurier-cerise.

"Qu'a cela ne tienne, dit-il, voila qui vaut mieux que du chloroforme. Si vous buviez tout cela, vous n'auriez plus jamais mal aux dents. Mais vous avez trop d'esprit pour faire une betise, surtout quand je pense a votre fortune. Bonsoir."

Georges n'ajouta pas un mot. Des qu'il fut sorti, il alla droit au cafe de la Paix pour ecrire a Mme de Xaintrailles; mais il eut beau donner cent sous a l'Auvergnat qui porta la lettre, cet homme ne rapporta pas de reponse.

"Oui, dit-il, c'est bien fini, a moins que le comte ne s'en releve pas."

Et apres avoir pense a sa fiole d'extrait de laurier-cerise:

--Si Emilie me comprenait! murmura-t-il. Mais je ne me suis pas assez bien explique pour me faire comprendre.

Le soir, quoiqu'il n'eut pas trop l'esperance de rencontrer Valentine rue de Penthièvre, il y retourna aussitot son diner; un diner sommaire s'il en fut, car depuis quelques jours il n'avait pas faim.

Apres avoir depeche une fruitiere a la femme de chambre, comme cette fille refusait de descendre, il monta pour lui parler.

Cette fois ce fut le valet de chambre, qui lui ouvrit. La femme de chambre vint bientot et lui dit qu'il etait fou de se montrer dans la maison.

"Heureusement, ajouta-t-elle, que j'ai dit que vous etiez medecin; mais, je vous en prie, ne venez plus, si vous voulez que tout aille bien.

--L'eau de laurier-cerise a-t-elle calme votre mal de dents?

--Je crois bien! a la premiere goutte, je dormais debout.

--C'est souverain! Vous pouvez en donner au comte, avec l'approbation de son medecin. Il vous signera une ordonnance. Il le faut, car s'il arrivait un malheur, on ne manquerait pas de dire que vous avez voulu empoisonner ce moribond.

--Est-ce que c'est du poison?

--Oui, si on prenait toute la fiole dans une tisane.

--A bon entendeur, salut! Mais allez-vous-en bien vite."

On montait dans l'escalier. C'etait une femme. Georges ne fut pas peu surpris de reconnaitre Valentine. Elle etait preoccupee et ne regardait pas; si bien qu'elle ne vit pas que c'etait lui quand il lui saisit la main.

"Vous!" s'ecria-t-elle.

Elle faillit se trouver mal.

"Oui, je vous poursuivrai jusque chez votre mari. Je veux vous voir et vous parler, ne fut-ce que pour la derniere fois.

--Georges! vous allez me perdre. Que dirait-on si on vous voyait ici?

--On dira ce qu'on voudra. J'ai le coeur brise; j'ai la tete perdue.

--De grace! laissez-moi, dit la comtesse en degageant sa main. Vous savez bien que tout est fini.

--Je sais que je veux vous voir encore, ne fut-ce qu'une heure, ne fut-ce qu'un instant.

Georges avait ressaisi la main de Mme de Xaintrailles.

--Eh bien, dit-elle, subissant cette volonte plus forte que la sienne, demain matin, a dix heures, j'irai vous voir a l'Hotel du Louvre.

--Vous me le jurez?

--Je vous le jure!"

On se separa. Je ne sais si le comte remarqua que sa femme etait tres-emue en venant lui dire bonsoir. Il se plaignit d'etre plus malade que le matin. Son medecin avait eu peur d'un erysipele; sa nevralgie etait plus insupportable que jamais: "Quelle nuit je vais passer!" dit-il.

La comtesse lui promit de venir le veiller le lendemain. Elle lui proposa meme de rester ce jour-la; mais M. de Xaintrailles lui dit qu'elle etait trop bien habillee pour cela. Le bruit de sa robe de

soie l'agacait, tant il etait enerve. Ils se dirent adieu, sans se douter que ce fut le dernier adieu.

Le medecin revint vers onze heures; le comte dormait. La femme de chambre dit qu'il fallait une potion pour que la nuit fut bonne, car elle ne doutait pas que le comte ne se reveillat bientot. Elle parla d'eau de laurier-cerises, disant qu'un ami de M. de Xaintrailles lui avait conseille d'en prendre quelques gouttes dans du lait.

Le medecin ne fit aucune difficulte de signer une ordonnance d'eau de laurier-cerise. Il etait venu entre deux entr'actes des Italiens, en se disant sans doute que cette visite payerait sa stalle. Il raffolait de la Patti, qui chantait pour la derniere fois.

LIVRE III

LES MAINS PLEINES DE SANG

La mort n'est pas une porte qui se ferme, c'est une porte qui s'ouvre. Mais la porte de l'Enfer s'ouvre sur le Paradis.

OCTAVE DE PARISIS.

Dieu a cree une peine pour chaque joie. La porte du Paradis s'ouvre sur l'Enfer. Mais la porte de l'Enfer s'ouvre sur le Paradis.

Mlle CLEOPATRE.

L'amour qui perd son bien est comme Promethee sur son rocher. Il ne voit rien autour de lui, rien que la mer, qui vient pleurer ses larmes trois fois ameres jusqu'a ses pieds meurtris. Il attend, mais le vautour vient seul, qui, sous son bec affame, lui boit le coeur jusqu'a la derniere goutte de sang.

GEORGES DU QUESNOY.

Pleure pour te consoler. Meurs pour revivre.

MAHOMET.

I

LA TROISIEME VISION

Georges du Quesnoy savait-il deja la destinee de M. de Xaintrailles, vers onze heures du soir, quand il se promenait sur le boulevard des

Italiens?

Sans doute sa conscience était inquiète, car il murmurait entre ses dents:

"Je ne veux pas vivre sans cette femme. Ceinture dorée vaut mieux que bonne renommée. Il y a des crimes qui sont de belles actions. Si cet homme meurt; il délivre sa femme. C'est le bonheur de sa femme, par contre-coup c'est mon bonheur. Et puis, qu'est-ce que tuer un homme déjà penché sur le tombeau? C'est lui donner une chiquenaude. M. de Xaintrailles est déjà mort à toutes les joies de la terre. Si je brise ses chaînes corporelles, si je renverse les murs de sa prison, je lui ouvre le ciel à deux battants, car un homme assassine meurt en état de grâce. Que ferait sur la terre cet homme qui n'a plus la force d'avoir des passions? C'est le fourreau sans la lame, c'est la tige sans les fleurs, c'est l'autel sans le dieu. M. de Xaintrailles, là-haut, aux voutes éthérées, me bénira des deux mains pour l'avoir frappé. Dans onze mois, quand j'épouserai sa femme, il nous bénira tous les deux. Onze mois! c'est la loi qui a marqué ce chiffre. Onze mois, quelle ironie! puisqu'il y a onze mois que j'ai épousé Mme de Xaintrailles."

Georges cherchait dans les fumées du vin de Champagne à jouer au grand criminel et à tuer sa conscience, mais sa conscience était encore debout.

Au moment où il se disait toutes ces belles choses, il couloya sur le boulevard une fille de joie qui lui jeta au nez un rire insolent. Il faillit tomber à la renverse.

Il venait de reconnaître la jeune fille du Parc-aux-Grives, la danseuse enragée de la Closerie des lilas, la bacchante saoule du bal de l'Opéra.

"C'est elle; c'est vous! C'est toi! O mon Dieu! Tant de beauté radieuse! Je t'aurais payée de ma vie, et tu ne vauds pas une pièce de cent sous!"

Elle restait devant lui, immobile et silencieuse comme une statue de marbre, les yeux allumés, la bouche fêlée, les joues ravagées, sans un battement de cœur.

"Non, ce n'est plus toi, je ne te reconnais plus," dit Georges effrayé.

Elle lui tourna le dos et s'en alla à un autre. Il suivit des yeux sa robe soutachée, dont les couleurs criardes attiraient tous les yeux.

"Et pourtant, si j'allais à elle, si je l'entraînais chez moi, si je l'interrogeais? Il faut que je sache toute l'histoire de cette douloureuse décadence; mon cœur saigne devant une chute si profonde; cette jeune fille n'avait donc pas de mère! Mais il reste toujours un peu de place dans le cœur pour le repentir: Madeleine avait encore des larmes pour laver les pieds de Jésus-Christ."

Il rejoignit la fille de joie, qui, une seconde fois, s'arreta silencieuse devant lui. Elle lui montra un magnifique collier de perles fines, un camee antique du plus haut prix, des bagues allumees de diamants.

"O pauvre folle! dit Georges avec abattement, tu crois donc que la beaute s'achete avec de l'or? Je t'ai connue plus belle il y a huit ans dans le Parc-aux-Grives, quand tu n'avais que des marguerites pour diamants."

Elle sourit et pencha sa tete.

"Autres temps, autres moeurs, reprit-il. Du reste, ta beaute est encore vivante et glorieuse. Quelle opulence de corsage!"

Georges avanca la main sans facon. Le corsage se degrafa, et un poignard ensanglante tomba a terre. La fille de joie le ramassa et s'enfuit en toute hate.

"La coquine, dit une de ses pareilles en passant, elle cache son crime, mais elle sera guillotinee."

Georges crut sentir passer sur son cou le froid du couteau.

"De quoi est-elle coupable? demanda-t-il a celle qui passait.

--Qui! quoi! que dites-vous? je ne comprends pas.

Georges ne comprenait pas lui-meme. Il parla du poignard ensanglante, mais on lui rit au nez.

Dans son epouvante, il marcha d'un pas rapide vers l'hotel du Louvre. Il se coucha, mais il eut toutes les peines du monde a s'endormir.

"Que se passera-t-il donc demain? se demandait-il. Est-ce que ma destinee veille et travaille cette nuit? Apres tout, si le comte est empoisonne, c'est la fatalite qui aura verse le poison."

II

LE LENDEMAIN

Quand Georges se reveilla, huit heures sonnaient a Saint-Germain-l'Auxerrois.

"Un beau jour," dit-il, en voyant jouer gaiement un rayon de soleil.

Il pensa au comte et a la comtesse de Xaintrailles,--a l'eau de

laurier-cerise et au rendez-vous.

Un beau jour, en effet, car a la meme heure il y avait du nouveau rue de la Pepiniere, chez le comte de Xaintrailles. Le docteur Tardieu avait ete appele au point du jour. Je ne puis mieux faire que de donner mot a mot son proces-verbal, que je trouve dans la _Gazette medicale_ :

"J'arrivai a cinq heures du matin chez le comte de Xaintrailles qui venait d'etre empoisonne.

"Le comte avait bu a peu pres soixante grammes d'eau de laurier-cerise, si j'ai bien juge par la fiole qui etait sur la table de nuit.

"Il tomba tout de suite saisi de vertige, selon le rapport de la femme de chambre.

"Deja le medecin du malade avait voulu agir par les contre-poisons. Mais il venait de s'eloigner pour une visite forcee. Je prodiguai au comte les soins les plus rapides. Il begaya et me regarda d'un air etrange, quoiqu'il me connut bien. Je le fis porter sur son canape, en pleine lumiere. Il ne pouvait plus se tenir assis. Sa tete pendait en avant; il me fallait me baisser pour lui regarder la figure, qui avait deja la paleur mortelle. Deja aussi, il etait froid. J'essayai de combattre la paralysie generale du mouvement; mais quand je vis les pupilles dilatees, quand je sentis le pouls lent, mou et regulier, je compris qu'il etait trop tard.

"Survinrent alors deux docteurs amis de la maison. Il semblait nous reconnaitre, mais deja les mots etaient brouilles dans son cerveau. On ne pouvait savoir, d'ailleurs, si la raison l'avait ou non abandonne, puisque le malade ne pouvait parler, ni montrer sa langue, ni donner la main, ni faire aucun geste. De cinq minutes en cinq minutes, il subissait des convulsions internes qui alteraient encore sa figure, deja frappee de l'effroi de la mort. Les dents etaient serrees avec une telle force qu'il nous fut impossible de lui faire rien prendre. Nous ne pumes agir que par les medicaments externes.

"L'agonie dura cinq heures, mais quand il mourut, il y avait deja cinq heures qu'il n'existait plus.

"Vingt-quatre heures apres, nous fimes la dissection, par ordre du parquet; il s'exhala, au premier coup de scalpel, une odeur d'amandes ameres qui se repandit jusque dans le salon voisin. Le sang etait fonce et liquide; le coeur droit etait hyperemique; le diaphragme etait colore en noir; la langue etait blanche et l'epithelium se detachait facilement; le pharynx et l'oesophage etaient gris, mais encore fermes."

C'en est assez, ne suivons pas la science jusqu'au bout.

Voici l'interrogatoire de la femme de chambre, par M. Mace, le futur

commissaire aux delegations judiciaires des drames parisiens:

"D'ou vient que cette eau de laurier-cerise a ete donnee au malade?"

--Le comte avait demande une potion pour dormir, car il avait de cruelles insomnies; il passait la nuit a se retourner par-ci par-la, sans jamais se trouver bien; il avait meme demande un masque chloroforme; mais le docteur s'etait recrie, parce qu'on en a vu plus d'un s'endormir pour tout de bon.

--Mais qui a eu l'idee du laurier-cerise?"

Ici, nous avons remarque qu'avant de repondre, la femme de chambre avait regarde le comte comme si elle craignait d'etre dementie. Toutefois ce fut d'une voix ferme qu'elle repondit:

--C'est monsieur!

--Comment le comte a-t-il pu avoir l'idee de boire de l'eau de laurier-cerise?"

--C'est parce que l'eau de pavot ne reussissait plus. Le medecin avait parle d'opium, mais monsieur disait que l'opium le reveillait au lieu de l'endormir. Demandez plutot au valet de chambre.

Le valet de chambre appele a repondu qu'il n'etait pas la, mais que le comte avait horreur de l'opium.

--Et dans quelle boisson avez-vous verse l'eau de laurier-cerise?"

--Dans du lait; monsieur ne buvait que du lait.

Le docteur vous avait dit combien vous en pouviez mettre de gouttes?"

--Oui, quelques gouttes.

--D'ou vient que la fiole est vide?"

--C'est monsieur lui-meme qui, a la seconde fois, voulant a toute force dormir, a verse le reste de la fiole dans une tasse de lait; mais il ne buvait qu'une gorgée de temps en temps. Aussi a-t-il bu a peine la moitié de la seconde tasse. Voyez plutot: il a renverse le reste sur le lit.

--Il ne vous a rien dit?"

--Non! il s'est endormi, mais en s'agitant beaucoup comme s'il avait le delire. Il a appele la comtesse a voix haute; j'ai pris peur et j'ai crie au valet de chambre de venir.

Le valet de chambre interroge a dit que le comte semblait dormir, quoiqu'il eut les yeux entr'ouverts et quoiqu'il parlait tout haut. La femme de chambre ajouta que c'etait le cauchemar.

Cette fille en était la de sa déposition quand arriva le docteur ***,
médecin ordinaire de M. de Xaintrailles.

Le docteur dit qu'il avait ordonné de l'eau de laurier-cerise, mais
demanda l'ordonnance et la fiole.

La fille Emilie donna la fiole qui était sur la table de nuit et
sembla chercher l'ordonnance. Puis, indiquant la cheminée:

--J'ai peut-être jeté cela au feu.

On trouva du verre cassé dans les cendres.

--Pourquoi avez-vous fait cela?

--C'est que monsieur lui-même jetait tout cela au feu.

La femme de chambre s'est troublée, en disant que cette ordonnance
était sans doute restée chez le pharmacien.

--Mais qui a porté l'ordonnance?

--Je ne sais pas. C'est la cuisinière ou le valet de chambre.

On appela la cuisinière. Cette femme venait de sortir.

Le valet de chambre déclara que ce n'était pas lui.

--Peut-être bien, a dit cet homme, en regardant du coin de l'œil la
femme de chambre, que l'eau de laurier-cerise aura été ordonnée par un
monsieur qui a fait une visite à Mlle Emilie, car j'ai entendu qu'ils
parlaient entre eux de l'eau de laurier-cerise.

--Quel est ce monsieur?

Après un silence la femme de chambre s'est décidée à dire que c'était
un ami du comte, un de ses anciens médecins, lequel avait en effet
conseillé de l'eau de laurier-cerise pour la nuit si le malade ne
pouvait pas dormir.

--Mais le nom de ce médecin?

--Ah! ni moi non plus. Je ne connais pas par leur nom tous les amis
de monsieur, surtout depuis le séjour à Rome. Mais qu'est-ce que cela
fait, puisque c'est le médecin du comte qui a signé l'ordonnance?

--Mais encore une fois, s'il a signé cette ordonnance, elle doit se
retrouver.

Je l'ai remise à la cuisinière.

--Qui a ouvert la porte à l'autre médecin?

Le valet de chambre a répondu que c'était lui.

--Aviez-vous déjà vu ce médecin?

--Oui, mais je ne lui ai pas parlé. Il a demandé Mlle Emilie.

--C'est donc son médecin?

Ici la femme de chambre prit la parole.

--Dieu merci! je n'ai pas besoin de médecin pour mon mal de dents.

--Enfin, celui-là venait-il pour vous ou pour le comte?

--Cette question! il venait pour le comte. Seulement le comte ne voulait pas que son médecin ordinaire apprit que celui-là fut venu. Vous savez, tous les malades ont leurs lubies.

--Mademoiselle, puisque vous ne retrouvez pas l'ordonnance, on va vous tenir en état d'arrestation.

La femme de chambre perdit un peu de son aplomb. Elle s'écria d'un air indigné:

--Me prenez-vous pour une empoisonneuse?

--Si vous n'êtes pour rien dans tout ceci, soyez sans inquiétude: la lumière se fera.

--On n'a toujours pas le droit de m'arrêter!

--Ou demeure le médecin en question?

--Ah! ma foi, il ne m'a pas donné son numéro.

La cuisinière rentra à cet instant. Elle déclara avoir remis l'ordonnance et la fiole dans les mains de Mlle Emilie.

--Vous voyez bien, mademoiselle, que vous aviez l'ordonnance.

--J'en ai eu bien d'autres dans les mains. Je ne pouvais pourtant pas les garder comme des billets de banque.

--C'est bien! tout à l'heure quand viendra le médecin, on saura à quoi s'en tenir.

--Et si le médecin ne vient pas, est-ce qu'on a la prétention de me retenir prisonnière bien longtemps?

--Oui! bien longtemps, si le médecin ne vient pas.

--C'est une rude injustice! S'il fallait rechercher tous les amis de

monsieur, on n'y parviendrait pas.

--Oui, mais cet ami de monsieur parait etre de vos amis, puisque c'est vous qu'il a demande.

--Il a demande la garde-malade, pour ne pas deranger monsieur, si monsieur dormait.

--Vous vous defendez trop bien.

--Faut-il donc que je me laisse faire sans rien dire?

Pendant tout cet interrogatoire, M. de Xaintrailles ne fit que les mouvements d'un convulsionnaire. Quoiqu'on parlat haut et qu'on fut tourne de son cote, il ne dormait pas, signe d'intelligence. Le cerveau avait ete atteint avant tout le reste.

Il expira a dix heures.

On se mit en campagne pour trouver le docteur introuvable. La femme de chambre, gardee a vue dans l'appartement, faisait bonne contenance. Mais, quand on l'avertit qu'elle allait partir pour la Conciergerie, elle eclata comme une tempete, et jura qu'elle attendait celui qui avait conseille l'eau de laurier-cerise.

Le commissaire de police voulut qu'elle le conduisit a l'instant meme chez cet homme. Elle refusa en disant qu'elle ne savait pas ou il demeurait; mais elle etait bien sure qu'il viendrait le jour meme, parce qu'il l'avait promis au comte.

Des que la femme de chambre se crut libre de ses mouvements, elle ecrivit a Georges du Quesnoy, qui, on le sait, n'etait connu a l'Hotel du Louvre que sous le nom d'Edmond Lebrun.

Voici la lettre:

Je dirai a M. Edmond Lebrun que monsieur le comte s'est fort mal trouve de l'eau de laurier-cerise. On m'a mise en etat d'arrestation, venez bien vite prouver que ce n'est pas ma faute, ni la votre non plus. _EMILIE._

On ne pouvait pas ecrire une lettre plus habile, car, tout en disant a Georges de venir, elle le mettait sur ses gardes.

Mais cette lettre fut saisie au moment meme ou Emilie la voulait mettre a la poste.

III

LE DEJEUNER AUX FRAISES

On se souvient que Valentine avait promis de venir ce jour-la dire adieu une derniere fois a son amant, a l'hotel du Louvre, dans cette chambre ou ils s'etaient tant aimes.

On avait servi a Georges un dejeuner frugal: une aile de poulet, des fraises et du the. Il n'avait pu se resigner a se mettre a table dans l'anxiete de l'attente.

Quand deux heures sonnerent, il desesperait de la voir venir, mais elle entra bientot, tout de noir habillee, comme si elle portait deja le deuil de son mari.

"Tu vois, dit-elle a son amant qui s'etait jete dans ses bras et qui soulevait son double voile, tu vois que je porte le deuil de mon bonheur.

--De mon bonheur! dit Georges. C'est moi seul qui serai malheureux.

--Pourquoi dire cela? Je souffrirai plus que toi, mais j'ai deja appris la resignation.

Ils s'embrasserent avec des sanglots etouffes.

--Je n'aurai pas le courage de vivre une heure si tu me quittes, dit Georges.

--Est-ce que tu aurais le courage de mourir?"

Georges montra son revolver.

"Mon ami, dit Valentine, je n'aime pas ces raisons-la."

Elle saisit le revolver et le mit dans sa poche.

"Et toi, aurais-tu le courage de mourir?"

--Non. Je t'aime, mais j'ai horreur de la nuit.

--Tu es trop belle pour mourir.

--Peut-etre. Et puis, j'ai soif de vivre.

--Si tu m'aimais encore, tu ne dirais pas cela; moi, je n'ai que la soif de ton amour.

--Ne me parlez pas ainsi, Georges, dit tristement Valentine. Je ne veux plus de cette vie impossible ou il faut se cacher. Je n'y retomberai pas."

Georges l'attaqua par l'esprit comme par le coeur. Il lui dit qu'il n'etait pas un heros de roman, mais que jamais ces amoureux transis

qui s'appellent Saint-Preux et Werther, ces amoureux affoles qui s'appellent des Grioux et Ravenswood n'aimaient pas comme lui d'un amour profond, mystérieux, invincible et fatal.

"Des reveries," dit Valentine voulant cacher son cœur.

Elle prit une fraise, et la mangea.

"Oh! les admirables dents de crocodile, murmura son amant.

--Tu veux dire que je me nourris de tes larmes. Je te jure que j'aime mieux tes fraises.

La comtesse prit une seconde fraise, puis une autre encore.

--Tu vois qu'il y a de bonnes choses sur la terre.

--O sublime gourmande!"

Et Georges presenta lui-meme une fraise aux levres de Valentine.

"Ta bouche n'est pas assez grande."

Madame de Xaintrailles coupa sa fraise en deux.

"Pour toi," dit-elle.

Georges le comprenait ainsi.

"Et tu aurais le cœur, dit-il, de manger désormais des fraises sans moi?"

--Oh! mon Dieu, oui. Je vais devenir plus gourmande que jamais pour me consoler. Mais tu sais que je n'ai qu'une heure à te donner: l'heure du diable. Nous avons déjà perdu une demi-heure."

Les deux amants étaient redevenus presque gais.

Ni l'un ni l'autre ne pouvait croire que c'était la leur rendez-vous d'adieu. Georges espérait vaguement que le comte n'en reviendrait pas, et Valentine, toujours légère, ne s'imaginait pas que la séparation serait éternelle, quoiqu'elle fut de bonne foi dans son repentir.

"Georges, dit-elle tout à coup, vous n'êtes pas sérieux; vous voulez me perdre encore; mais j'ai un ami qui me sauvera.

--Un ami?"

--Oui, Dieu."

Georges tressaillit. Il ne croyait plus à Dieu; mais à ce seul mot, un grand trouble se fit en lui.

"Dieu, c'est mon ennemi!" dit-il.

On sonna sur ce mot.

"N'ouvre pas!" dit la comtesse.

Un pressentiment l'empêcha de mordre la fraise qu'elle avait aux lèvres.

On sonna encore.

"Cache-toi," dit Georges à Valentine en lui montrant le balcon.

On sonna une troisième fois.

"Est-ce que mon mari recommencerait déjà sa comédie?"

--Passe sur le balcon, je vais ouvrir."

"Au nom de la loi, ouvrez la porte," dit une voix ferme.

Georges alla ouvrir la porte sans bien savoir ce qu'il faisait.

Un commissaire de police entra, suivi de deux agents. C'était celui qui avait arrêté la femme de chambre.

"Vous êtes monsieur Edmond Lebrun?"

--Oui, monsieur.

--Monsieur, reprit le commissaire à brûle-pourpoint, vous avez empoisonné M. le comte de Xaintrailles."

Georges du Quesnoy subit le choc avec fermeté.

"Monsieur, je ne vous donne pas le droit de venir m'accuser ici.

--Monsieur, je vous accuse au nom de la justice.

--Monsieur, pas un mot de plus."

Jusqu'à là, Georges n'avait pas vu les agents de police, il se sentait de taille à lutter avec le commissaire.

Mais dès qu'il vit ces deux hommes s'approcher, il palit et perdit sa force de résistance.

Le commissaire avait vu flotter sur le balcon la robe de Valentine. Pendant que Georges s'était retourné vers la cheminée croyant trouver son revolver, car il oubliait déjà que la comtesse le lui avait pris, le commissaire courut au balcon et ramena la comtesse au salon.

Mme de Xaintrailles, tout épouvantée, tomba anéantie sur un fauteuil.

"Ne craignez rien, dit Georges en lui prenant la main, il y a la un fatal malentendu, a moins que ce ne soit une mauvaise plaisanterie.

--Monsieur, reprit le commissaire de police, si vous n'etes pas coupable, la verite se fera bien vite dans votre confrontation avec la femme de chambre de Mme la comtesse de Xaintrailles, car cette fille a ete arretee aussitot la mort du comte.

--M. de Xaintrailles est mort!" s'ecria la comtesse.

Un cri de surprise et d'epouvante!

Il etait trop tard pour jeter un cri de delivrance.

Elle fut abimee dans son desespoir.

"La chose a ete mal faite," murmura Georges.

Il fit semblant de suivre le commissaire sans plus opposer la moindre resistance, mais bien decide a s'echapper en route s'il le pouvait. Il se rappela tout a coup que Valentine avait mis son revolver dans sa poche.

"Monsieur, dit-il avec douceur au commissaire, permettez-moi de dire adieu a madame pour le cas, peu probable d'ailleurs, ou je serais retenu en prevention.

--Faites, monsieur, repondit le commissaire, mais je ne puis vous laisser seul avec madame."

Georges vit bien qu'il ne gagnerait rien par ses prieres.

Il se contenta de s'approcher de Mme de Xaintrailles, tout en lui cachant la figure par la sienne.

"Je n'y comprends pas un mot, lui dit-il. De grace, donnez-moi mon petit revolver."

La comtesse pria le commissaire de police de permettre a Georges d'ecrire un mot.

"Un mot que vous lirez," se hata de dire le jeune homme.

Ceci permit a la comtesse de passer son mouchoir a son amant.

Le commissaire tendit la main pour le saisir, mais deja Georges avait pris le revolver avec la dexterite d'un prestidigitateur, quoiqu'il fut tres-agite.

Pour mieux cacher cette action, il se mit a ecire sans bien savoir a qui il ecrivait et ce qu'il ecrivait.

"Après tout, dit-il tout à coup, il est impossible que je sois arrêté, ce n'est pas la peine d'écrire."

Et se rapprochant une dernière fois de la comtesse:

"Adieu, Valentine, lui dit-il en l'embrassant, aimez-moi jusqu'à la fin."

Mme de Xaintrailles se croyait dans un rêve. Elle ne voulait pas voir la réalité.

Enfin Georges du Quesnoy sortit, suivi de près par le commissaire.

Après avoir descendu un étage, comme il passait devant le grand corridor, il s'y précipita avec la rapidité du vertige. Les deux hommes de la police couraient bien, mais il parvint à se jeter dans une chambre entr'ouverte dont il eut le temps de refermer la porte avant qu'on ne le vit entrer.

C'était beaucoup pour se sauver, mais c'était trop peu. En un clin d'oeil, la police avertit la police: on cerna l'hôtel du Louvre. On décida qu'aucune chambre n'échapperait à la visite domiciliaire.

Georges du Quesnoy s'imagina pourtant qu'il ne serait pas repris. La chambre où il était entre était occupée par une dame étrangère sortie pour la messe à Saint-Roch. Il se nicha dans une montagne de robes qui avaient été essayées le matin.

En effet, à première vue, on jugea qu'il n'y avait personne, car un des agents de police après être entré, ressortit en disant: "Ce n'est pas là."

Ce fut la dame elle-même qui le perdit.

Elle revint de la messe cinq minutes après, pendant qu'on cherchait à l'étage supérieur.

Un grand bruit s'était fait dans tout l'hôtel, elle s'imagina qu'on poursuivait un voleur. Elle entra chez elle avec quelque inquiétude. A ce moment, Georges, se croyant à demi sauvé, était sorti du lot de chiffons pour tenter de gagner la rue. L'impatience est imprudente. La dame poussa un cri en voyant Georges.

"Madame, de grâce, sauvez-moi; je ne suis pas un voleur, je suis un amoureux."

La dame était une provinciale pour qui un amoureux était bien plus dangereux qu'un voleur. Elle s'imagina que l'amoureux était là pour elle, et elle cria de plus belle.

Le jeune homme furieux faillit lui tirer un coup de revolver.

Elle finit par se calmer à moitié, mais il était trop tard: ses cris

avaient ramene un autre agent de police.

Celui-la passa, comme on dit, un mauvais quart d'heure, car Georges le tint a distance par le revolver.

"Si tu dis un mot et si tu t'approches, je te tue comme un chien."

L'agent de police se tint en respect, mais sans vouloir s'en aller.

"Va-t'en, lui dit Georges.

--A moi," dit l'agent de police, en criant tres-haut.

Ce cri fut couvert par une detonation. La petite balle du revolver qui devait le frapper au coeur le frappa a l'epaule, parce qu'il fit un mouvement rapide.

Georges renversa la provinciale, repoussa l'agent qui n'etait pas tombe et s'enfuit a tout hasard. Mais les cris de l'agent jeterent au-devant de Georges un autre agent et deux domestiques de l'hotel.

Il tira un coup en l'air pour jeter l'epouvante, mais cet autre agent se precipita dans ses jambes pour le jeter a terre.

Il passa outre, se croyant encore sauve, mais cette fois il se jeta a la tete du commissaire lui-meme, qui avait avec lui toute une escouade.

Puisqu'il avait engage la lutte, il ne voulut pas se rendre; il fit feu une troisieme fois.

Il n'atteignit pas le commissaire, mais la balle blessa une curieuse par ricochet.

Il eut fait feu une quatrieme fois si on ne l'eut frappe d'un coup de canne sur le bras.

Il comprit qu'il etait perdu; le revolver venait de tomber; il se jeta a terre, le ressaisit de sa main gauche et se tira a lui-meme le quatrieme coup en pleine poitrine.

"Un peu plus tot, un peu plus tard, c'est un homme mort," dit le commissaire.

IV

LA COUR D'ASSISES

On n'a pas encore oublie le bruit que fit cette arrestation; mais

comme les journaux ne donnerent que les initiales ou les noms de guerre des deux amants, M. Lebrun et Mme Duflot, on ne s'intéressa pas beaucoup à leur cause. C'était un monsieur quelconque et une femme adultère de plus. Bien plus, comme on disait que c'était un empoisonneur, le roman de ces amours mal connues n'émut que médiocrement.

Quoique la balle eut fait une lésion à la poitrine, Georges du Quesnoy ne mourut point de sa blessure. À trois mois de là il comparait devant le juge d'instruction.

Des son premier interrogatoire, il déclara que s'il y avait un coupable c'était lui seul, sans toutefois avouer qu'il fut coupable. Il jura que la femme de chambre était inconsciente. Il lui avait en effet conseillé l'eau de laurier-cerise pour calmer un malade qu'il ne connaissait pas; mais si elle avait donné contre ses prescriptions le remède à trop forte dose, c'est qu'elle ne savait pas sans doute que ce remède eut quelque danger.

Comme cette déclaration s'accordait avec les dires de la femme de chambre, on avait donné la liberté à cette fille, tout en la gardant à vue jusqu'aux assises.

Aux assises, Georges du Quesnoy ne fut connu que sous le nom d'Edmond Lebrun, chimiste à Londres. Le hasard le servit: un agent français à Londres déclara qu'en effet un sieur Lebrun, fabricant de produits chimiques, avait passé le détroit vers l'époque du crime. Les amis de Georges ne devaient pas le reconnaître, non plus que les témoins du comte dans son duel avec M. le comte de Xaintrailles. Il avait coupé sa barbe et ses cheveux. Il s'était marqué le front et les joues par cinq points de pierre infernale. Il avait achevé de se défigurer par un clignement d'yeux et une grimace perpétuelle.

Il n'avait pas même dit son nom à son avocat, par respect pour son père, quoique son père l'eût depuis longtemps abandonné.

Sa grande préoccupation aux assises ne fut ni l'éloquence de son avocat,--c'était Me Lachaud,--ni l'idée de la condamnation, ni la curiosité publique, c'était le vague espoir de voir apparaître dans la foule, ne fut-ce qu'un instant, cette femme qu'il avait adorée et pour laquelle il allait mourir.

Elle ne vint pas.

Pendant les trois jours que dura l'affaire, ce fut en vain qu'il la chercha dans toutes les curieuses; Mme de Xaintrailles ne voulut point se hasarder jusque-là, quoiqu'elle eût tout donné pour le revoir. Elle espérait d'ailleurs qu'il ne serait pas condamné.

Condamné, il le fut, et sans circonstances atténuantes.

On le déclara coupable d'avoir empoisonné le comte de Xaintrailles,

et, par aggravation, d'avoir, pour échapper à la justice, blessé un homme et une femme de deux coups de revolver.

Pendant tout le procès, il avait fait bonne contenance, dédaignant de répondre aux questions trop précises, jouant quelquefois trop au désillusionné qui se moque de la vie; s'écoulant avec complaisance dans quelque période éloquentes; jetant ça et là un mot de raillerie à travers la gravité des débats.

Il remercia Me Lachaud d'avoir si bien plaidé une si mauvaise cause.

"Je vous donne tout ce que j'ai," lui dit-il en lui passant au doigt un petit camee antique, représentant plus ou moins Demosthène.

Pour les condamnés à mort, le moment le plus terrible n'est pas la condamnation, c'est l'entrée à la Roquette. La Roquette! un tombeau où l'on vit, d'où l'on ne sortira que pour monter sur l'échafaud. Le jour où on entre à la Roquette est plus triste que le jour où l'on en sort.

"Et pourtant, dit Georges du Quesnoy en franchissant le seuil, Dante n'écrirait pas ici ses mortelles paroles: Moi je n'y attends pas la vie, mais j'y attends encore un rayon d'amour."

Il ne doutait pas que Valentine ne lui écrivit. Qui sait? Peut-être même viendrait-elle; l'amour a des inspirations sublimes: pourquoi ne se dirait-elle pas sa soeur pour avoir le droit de venir le voir?

V

LA ROQUETTE

Des qu'il fut dans sa cellule, Georges appela un prêtre. Un prêtre, c'est le dernier ami sérieux de ceux qui vont mourir, condamnés ou non.

Le prêtre--c'était l'abbé---, le prêtre des condamnés à mort--vint le jour même.

"Vous voulez que je vous parle de Dieu, mon enfant.

---Non, mon père, je veux que vous me parliez _d'elle_."

Et dès ce jour-là Georges fit toute sa confession. Ce fut avec un allègement de cœur qui le rasséréna. Un ami était entré dans la cellule, ce fut un frère qui en sortit. Le prêtre comprit que ce condamné à mort n'était pas le premier venu. Il allait mourir de sa passion, dans le crime et le repentir de sa passion, mais non pas dans les terreurs d'un criminel vulgaire.

Le premier coupable, n'était-ce pas cette femme trop aimée qui avait sacrifié son cœur à son orgueil? Si Valentine eût obéi résolument à sa première inspiration, elle eût décidé son père à la donner pour femme à Georges du Quesnoy; c'eût été un mariage d'amour qui fut devenu un mariage de raison, car chez lui comme chez elle il y avait un cœur et une âme.

Combien de fois le mariage n'est-il pas la préface du crime! combien de fois, l'enfer du mariage a-t-il conduit dans l'autre!

Le prêtre de la Roquette prit Georges en grande sympathie, parce que le condamné se confessa en toute abondance de cœur, comme un chrétien qui dépouille l'orgueil du Moi, qui foule aux pieds les vanités humaines et ne reconnaît plus que Dieu sur la terre. Aussi Georges pria l'abbé---- de lui accorder tous les jours une demi-heure de son temps; ce que fit l'abbé avec une bonne grâce évangélique. Naturellement le sujet de la conversation était l'immortalité de l'âme. La grâce n'avait pas encore touché Georges. C'était donc par la raison et non par la foi qu'il voulait voir Dieu. Il ne doutait pas d'ailleurs du réveil de son âme dans la mort, mais il ne croyait pas au pardon. Selon lui, tout crime devait s'expier, non pas seulement par les larmes du repentir, mais par la punition du lendemain. Chaque pas que faisait vers lui le curé de la Roquette le rapprochait d'ailleurs du catholicisme.

"Voyons, lui disait l'abbé----, puisque vous avez cru naguère aux esprits, puisque vous avez cru au diable, pourquoi refuser de croire à ce miracle suprême qui a fait de Jésus le fils de Dieu? Et si vous croyez à l'Évangile, pourquoi ne pas entrer dans l'Église, qui est la porte du ciel?"

--Pourquoi? la est le grand mot. Il m'est impossible de croire que parce que je me serai humilié à vos pieds en m'accusant de mon crime, je serai pardonné par Dieu. À quoi servirait la Vertu, si le dernier des coquins peut aller s'asseoir à côté d'elle au paradis, après avoir été absous sur la terre? Dieu ne vous a pas donné le droit de faire grâce."

Le prêtre lui répliquait:

"Vous soulevez des questions résolues depuis longtemps. Si vous étiez plus savant en théologie, vous verriez que les plus grands esprits de l'Église ont tous fini par soumettre la raison à la foi, parce que la foi c'est la lumière. Abandonnez-moi votre âme rebelle pendant toute une semaine, et le dimanche, à la messe, vous sentirez que Dieu est là. Vous comprendrez que ce n'est pas le prêtre qui pardonne, que c'est Dieu lui-même; car il est le très-humble serviteur de Dieu, et c'est Dieu qui parle par sa bouche. Mais ne croyez pas pourtant que quand je vous aurai pardonné au nom de Dieu, vous entrerez au paradis avec la quietude des blanches âmes qui n'ont connu sur la terre que le devoir, le sacrifice, la vertu! Non; vous ne passerez pas par l'enfer, puisque vous aurez cru à la miséricorde de Dieu, et que Dieu ne trahit pas ceux qui espèrent en lui; mais vous emporterez vous-même votre

enfer en paradis. Vous serez admis parmi les élus, mais vous souffrirez longtemps encore de votre indignité. Votre âme ne s'épurera peu à peu qu'aux flammes de l'amour divin."

Georges du Quesnoy n'était toujours pas convaincu.

"Vous ne croyez pas ma parole, reprenait le prêtre, parce que vous ne m'écoutez qu'à demi.

--C'est vrai, mon père, vous voulez m'entraîner au ciel, mais mon cœur bat toujours pour la terre. Cette femme que j'ai adorée, je l'aime toujours. Ah! que ne donnerais-je pas pour la revoir avant de mourir!"

Un jour, l'abbé---- dit à Georges du Quesnoy:

"Mon enfant, ce que je n'ai pu faire pour votre salut, puisque votre esprit est toujours rebelle à votre foi, la femme que vous avez tant aimée le fera mieux que moi. J'ai appris hier qu'elle allait entrer en religion; j'ai couru à elle, je l'ai décidée à un adieu suprême.

--Elle viendra! s'écria Georges transporté.

--Oui, mon enfant, elle viendra."

Le condamné embrassa le prêtre avec une effusion filiale et religieuse.

"O mon père! O mon ami! elle viendra!"

VI

LA CONFESSION

Dans les conversations de la dernière heure, Georges du Quesnoy demanda à l'abbé---- s'il était décidément indispensable que le mal fut imposé à la terre pour la plus grande gloire de Dieu?

Il lui parla de son frère. Dans ses plus mauvais jours, il n'avait pas oublié cet enfant tué en duel, qu'il aimait de toute l'amitié des vingt ans. Il répétait souvent que, si Pierre avait vécu, il se fut mieux contenu dans le devoir, car Pierre était un esprit mieux trempé que le sien, qui ne devait pas bifurquer pour aboutir à toutes les déchéances.

Georges avait déjà raconté au curé de la Roquette les étranges prédictions de Mlle de Lamarre.

"Je ne puis nier, avait dit l'abbé----, que c'étaient là des

avertissements du ciel. Puisque cette dame vous predisait la mort violente a tous les deux, il fallait reagir, lutter et vaincre le demon. Mlle de Lamarre fut une voyante qui se mit en sentinelle pour vous defendre vous et votre frere. Il fallait ecouter le cri de la sentinelle et ne pas vous laisser surprendre.

--Pourquoi Dieu jette-t-il au coeur de chacun de ses enfants la semence du mal? Le mal, comme les mauvaises herbes, envahit le bon grain et l'etouffe le plus souvent. Le sage et le juste sont toujours vaincus sur la terre.

--C'est une vallee de larmes, parce que les hommes sont mechants.

--Pourquoi ce jeu cruel du Createur?

--C'est que pour aimer le bien, il faut connaitre le mal. Il y a des berceaux dores et couverts de guipure; il y a des berceaux d'osier et couverts d'etoupe. Des deux cotes c'est la meme ame. Celui-la qui vit dans le travail comme, celui-la qui vit dans l'oisivete auront un jour le meme juge. Mais deja, sur la terre, ils ont le meme ange gardien qui s'appelle la Conscience."

Une vague idee traversa l'esprit de Georges, mais dans la penombre elle ne put se faire lumineuse. Il parla des inquietudes de sa conscience, tout en voulant la nier.

"C'est peut-etre une image, dit-il, mais c'est peut-etre un mot."

Et, sans se rendre bien compte de la logique des sentiments, des reflexions et des reveries, il en vint a parler de cette jeune fille qui lui etait apparue trois fois dans les trois periodes de sa vie.

"Figurez-vous, mon pere, qu'il y a cinq ou six ans, comme je sortais a peine du college, je vis dans le parc de Margival, dont je vous ai souvent parle, apparaitre une jeune fille mysterieuse, avec des marguerites dans les cheveux, robe blanche toute flottante, yeux couleur du temps, effeuillant des roses avec un sourire angelique. C'etait une benediction de la voir si belle, si fraiche, si pure: un ange descendu et non un ange tombe. Quand j'ai voulu m'approcher de cette jeune fille, elle s'est evanouie comme une vision. Je ne l'ai jamais retrouvee ni dans le parc ni dans le voisinage; on m'a traite de visionnaire, mais pourtant je l'ai bien vue."

Le pretre ecoutait sans mot dire.

"Ce n'est pas tout, reprit le condamne, trois ans apres, j'avais jete ma jeunesse a tous les vents, j'avais trahi tous mes devoirs: devoirs de fils, devoirs de citoyen; l'orgueil du corps avait tue l'orgueil de l'ame; je courais les filles, j'etais ruine par l'argent qui etait a moi et par l'argent qui etait aux autres. Ne vous l'ai-je pas dit deja, j'etais un fanfaron de vices et je n'avais pas de honte de vivre dans le monde des filles galantes sans payer ma part du festin! Je ne saurais trop confesser ces hontes douloureuses aujourd'hui, mais dont

je riais en ces mauvais jours. Eh bien, un soir, cette jeune fille du parc de Margival m'apparut dans un mauvais lieu, ou toutes les filles plus ou moins a la mode, vont perdre une heure dans leur desoeuvrement. On appelle cela la _Closerie des lilas_ ou le champ de bataille de la danse. Eh bien, la, je l'ai revue; mais la figure angelique s'etait changee en tete de bacchante. C'etait la meme creature, mais avec tous les signes des mauvaises passions. Elle valsait eperdument, les yeux egares par la debauchee. Elle jetait des roses fanees et des poignees d'argent. Je courus a elle pour lui demander raison de cette chute profonde; mais, comme la premiere fois, elle s'evanouit des que je voulus lui saisir la main. Une autre fois encore je l'ai revue au bal de l'Opera, plus folle que jamais, et jetant l'or a pleines mains. Ce fut la meme vision plus accentuee et plus reelle encore."

Le pretre gardait toujours le silence.

"Et la troisieme vision? demanda-t-il a Georges.

--Oh! la troisieme vision, c'est horrible a dire. C'etait la nuit du crime; j'errais sur le boulevard. J'avais dine gaiement; les fumees du vin de Champagne me couronnaient la tete. Je me croyais maitre du monde, parce que je defiais la societe. Je presentais mon crime du lendemain, et je le regardais en face sans broncher. Je me voyais deja epousant la femme et la fortune du comte de Xaintrilles. Voila que tout a coup une fille de joie, une courtisane a sa derniere incarnation, passe devant moi dans toute l'insolence de la femme qui brave la femme elle-meme. Or, dans cette derniere des filles, je reconnus tres-distinctement la figure du parc de Margival et de la Closerie des lilas. C'etait la meme femme, mais elle n'avait plus rien de la femme, sinon le masque, avec tous les stigmates des passions qui se cachent. Elle les montrait sans honte au grand jour, car il ne fait jamais nuit sur le boulevard des Italiens. Que lui importait a elle, qui ne rougissait plus? J'allai a elle, frappe au coeur, effraye de cette decheance. "Comment! lui dis-je, c'est toi, encore toi, toujours toi!" Elle leva la tete avec arrogance, elle eclata de rire et frappa de sa main sur son coeur. Sa robe se degrafa, et un poignard ensanglante tomba a ses pieds. Je n'etais plus maitre de moi; la peur me prit, je m'enfuis a l'hotel du Louvre."

Le pretre avait ecoute ces trois histoires avec un vif interet.

"Vous n'avez pas compris? dit-il a Georges.

--Vous comprenez donc vous-meme?"

Le pretre s'etait leve.

"Peut-etre," dit-il en serrant la main du condamne.

Et souriant avec melancolie:

"La suite a demain," ajouta-t-il de sa voix douce.

Quand Georges fut seul, il pensa qu'il ne pourrait plus dire longtemps: _la suite a demain_.

VII

L'ADIEU

Valentine vint le surlendemain. Le pretre avait vaincu tous les obstacles. La comtesse de Xaintrailles n'etait pas encore vetue en religieuse, mais elle etait accompagnee d'une soeur de charite.

Georges du Quesnoy avait ete averti la veille. Aussi ce jour-la fut un jour de fete.

L'horrible cellule fut remplie de fleurs.

Le matin, le condamne salua le soleil comme il ne l'avait jamais fait. Il demanda un miroir, comme s'il eut eu peur d'etre devenu trop laid pour paraître devant Valentine.

Il se trouva plus beau que jamais, parce que sa figure avait pris plus de caractere dans la gravite. Il y avait maintenant en lui du religieux, du cenobite, de l'ascete. Toute la tete s'etait spiritualisee. Il pouvait sourire encore a sa maitresse, puisqu'il avait la blancheur des dents et la flamme humide des yeux.

Valentine arriva a midi.

Que de choses ils se dirent avant de se parler dans ces premieres larmes et ces premiers soupirs qui arreterent les mots de leurs levres!

Et, d'ailleurs, que pouvaient-ils se dire qu'ils ne sussent deja?

Mme de Xaintrailles n'avait-elle pas compris toutes les douleurs de celui qui n'avait accompli un crime qu'a force d'amour? Georges du Quesnoy n'avait-il pas compris que puisque Mme de Xaintrailles allait prendre le voile, c'est que son coeur mourait pour lui pour ne revivre qu'en Dieu?

La premiere parole de Georges fut celle-ci:

"Madame, donnez-moi une heure; puisque vous devenez soeur de charite, regardez-moi comme un malade qui va mourir. Vos mains pieuses me feront l'oreiller plus doux."

Il saisit les deux mains de Valentine.

Le pretre, la soeur de charite et le geolier se mirent a chuchoter ensemble comme pour ne pas entendre et pour ne pas voir.

Georges, en regardant Valentine, tout detache qu'il fut des biens perissables, ne put s'empecher de penser a cette beaute souveraine, tout epanouie hier, s'effacant deja aujourd'hui dans la priere et le repentir. Quoi! ces beaux cheveux odorants, il ne les baiserait plus! ces epaules somptueuses, il n'y cacherait plus son front tout enivre des altieres voluptes! ces beaux bras aux etreintes passionnees ne se fermentaient plus sur lui! Mais quelle joie deja pour son amour jaloux, de penser que ces beautes corporelles seraient perdues pour le monde! Nul ne viendrait s'abreuver a cette source de delices, nul n'imprimerait ses levres sur cette chair de peche, de lis et de roses. Cette voix timbre a l'or ne resonnerait plus pour les confidences amoureuses. Valentine ne partait pas avec lui, mais elle faisait un pas sur le meme chemin. Elle ne mourait pas, mais elle fuyait le monde.

Que se dirent-ils?

Elle pleurait et il pleurait.

Ils evoquerent le passe; ils rappelerent les jours coupables, mais charmants, les ivresses, les eperduments, les abimes roses ou ils s'etaient precipites sans voir le fond dans le vertige des vertiges. Dieu les separait violemment, mais n'avaient-ils pas pendant toute une annee escalade vingt fois le septieme ciel?

Georges parla a Valentine de leur premiere rencontre au chateau de Sancy, de la marguerite effeuillee devant l'eglise, de leurs promenades dans le parc de Margival. Ce n'etaient que les aubes deja lumineuses de leur amour. La passion etait venue dans toute sa luxuriance quand Georges s'etait jete dans les bras de Valentine a l'hotel du Louvre. Quels divins battements de coeur! C'etait le paradis retrouve. Ils avaient bu a pleine coupe toutes les delices?

Georges du Quesnoy se rejetait aveuglement dans le passe, mais Valentine le rappela malgre lui aux douleurs du present.

"Je vous ai promis une heure, lui dit-elle, nous avons devore trois quarts d'heure. Ne parlons plus de nous, parlons de Dieu. Ne parlons plus d'hier ni d'aujourd'hui, parlons de demain.

--Demain, dit Georges, je mourrai en vous, parce que je mourrai en Dieu.

--Et moi, dit Valentine, je ne veux vivre que pour prier pour vous; mais jurez-moi de passer vos derniers jours humilie dans les grandeurs de la religion. Si vous saviez comme c'est bon de se tourner vers Dieu! Le jour ou vous m'avez quittee j'ai voulu mourir. Un rayon du ciel a traverse mon ame. C'etait la grace. Je me suis agenouillee, j'ai pleure, j'ai prie. Quand je me suis relevee, mon desespoir s'etait fait heroisme. Je me suis vue dans la psyche et j'ai condamne

ma beaute a disparaitre. Des ce jour-la, j'ai jure que je mourrais soeur de charite. Certes, je suis fiere de mon sacrifice, puisque toute ma fortune, sinon celle de M. de Xaintrailles, me revenait par sa mort. Eh bien, je donnerai ma fortune aux pauvres, comme je donnerai ma beaute a la cellule. Si j'ai attendu pour entrer en religion, c'est que je voulais vous revoir. L'abbe---- est un saint homme; il a compris que je vous apporterais l'amour de Dieu, voila pourquoi je suis venue.

--C'est irrevocable? dit Georges en mesurant toute la grandeur du sacrifice.

--Oui, maintenant que je vous ai vu, je n'attends plus que le jour terrible....

--Je comprends, dit Georges.

--Oui, vous avez compris, mon ami. Ce jour-la, a l'heure ou Dieu vous recevra, je me jetterai au pied de l'autel, et je ne retournerai plus la tete.

Georges et Valentine s'embrasserent dans les sanglots.

La soeur prit Valentine et l'entraina, le pretre prit le condamne et lui montra le crucifix.

Mais la passion etait encore la plus forte: Georges ne baisa pas le crucifix, il se precipita comme un lion vers Valentine.

Elle-meme s'etait retournee.

Ils se jeterent eperdument dans les bras l'un de l'autre, comme s'ils cherchaient la mort dans cette derniere et solennelle etreinte.

VIII

LA GUILLOTINE.

Je ne sais si le pressentiment avait frappe, l'esprit de Georges: trois jours apres cette visite, quand on alla le prendre pour la mort, on le trouva tout eveille qui crayonnait quelques pages. On s'imagina que c'etait une lettre: c'etait les feuillets volants d'un manuscrit sur le Libre Arbitre.

"Tenez, mon pere, dit-il, en embrassant le pretre des condamnes; vous lirez ceci en souvenir de moi. Ce n'est pas tres-orthodoxe, mais, rassurez-vous, je vais mourir en Dieu."

Et apres un silence:

"Quand vous reverrez Mme de Xaintrailles, remettez-lui ces fleurs fanées; cueillies avec elle dans le Parc-aux-Grives. Je les ai brûlées sur mon cœur, je les ai sanctifiées par mes larmes et par mes prières."

Georges se confessa et communia.

Dans sa confession il dit au prêtre:

"Vous n'imaginez pas comme j'ai passé une bonne nuit! J'étais libre et je courais comme un enfant les sentiers de mon pays. Mais je ne pouvais franchir le saut-de-loup du Parc-aux-Grives."

Pendant la "toilette des condamnés", l'abbé--- lut la première page volante crayonnée par Georges:

"Les âmes en peine, ces âmes voyageuses qui ne sont ni du paradis ni de l'enfer, parce qu'elles ne sont détachées ni du bien ni du mal, ont été condamnées à représenter l'esprit de Dieu et l'esprit de Satan devant les âmes de la terre.

"Nous sommes tous les jouets de ces âmes en peine. Nous avons chacun la notre.

"On s'imagine qu'on vit en liberté et qu'on fait ce qu'on veut; mais on obéit sans le savoir--et sans le vouloir--à cette âme en peine qui a veillé sur notre berceau et qui nous conduira jusqu'à la tombe."

Le prêtre dit à Georges:

"Ce que vous avez écrit, c'est la légende du Mal dominant le Bien. Mais il n'y a sur la terre qu'une volonté: c'est celle de Dieu. Tout homme qui marche dans l'esprit de Dieu est maître de ses passions."

Ce jour-là, quoiqu'on n'eût pas annoncé la veille le spectacle, il y avait foule pour la tragédie devant la place de la Roquette, quand cinq heures sonnerent à Sainte-Marguerite. C'était l'heure. Les premières représentations sont presque toujours en retard. Le théâtre était disposé avec ses décors funèbres, mais les acteurs n'arrivaient pas. Les gamins grimés sur les murs, sur les arbres, jusque sur les toits, commençaient à siffler.

"La toile! ou mes six sous! dit un gavroche.

--Patience, cria un de ses camarades, voilà le gaz allumé."

Le soleil venait de jeter sur la guillotine son premier baiser du matin.

Une grande rumeur s'éleva: la porte de la Roquette venait de s'ouvrir.

On vit s'avancer, pâle, mais fier, mais ferme, un jeune homme qui

regarda sans emotion visible l'horrible machine de mort.

"Dieu est au dela," lui dit un pretre plus pale encore.

--Je le crois, mon pere, dit le condamne; quand j'aurai monte ces degres, je n'aurai plus qu'un pas a faire.

Georges du Quesnoy embrassa l'abbe---- et sourit au bourreau.

M. de Paris s'inclina devant lui pour passer le premier.

"Faites, monsieur, vous etes chez vous, dit le condamne."

Le pretre mit un pied sur la premiere marche comme pour montrer le chemin au condamne, qui devanca l'abbe---- et monta deux marches sans chanceler.

"Adieu, mon pere. Voyez souvent Mme de Xaintrailles. Dites-lui bien que c'est elle qui m'a fait croire a Dieu.

Avant de monter sur le dernier theatre de sa vie, il pencha la tete vers le crucifix que lui presentait l'abbe----. Il y appuya ses levres avec onction. Deux larmes de foi et de repentir tomberent de ses yeux.

Quand Georges fut sur la seconde marche, il jeta un regard autour de lui, comme pour dire adieu au ciel et aux hommes.

Il vit passer dans la foule,--dans l'horrible foule en haillons,--qui la veille s'etait enivree de vin et qui allait s'enivrer de sang, une figure qu'il connaissait bien.

"Valentine!" cria-t-il.

Mais, en regardant mieux, il vit bien que ce n'etait pas la comtesse de Xaintrailles.

C'etait une jeune fille vetue de blanc, les pieds nus, les bras leves, les mains jointes, la chevelure flottante, ceinte d'un cercle d'or, dans l'attitude de la priere.

Georges du Quesnoy se retourna vers le pretre:

"Voyez-vous? lui dit-il d'une voix etouffee.

--Que voulez-vous dire, mon enfant? dit le pretre en montant sur la premiere marche.

--Ne voyez-vous pas la-bas celle dont je vous ai si souvent parle, la-bas, dans ce groupe noir, toute blanche?...."

A cet instant le bourreau fit un signe d'impatience.

"Le bourreau a failli attendre! dit le condamne. Une seconde encore,

monsieur de Paris, et je suis a vous."

Et penchant la tete vers le groupe qu'il avait indique a l'abbe.

"Voyez, c'est elle, toujours elle. Mais quelle etrange metamorphose!
Il semble qu'elle ait perdu jusqu'au souvenir de ses mauvaises
passions. Elle a repris comme par miracle sa robe d'innocence et sa
candeur de seize ans. Voyez! elle vient de me sourire avec la bouche
d'un ange!"

Cette fois le condamne se sentit chanceler.

"Finissons-en, dit le bourreau," avec une grace onctueuse.

Mais le condamne voulait voir encore.

"Regardez bien! dit-il a l'abbe----, la voila qui monte ... qui monte
... qui monte encore ... Elle s'est envolée au ciel.

--Mon enfant, dans un instant vous la retrouverez. Vous avez compris,
n'est-ce pas, que celle que vous avez vue aux quatre epoques de votre
vie,

Celle qui a ete belle, pure, suave, divine,

Celle qui a ete folle de son corps,

Celle qui a vendu son ame et qui a trempe ses mains dans le sang,

Celle qui s'est repentie et s'est envolée toute blanche au ciel:

C'est votre _ame_ qui vous est apparue!"

IX

LE DERNIER RENDEZ-VOUS

Ce fut un horrible frisson dans la foule, quand on vit cette belle
tete couronnee d'un rayon de supreme intelligence, couchee sous le
couteau et tombant dans le panier.

Les spectateurs se souviennent encore que l'horrible coupe-tete mal
machinee ce jour-la resista cinq secondes au bourreau, ce qui donna le
temps au condamne de tourner a demi la tete par curiosite. Cette fois
il aurait pu dire a monsieur de Paris: "J'ai failli attendre!"

A la meme heure, puisque cinq heures sonnaient a la chapelle des
Missions-Etrangeres, la comtesse de Xaintrailles se jeta le front sur
les marches de l'autel, pour s'abimer dans la priere, en attendant

l'heure d'entrer en religion.

"Mon Dieu! mon Dieu! dit Valentine tout en larmes, c'est moi qui l'ai tue."

FIN

TABLE

A Madame----

Les nouveaux romans d'Arsene Houssaye, par Jules Janin

LIVRE PREMIER

LES MAINS PLEINES DE ROSES

I. La Vision du chateau de Margival

II. Tout et rien

III. Il etait une fois

IV. Mlle Valentine de Margival

V. Le Monde des esprits

VI. Les Bucoliques

VII. Point du tout

VIII. Les Etoiles

IX. Daphnis et Chloe

X. L'Amour qui raisonne

XI. Desesperanza

XII. Qu'il ne faut pas toujours aller a la messe

XIII. Le dernier Coup de minuit

XIV. La Lune de miel

LIVRE II

LES MAINS PLEINES D'OR

I. Le Portrait fatal

II. Comment Georges du Quesnoy etudia le droit

III. Le Coeur maitre de l'Esprit

IV. Vision a la Closerie des lilas

V. Comment Pierre du Quesnoy mourut de mort violente

VI. La Voyante

VII. Les Decheances

VIII. Le _Miserere_ du piano

IX. Voyage sentimental

X. La Chimie et l'Alchimie

XI. Le Miracle du jeu

XII. La Bacchante

XIII. La Destinee

XIV. La Baigneuse

XV. Promenade au bois

XVI. Que le bonheur est un reve quand on n'a pas d'argent

XVII. Le Mari et l'Amant

XVIII. La Preface du crime

XIX. Le Crime

LIVRE III

LES MAINS PLEINES DE SANG

I. La troisieme Vision

II. Le Lendemain

III. Le Dejeuner aux fraises

IV. La Cour d'assises

V. La Roquette

VI. La Confession

VII. L'Adieu

VIII. La Guillotine

IX. Le dernier Rendez-vous

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LES MAINS PLEINES DE ROSE, PLEINES D'OR ET PLEINES DE SANG ***

This file should be named 7Impd10.txt or 7Impd10.zip

Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7Impd11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7Impd10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext05> or
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext05>

Or /etext04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

PROJECT GUTENBERG LITERARY ARCHIVE FOUNDATION
809 North 1500 West
Salt Lake City, UT 84116

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be

made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook

under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the

following that you do or cause: [1] distribution of this eBook,
[2] alteration, modification, or addition to the eBook,
or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?
Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of

public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at: hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

ion Number] 64-622154. Donations are

tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising

requirements for other states are met, additions to this list will be

made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,

you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with

your copy of this eBook, even if you got it for free from

someone other than us, and even if what's wrong is not our

fault. So, among other things, this "Small Print!" statement

disclaims most of our liability to you. It also tells you how

you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm

eBook, you indicate that you understand, agree to and accept

this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other

intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may

receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims

all liability to you for damages, costs and expenses, including

legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR

UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT,

INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE

OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE

POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of

receiving it, you can receive a refund of the money (if any)

you paid for it by sending an explanatory note within that

time to the person you received it from. If you received it

on a physical medium, you must return it with your note, and

such person may choose to alternatively give you a replacement

copy. If you received it electronically, such person may

choose to alternatively give you a second opportunity to

receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS

TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this

requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as

***EITHER*:**

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does ***not*** contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline () characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*]